

Université de Montréal

La joie : une émotion qui se dilate dans la lutte et l'altérité

Le désir réflexif de Goliarda Sapienza

Par

Julie Orhon

Département de littérature et de langues du monde

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M. A)
en littérature comparée

Décembre 2019

© Julie Orhon, 2019

Université de Montréal

Département de littérature et de langues du monde, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

La joie : une émotion qui se dilate dans la lutte et l'altérité

Le désir réflexif de Goliarda Sapienza

Présenté par

Julie Orhon

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Heather Meek

Présidente-rapporteur

Simon Harel

Directeur de recherche

Heather Meek

Membre du jury

Rodica-Livia Monnet

Membre du jury

Résumé

Ce mémoire examine le potentiel des joies fécondes, à travers la prose de l'auteure italienne Goliarda Sapienza. Nous verrons comment l'arrimage des désirs réflexifs à des luttes émancipatrices est au centre de son roman d'apprentissage *L'Art de la joie*. Il s'agira de baliser une caractéristique essentielle de l'émotion joyeuse : sa capacité de dilatation physiologique, individuelle et collective. De ce fait, nous affirmons que la joie et le bonheur agissent comme de véritables synonymes antinomiques. Reconnaisant l'immense pouvoir induit par la joie, nous proposons une réconciliation de la raison et de l'émotion, à contre-courant des injonctions du bonheur et de la psychologie positive. Dans l'importance qu'elle accorde aux doutes, au combat et à la peine, nous verrons aussi comment Sapienza fait figure de rabat-joie, posture rhétorique de résistance développée par Sara Ahmed, qui dénonce l'illusion des dogmes aliénants.

Mots-clés : Goliarda Sapienza, bonheur, agentivité, rabat-joie, dilatation, résistance, émotion, normativité, féminisme

Abstract

Through the prose of the Italian author Goliarda Sapienza, this master's thesis examines the potential of fecund joy. We will see how the alignment of reflexive desires with emancipatory struggles is central to his novel, *L'Art de la joie*. We shall examine the guiding, essential characteristic of joy: its capacity for physiological growth and expansion, on an individual and collective level. As a result, we affirm that joy and happiness act as actual contradicting synonyms. Recognizing the immense power induced by joy, we propose a reconciliation of reason and emotion, contrary to the admonition of happiness and positive psychology. In a rhetorical resistance developed by Sara Ahmed, who denounces the illusion of alien dogmas, we will see how Sapienza appears to be a damper by examining the importance she attaches to doubts, struggles and pain.

Keywords : Goliarda Sapienza, happiness, agency, killjoy, dilatation, resistance, emotion, normativity, feminism

Table des matières

Résumé	5
Abstract	7
Table des matières	9
Liste des figures	13
Remerciements	17
Introduction.....	19
Chapitre 1-La joie de Goliarda Sapienza	23
1.1. Récits thérapeutiques	23
1.2 L'Art de la joie.....	28
1.2.1 Rejet	28
1.2.2 Parcours initiatique	30
1.2.3 Bornes métaphysiques.....	32
1.2.4 Une nécessaire désobéissance.....	34
Chapitre 2-Émotion et joie substantielle	35
2.1 Expression somatique de l'émotion.....	35
2.2 Cette joie qui dilate	38
2.2.1 Mouvement cosmique	39
2.3 Bonheur fécond.....	41
2.3.1 Amplitude existentielle	41
2.3.2 Joie active	42
2.4 Désir réflexif	45
2.4.1 Conscience désirante	45

2.4.2 Élargissement des possibles.....	46
2.5 Joyeuse altérité	48
2.5.1 Tumulte temporel	49
2.5.2 Potentialités affectives.....	52
2.5.3 Amour charnel.....	54
Chapitre 3 – Bonheur irraisonnable	57
3.1 Culte du bonheur.....	57
3.1.1 De la vertu à la morale	58
3.1.2 Impératif moraliste.....	60
3.2 Rendement du bonheur	62
3.2.1 La nouvelle science du bonheur.....	62
3.2.2 Être et bien-être	65
3.3 Raison et émotion	67
3.3.1 Déraillement de la pensée rationnelle.....	67
3.3.2 Néoconformisme.....	69
3.3.3 Les certitudes du doute.....	71
3.4 Résiliation insidieuse et subjectivation	72
3.4.1 Fantasme de la « bonne vie »	72
3.4.2 La crise de l’ordinaire	74
3.4.3 Pleine conscience du statu quo.....	77
Chapitre 4 – Une capacité d’agir obstinée	83
4.1 Être rabat-joie pour créer la joie.....	83
4.1.1 Figure d’agentivité.....	83
4.1.2 Les vertus de la colère.....	86

4.2 L'éloquence du combat.....	87
4.2.1 L'esprit de la lutte.....	87
4.2.2 Insurrection joyeuse.....	90
4.2.3 Sagesse de l'hérétique	92
4.2.4 Artillerie lexicale.....	93
4.3 Le meilleur des mondes	95
4.3.1 Espérance anxieuse	95
4.3.2 Joie collective	98
Conclusion	100
Références bibliographiques.....	103

Liste des figures

Figure 1. – Pages tirées de /Grandeur et décadence/ de Liv Strömquist. ©Liv Strömquist/Rackham.....	81
---	----

À Alice et Charlotte, que votre joie se dilate sans limite

Remerciements

Je veux d'abord remercier mon directeur de recherche, Simon Harel, qui m'a guidée avec autant de rigueur que de confiance. Il m'a permis d'enrichir des réflexions à partir de mes propres lectures des choses, ce qui est fort nourrissant dans un processus intellectuel. Merci beaucoup Simon, j'ai beaucoup apprécié travailler à tes côtés. Ton bureau appelle au rire et à la joie.

Merci à ma chère amie Shana pour la traduction du résumé.

Merci à mon prestigieux Club. Vous êtes des individus inspirants avec qui j'adore dériver.

Merci à mon frère Jean-Nicolas, allié de tous les moments.

Merci à mes parents, qui m'ont toujours encouragée à faire ce que je désirais.

Merci enfin à mon noyau vital, Philippe, Alice et Charlotte. Je vous aime tant. Merci de faire partie de ma vie, dans l'inégale poursuite des joies fécondes du quotidien.

Introduction

Le bonheur, le plaisir, la jouissance, la joie. Qu'est-ce qui différencie toutes ces conceptions qui se situent sur un même chemin apparemment gai et heureux? Le plaisir et la jouissance mènent à un état de satisfaction, de contentement. La jouissance est en quelque sorte le summum du plaisir, qu'il soit charnel, alimentaire, social, sensoriel ou intellectuel. Je ne m'attarderai pas ici à ces deux termes qui restent événementiels. Mais plutôt à la joie et le bonheur, qu'il est banal de confondre, mais qui peuvent aussi paradoxalement s'avérer contradictoires. D'un point de vue sémantique, il est courant de remplacer le mot bonheur par celui de joie. Ne semble-t-il pas revenir au même de se sentir heureux, empli de bonheur ou empli de joie? Pour parler de joie, on peut parler de sommets de bonheur. Mais il ne suffit pas de dire que la joie est le paroxysme du bonheur. Ce qui distingue principalement les deux notions est l'écart temporel ainsi que les nuances entre, d'une part l'émotion, de l'autre le sentiment. En quelques mots, le bonheur correspond à un état global, stable et durable, contrairement au plaisir qui est événementiel, et à la joie, explosive, qui entraîne une plénitude merveilleusement féconde. Cette recherche s'intéresse avant tout à la joie, à son faste potentiel, identitaire et social. C'est à travers les écrits de l'auteure italienne Goliarda Sapienza que j'ai approché ce qu'on peut naturellement appeler l'art de la joie (d'après le titre de son texte le plus connu). Nous verrons d'abord comment l'écriture joue un rôle thérapeutique chez cette auteure qui revendique les affections comme des éléments fondateurs de la joie profonde. Goliarda Sapienza manipule du matériel autobiographique et réflexif pour construire ses récits introspectifs, qui consolident son propre parcours initiatique. Sa quête d'émancipation est à l'image de celle de Modesta, héroïne mise en récit dans son roman d'apprentissage *L'Art de la joie*. Le premier chapitre de ce mémoire, *La joie de Goliarda Sapienza*, tente de définir la force littéraire et discursive de ce long roman atypique qui se constitue d'un assemblage hétéroclite de styles, d'envolées lyriques, de digressions philosophiques et d'indécence. Sapienza avait l'ambition de construire un art de la joie que nous qualifierons de substantielle, selon les théories philosophiques de Robert Misrahi.

Les conditions et les définitions concernant le bonheur ont été maintes fois décortiquées, mais du bonheur comme sentiment et comme idéal éthique. C'est seulement dans les années 80 que les historiens commencent à étudier les émotions et les sensations¹. L'auteur et historien Darrin M. McMahon² se spécialise dans l'histoire du bonheur. Dans un projet de recherche de l'Université de l'Illinois sur l'histoire des émotions, il consacre tout un chapitre à la joie. Il affirme d'entrée de jeu que très peu d'études se sont consacrées à l'histoire des émotions positives, que l'intérêt est plutôt tourné vers l'histoire des émotions négatives, comme la colère ou la honte. Il n'existe toujours pas, selon McMahon, d'histoire réelle de l'émotion joyeuse dans les sciences humaines. Le tragique et les émotions qui en découlent restent manifestement les plus significatives, les plus auscultées. L'historien explique cette situation en affirmant que l'être humain est captivé par les expériences plus sombres.

Painful events stay with us longer in memory and are recalled more often, while negative emotions like fear, anger, guilt, anxiety, shame and regret seem to have played such a crucial evolutionary role in ensuring our survival that they are simply more powerful than their positive counterparts.³

En effet, il semble plus naturel de partager une histoire qui implique du ressentiment, de la tristesse, davantage que de raconter un événement heureux ou une relation bienveillante. La littérature en offre des exemples infinis, elle qui se nourrit de drames et d'histoires terribles, de déchirures, de cassures. Rares sont les récits qui ne parlent que de bonheur et de sérénité. Nous définirons au deuxième chapitre, *Émotion et joie substantielle*, une caractéristique essentielle de l'émotion joyeuse, c'est-à-dire son pouvoir de dilatation qui offre une emprise sur le réel et le potentiel de perfectionner l'existence. À partir de descriptions de l'émotion joyeuse et de ses symptômes physiologiques, nous tenterons de saisir ce que représente l'ampleur des désirs réflexifs qui sont multiples, et qui s'épanouissent particulièrement dans l'altérité. C'est en effet

¹ Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, et Georges Vigarello, *Histoire des émotions*, L'univers historique (Paris: Éditions du Seuil, 2016).

² Darrin M. McMahon a publié chez Atlantic Monthly Press un ouvrage incontournable sur le bonheur en 2006 : *Happiness: A History*.

³ Susan J Matt et Peter N Stearns, *Doing Emotions History*, University of Illinois Press, 2014, www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt3fh5m1. P.104

grâce à l'enrichissement de ses rencontres, de ses amours, de ses amitiés, que Goliarda Sapienza (et son alter-ego Modesta) se construit, résiste et s'amplifie.

Quand on examine les divergences sémiologiques entre la joie et le bonheur, on constate qu'ils interagissent comme de véritables synonymes antinomiques. En particulier en ce XXI^e siècle qui voit exploser l'économie du bonheur. Le troisième chapitre, *Bonheur irraisonnable*, propose un aperçu critique de l'injonction du bonheur et de la psychologie positive. Nous examinerons la notion de bonheur dans ses répercussions aliénantes et ses enjeux normatifs qui opèrent une subjectivation passive. Les aspects négatifs reliés à la pression du bonheur dans nos sociétés occidentales sont aujourd'hui évidents et ont déjà été maintes fois dénoncés. Nous essayerons ici d'approfondir l'idée selon laquelle l'industrie du bonheur s'avère un véritable ennemi de la joie profonde. Par le biais des auteures féministes Sara Ahmed et Lauren Berlant, nous verrons comment le bonheur confine aux conventions normatives de la *bonne vie*, à travers les dérives pernicieuses des crises de l'ordinaire menant au statu quo. Un remède pourrait être le contact privilégié avec nos désirs réflexifs, mis en lumière au deuxième chapitre. Il s'agirait de rester alerte devant le gouffre des émotions insidieuses, comme le pense aussi Goliarda Sapienza, qui reconnaît la cohabitation de la raison et de l'émotion, de la souffrance et de l'exaltation.

Malgré son apparence festive presque féérique, la joie a quelque chose d'immensément dérangeant. Elle ne réside pas dans le contrôle, le bien paraître ou la docilité. Elle encourage bien au contraire à l'impudence et à la subversion. La figure rhétorique de la rabat-joie de Sara Ahmed s'indigne face au droit chemin du bonheur normatif qui dilapide les vecteurs de joie profonde. La rabat-joie est au service d'une joie collective et elle s'avère pleinement positive malgré son apparence de *paria affective* (p.47). Ainsi, Goliarda Sapienza est une rabat-joie qui se déploie avec une sagesse d'hérétique. Son combat exige une déstabilisante liberté et beaucoup de rigueur. Nous verrons comment cette auteure s'applique à consolider ses luttes par l'écriture et avec le désir assumé de construire une fondation joyeuse. Le dernier chapitre *Capacité d'agir obstinée*, montre comment la colère et la lutte sont des moteurs d'agentivité constructifs, qui se dilatent avec une espérance anxieuse.

Chapitre 1-La joie de Goliarda Sapienza

Il fallait être libre, profiter de chaque instant, expérimenter chaque pas de cette promenade que nous appelons vie. Libre d'observer, d'étudier, de regarder par la fenêtre, de guetter à travers cette forêt d'édifices chaque lumière qui de la mer se glisse entre les volets⁴.

Goliarda Sapienza s'est affairée à maîtriser l'art de dilater le temps, en ressentant au long de sa promenade la fortifiante excitation de la plénitude de joie. L'œuvre et l'histoire de cette auteure italienne se confondent, car elle a rédigé de nombreux textes autobiographiques autour de réflexions et de rencontres qui ont marqué sa vie. Mais Sapienza est principalement connue pour son roman posthume, *L'arte della gioia*, traduit en 2005 en *L'Art de la joie*. C'est dans ce roman majestueux que l'on retrouve la complexité en condensé de cette femme habitée par la force de sa lucidité et une puissante soif de liberté. Comme ce texte est le seul qui prenne officiellement le chemin de la fiction, il lui offre une mise à distance permettant d'aller encore plus loin dans son étude existentielle, dans ses remises en question et dans ses certitudes *incertaines*, selon son expression. Bien qu'elle ait commencé à écrire à l'âge de 40 ans, l'abondance de ses textes est impressionnante. Une fois lancée, elle ne s'est plus jamais arrêtée, comme s'il pressait qu'elle se libère d'un poids intérieur qu'elle ne pouvait évacuer que par les mots.

1.1. Récits thérapeutiques

Goliarda Sapienza est née en 1924 en Sicile, à Catane, dans une famille recomposée de parents militants, dans un quartier pauvre appelé la Citiva. Sa mère, Maria Giudice, est une figure majeure de la gauche italienne. Elle fut un temps rédactrice en chef d'un hebdomadaire socialiste *Il Grido del popolo (Le cri du peuple)*, auquel a collaboré Antonio Gramsci. Maria a déjà sept enfants quand elle rencontre en Toscane Giuseppe Sapienza, qui a trois enfants, à la fin de la

⁴ Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, trad. par Nathalie Castagné (Paris: Le Tripode, 2016). P.157

Première Guerre mondiale. Ce dernier est avocat syndicaliste. Ensemble, Maria et Giuseppe militent pour le droit des travailleurs, ils dirigent la chambre du Travail de Catane et le journal *Unione*. Ils seront victimes des représailles fascistes : leurs bureaux sont incendiés à deux reprises et un de leur fils, Goliardo, est retrouvé noyé. Goliarda, qui vient au monde deux ans plus tard, hérite de ce prénom en mémoire de son frère assassiné. Elle passe son enfance dans cette famille d'intellectuels activistes qui font de la liberté un devoir. Elle se construit dans une famille hors du commun, puisque le terreau dans lequel elle évolue est aux antipodes des valeurs véhiculées dans l'ère fasciste. Ce foyer atypique laissera des marques indélébiles sur cette femme en quête d'identité et de sa propre voix.

Sapienza a étudié à l'école d'art dramatique et a consacré une bonne partie de sa vie au théâtre et au cinéma comme comédienne avant de se mettre à l'écriture. Elle a travaillé auprès de grands noms du septième art comme Luchino Visconti et Francesco Maselli, son premier mari. La santé psychologique de sa mère Maria est très fragile et Goliarda prendra soin d'elle, dans ses années de démence et jusqu'à sa mort en 1953. Son père meurt aussi dans les années 50, ce qui coïncide avec ses désillusions idéologiques (mort de Staline et révélation de ses crimes). Elle vit d'importantes crises d'angoisse et de dépression qui la mènent à des tentatives de suicide. Ce qu'elle nomme le « tunnel traversé de 1956 à 1964⁵ » est ponctué de séjours dans un asile psychiatrique, où elle subira des électrochocs qui auront un impact sur le reste de sa vie. Pendant deux ans, il lui est impossible de lire ou d'écrire et elle ne pourra plus jamais conduire. C'est à cette époque qu'elle quitte le milieu du cinéma et qu'elle entame une thérapie psychanalytique. Elle se met alors à l'écriture de poèmes, de nouvelles et de deux récits autobiographiques, *Lettera aperta* (1967) et *Il filo di mezzogiorno* (1969). Elle choisit alors radicalement de rompre avec le milieu bourgeois et intellectuel, pour se consacrer à l'écriture un peu comme une ascèse, pour ce qui est de la rigueur. Elle fait délibérément le choix de la pauvreté, afin de se rapprocher d'un mode de vie en accord avec ce qu'elle estime matière à sérénité. En 1980, elle se retrouve en prison à la suite d'un vol de bijoux à une amie aristocrate. Elle restera profondément transformée par ce séjour dans la prison pour femmes de Rebibbia, à Rome, où elle renoue avec ses idéaux de jeunesse par son contact avec des femmes de différentes sphères sociales. C'est avec cette « mort

⁵ Goliarda Sapienza, *Carnets* (Paris: Le Tripode, 2019). P.189

juridique » qu'elle se coupe réellement du milieu dans lequel elle baignait et qu'elle retrouve une certaine véridicité humaine, loin des théâtres et des échanges superficiels. Son texte *L'Università di Rebibbia* (1983) dresse le portrait de ce détour existentiel crucial. Ce dernier livre fait partie de son cycle *Autobiographie des contradictions, avec Io, Jean Gabin* (sur son enfance en Sicile) et *Le certezze del dubbio* (qui témoigne d'une relation passionnée avec une ancienne codétenue de Rebibbia). Sapienza est aussi l'auteure d'*Appuntamento a Positano*, un texte qui rend hommage à une femme et à un village resté pour elle suspendu dans le temps. Tous ces textes ont été traduits en français depuis 2012 aux éditions *Le Tripode*.

Alors qu'elle termine *L'Art de la joie*, en 1975, Sapienza rencontre Angelo Pellegrino, qui sera un allié dans son équilibre psychologique et littéraire. Ce dernier lui offre délibérément une quarantaine de cahiers, à partir de 1976 et jusqu'à sa mort en 1996, afin de l'éloigner de la dépression. Ces cahiers constituent au total près de 8000 pages d'écriture. La dernière publication aux éditions *Le Tripode*, *Carnets* (2019) consiste en la traduction d'une sélection de ces textes. Elle écrit sur la solitude, sur ses contradictions, le progrès, l'argent, la pauvreté, le quotidien, l'amitié. Il devient évident que les mots ont pour elle une fonction thérapeutique. Vers la fin de sa vie, dans ces carnets intimes, on peut lire le rôle que joue l'écriture dans la vie de cette femme qui s'abandonne aux mots.

Les feuillets vides me prennent désormais à la gorge comme des journées privées de vie et de joie : parce que même une douleur, un échec, une humiliation, s'ils sont écrits, se transmutent sinon en joie, du moins en une grande sérénité : sérénité qu'atteint toujours celui qui sait que, dans le bien ou le mal, même dans un jour de douleur (comme celui de la mort de Gigi), on a continué à cultiver à la bêche son petit jardin⁶.

Cette métaphore de l'écriture, comme un jardin à cultiver, illustre l'application consciencieuse requise pour faire fleurir une part de soi. Les réflexions introspectives qu'elle glisse sur le papier enrichissent son expérience. Les mots ont une fonction dépurative, ils s'insèrent dans des phrases ficelées à un rythme qui rappelle la confession amicale, affranchie d'une retenue contraignante. Un peu aussi à la manière d'un journal intime, qui est un témoignage privilégié d'une pensée sans filtre. Sapienza reconnaît les doutes et les contradictions et elle résiste à la pudeur. Ses écrits sont truffés de formules-citations sur lesquelles il fait bon

⁶ Sapienza. P. 437

méditer, parfois comme des préceptes. C'est ce qui explique la tentation assumée de parsemer cette recherche d'épigraphe.

La grande précarité émotionnelle qui se mêle à des élans de félicité est une clé importante de Goliarda Sapienza. Elle part à la conquête de ses incertitudes existentielles, dans une dialectique entre fragilité et sérénité. Sapienza est consciente que ces deux états sont apparemment incompatibles et c'est cette lucidité sensible qui fait d'elle un être de plénitude et de joie. Le bonheur ne réside pas que dans la jouissance, mais aussi dans une acceptation de la douleur. L'approche ataraxique est certainement épicurienne. Les épicuriens (Épicure, Lucrèce, Diogène) reconnaissaient les difficultés, la peine et la mort comme des composantes immuables de la vie, sur lesquelles nous n'avons aucun pouvoir. Dans un rejet des plaisirs qui ne sont pas essentiels, ils insistaient plutôt sur la compréhension de la nature pour se débarrasser des craintes et des angoisses. Sapienza se réfère à plusieurs reprises dans ses textes à la pensée d'Épicure. Voici un extrait de sa *Lettre à Ménécée*.

S'accoutumer aux régimes simples et non abondants assure la plénitude de la santé, rend l'homme actif dans les occupations nécessaires à la conduite de la vie, nous met dans de plus fortes dispositions quand nous allons, par moments, vers l'abondance, et nous prépare à être sans crainte devant les aléas de la fortune.⁷

La tranquillité de l'âme, ce que Sapienza appelle la sérénité, fait partie du parcours de la joie, et il s'avère que les souffrances n'en sont pas exclues. Celles-ci sont plutôt reconnues avec le désir de les surpasser. Elle « encaisse les coups, les digère, puis les recycle en un salubre fertilisant existentiel⁸ ». C'est pourquoi les injonctions normatives du bonheur (chapitre 3), qui rejettent les réalités négatives, seraient nocives et affaiblissantes, voire rétrécissantes. Les récits introspectifs que constituent les productions discursives de Goliarda Sapienza sont du matériel de fondation de sa sérénité. Ils forment des « activités éminemment émancipatoires, qui font 'surgir des configurations de sens inédites'⁹ ». À travers son parcours littéraire, hautement autobiographique, Sapienza se construit et se réinvente, au cœur d'un espace d'affranchissement qui est si efficace que même ses convictions les plus profondes peuvent être dilatées vers une

⁷ Épicure, *Lettres, maximes et autres textes de Épicure*, Flammarion, 2011. P.101

⁸ Thérèse Lamartine, « La joie selon Goliarda Sapienza », *Nuit blanche*, n° 140 (2015): 5.

⁹ Sandra Nossik, *Approches discursives des récits de soi*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Semen 37, 2014, <http://pufc.univ-fcomte.fr/revues/semes/semes-37.html>.

plus grande cohésion avec ses aspirations. L'écriture permet le contact avec un examen de conscience rédempteur. Pour la chercheuse Sandra Nossik, qui s'est intéressée aux approches discursives des récits de soi, « la mise en récit d'une expérience personnelle est un moyen d'accroître la conscience de soi présente chez tous les êtres humains¹⁰ ». Nous verrons plus loin comment son roman *L'Art de la joie* correspond à plusieurs égards à la structure des romans d'apprentissage, avec une héroïne qui s'émancipie devant les épreuves. La part d'émancipation surpasse le récit diégétique, car l'auteure elle-même s'accroche à l'écriture pour s'épanouir, se gonfler de joie. Le tout premier récit autobiographique de Sapienza, *Lettre ouverte*, commence sur cette confiance faite aux lecteurs et aux lectrices, telle une justification devant les milliers de pages qu'elle écrira.

Je me décide à vous parler de ce qui me pèse depuis quarante ans sur les épaules. (...) Vous penserez : pourquoi ne se débrouille-t-elle pas toute seule? De fait, j'ai essayé, beaucoup essayé. Mais vu que cette recherche solitaire m'amenait à la mort - j'ai failli deux fois mourir 'de ma propre main', comme on dit-, j'ai pensé que se défouler avec quelqu'un serait mieux, sinon pour les autres, du moins pour moi¹¹.

Le ton est donné. Elle écrit, un peu plus loin, que cette lettre ouverte est un outil pour mettre de l'ordre dans ses pensées, sans toutefois rechercher une quelconque vérité. Elle insiste sur l'importance de ne pas amalgamer les deux principes. « Je crois vraiment que cet effort, l'effort que je vais faire pour ne pas mourir étouffée dans le désordre, sera une belle enfilade de mensonges¹². » Son écriture, nourrie d'histoires personnelles et fictives, de faits et d'inventions, lui procure un sentiment de continuité et de stabilité identitaire, telle une assise à son déploiement individuel. Goliarda Sapienza est une combattante, qui s'appuie sur ses afflictions tout autant que sur ses convictions. Dans son quotidien, selon le témoignage d'Angelo Pellegrino, elle vit dans l'harmonie des petites choses. Ses angoisses, bordées d'une sensibilité bouillonnante ne sont pas incompatibles avec un quotidien illuminé de joie. Elle aime nager, cuisiner, marcher, lire, écrire, se balader : elle veut jouir de la vie. Il subsiste toujours la force du désir, celui de liberté, de beauté, de connaissances et d'amour, qui offrent une structure à sa joie. Le philosophe

¹⁰ Nossik. P.38

¹¹ Goliarda Sapienza, *Le fil d'une vie: récit autobiographique*, trad. par Nathalie Castagné (Paris: V. Hamy, 2008). P.25

¹² Sapienza. P. 27

français Clément Rosset¹³ écrivait que le désir et l'appétit de vivre sont les grandes différences qui distancient le dépressif de l'homme joyeux. Ce ne sont pas les souffrances ou les peines qui mettent un frein à la joie, mais bien l'anéantissement des désirs. En effet, quand le désir s'éteint, les possibilités de joie disparaissent, laissant le champ libre à la grisaille. Les écrits de Sapienza sont fidèles aux sinuosités incertaines des souffrances, mais aussi à la beauté brute environnante et aux sinuosités fécondes de joie. Elle s'éteint en 1996 à Gaeta, petit village portuaire situé entre Rome et Naples, où elle a passé les dernières années de sa vie. Son parcours est une chute maîtrisée, empli de supports qui permettent de continuer la promenade. Exactement comme l'acte de marcher constitue une chute régulière amortie par le sol. Pied de nez du hasard, elle meurt chez elle, de manière inopinée, à la suite d'une chute dans l'escalier.

1.2 L'Art de la joie

1.2.1 Rejet

On ne peut passer à côté de l'histoire éditoriale du roman *L'arte della gioia* (*L'Art de la joie*) aujourd'hui considéré comme un incontournable de la littérature italienne contemporaine. Après des années de travail consciencieux alors qu'elle était dans la quarantaine, entre 1967 et 1976, Sapienza approche des dizaines d'éditeurs et reçoit refus sur refus. Le contenu est jugé blasphématoire, féministe, indécent et sa forme disproportionnée (le roman fait plus de 600 pages). Cet échec est perçu comme une cruelle injustice par l'auteure. Dans ses *Carnets*, elle revient sur ce nœud qui l'habitera toute sa vie.

Mon angoisse quant au sort de Modesta se traîne, molle et visqueuse, entre mes côtes et mon cœur, mais il est juste qu'il en soit ainsi et je ne la combats pas. Je laisse ce serpenteau ou ce rat d'angoisse plonger dans ma poitrine et quelquefois mordre ma chair de ses dents. Il est juste qu'il en soit ainsi, il faudrait être malade pour ne pas l'accepter. Comment ne pas s'angoisser pour le destin d'un travail auquel on a consacré sept années entières de son existence¹⁴?

La personnification de son angoisse a un écho physiologique. C'est dans son corps quelle ressent la douleur, comme la morsure d'un animal qui la contaminerait. Elle souffre de

¹³ Clément Rosset (1939-2018) a publié de nombreux ouvrages philosophiques. Nommons ici *Le Réel et son double : essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, 1976, *Le Choix des mots*, Paris, Éditions de Minuit, 1995

¹⁴ Sapienza, *Carnets*. P.100

l'impossibilité de mettre au monde cette création. Ce rat d'angoisse qui la ronge n'est pas sans rappeler sa souffrance de n'avoir pu avoir d'enfant. Elle écrit dans ses *Carnets*, « c'est là la douleur la plus profonde de ma chair et de mon esprit¹⁵ ». On voit que le corps est atteint dans l'angoisse et la tristesse, exactement comme l'émotion joyeuse profite de témoignages somatiques, tel que nous le verrons au prochain chapitre. Son ambitieux roman verra finalement le jour, deux ans après sa mort, en 1998, publié par Angelo Pellegrino. Malgré sa naissance, le roman reste invisible et inconnu. C'est à la suite de sa traduction en français en 2005, grâce à la clairvoyance de l'éditrice française Viviane Hamy, qu'il devient un best-seller traduit en plus de vingt langues. Visiblement, l'Italie des années 70 n'était pas prête à recevoir un récit mettant en scène une femme indépendante, féministe, communiste, antifasciste et bisexuelle. Voici ce qu'a écrit René de Ceccaty dans un article paru dans *Le Monde* sur *L'Art de la joie*:

La personnalité écrasante de l'auteur et la psychologie de sa protagoniste, Modesta, sont faites pour déranger. Trop d'exaltation et de crudité dans les scènes sexuelles, trop d'intelligence et de liberté. Oui, il y a de très longs dialogues, oui, des scènes oniriques où l'on quitte terre, oui, des tabous sexuels et familiaux transgressés, l'amour conçu comme un absolu charnel, la vie confrontée des petites gens et des aristocrates, des militants socialistes et des premières féministes, il y a un viol, des amours entre femmes, des tentatives de suicide, oui, il y a Stendhal et Kerouac, la littérature russe et Edgar Allan Poe. Et cela n'a pas plu¹⁶ ?

Le roman débute sur un viol infâme et le meurtre d'une sœur. S'ajoutent critique de la religion et autres témoignages pouvant ébranler les mœurs et la morale chrétienne. La grande liberté des rebondissements narratifs avait en effet tout pour choquer. Il est question d'inceste, de masturbation, d'homosexualité. Modesta a des rapports charnels avec une mère supérieure (Mère Leonora), l'ancien amant de cette sœur (Carmine) et aussi avec leur fille illégitime (Béatrice). Le tout sans aucune culpabilité, dans la mesure où l'écriture n'est filtrée par aucun scrupule. Je dirais même que les épreuves brutales auxquelles l'héroïne fait face consolident son parcours initiatique. Comme si la déconstruction radicale des tabous était essentielle pour ce personnage en plein combat émancipateur.

¹⁵ Sapienza. P.33

¹⁶ René de Ceccaty, « Sapienza, princesse hérétique », *Le monde*, 15 septembre 2005, https://www.lemonde.fr/livres/article/2005/09/15/sapienza-princesse-heretique_689173_3260.html.

1.2.2 Parcours initiatique

Je ne m'aventurerai pas ici dans une analyse comparative entre le roman initiatique, le roman d'éducation, le *bildungsroman* ou le roman d'apprentissage¹⁷. Nous retiendrons pour cette étude les grandes lignes qui réunissent ces sous-genres voisins sous l'appellation générique du roman d'apprentissage. Pour en donner une vaste définition, la structure narrative constitue une mise en récit sur plusieurs années de la traversée d'un personnage qui se construit. *L'Art de la joie* correspond à ce genre romanesque dans la mesure où Sapienza dresse le portrait d'un enfant misérable qui découvre le monde à travers toutes sortes d'épreuves. Née le 1^{er} janvier 1900 dans une famille Sicilienne sordide, Modesta se débat et s'enhardit par le biais de ses lectures et de ses rencontres. On la regarde grandir, vieillir et s'affranchir de diverses cellules d'enfermement, de la pauvreté et de la cruauté de son enfance, au couvent de son adolescence, jusqu'aux interdits sexuels et aux cloisonnements politiques et sociaux, en plein essor de Mussolini et sous le poids d'une religion prépondérante. Le récit se termine quand Modesta a une soixantaine d'années, dans les années 60. Il s'agit donc aussi d'un véritable parcours historique, social et politique de la première moitié du XX^e siècle en Italie.

L'Art de la joie est une aventure littéraire et existentielle. La libraire Florence Lorrain à Paris constate depuis plusieurs années un engouement autour de ce roman, comme si ses client.e.s avaient une relation particulière, voire intime avec son auteure. Plusieurs lectrices (mot employé volontairement au féminin, sans non plus vouloir insinuer qu'il n'existe aucun lecteur) ont affirmé que cela avait eu un impact important sur leur vie¹⁸. Le souffle de cette écriture intime questionne sur son propre passé, ses volontés et ses ambivalences. Gérard Danou, professeur de littérature à l'Université Paris-VIII, estime que la fonction du roman d'apprentissage est de « former le lecteur ». Selon lui, « l'acte de lecture confronte le monde fictionnel donné à lire avec la vie réelle et le roman que chacun porte en soi¹⁹. » On pourrait répondre que cela correspond à

¹⁷ Pour approfondir ce sujet, l'ouvrage *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et étrangère* de Philippe Chardin (paru en 2007 aux éditions Kimé) propose une réflexion comparatiste sur ce genre, à la lumière de textes d'origines et d'époques différentes.

¹⁸ « Goliarda Sapienza (1924-1996) : la Madone indocile », *France Culture*, consulté le 11 mars 2019, <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/goliarda-sapienza-1924-1996-la-madone-indocile>.

¹⁹ Gérard Danou, Anne Clancier, et Anne Roche, *Le roman d'apprentissage: approches plurielles : colloque de Cerisy-la-Salle* (S.l.: SenS, 2002). P. 207

la fonction de la littérature en général, mais le roman d'apprentissage a particulièrement la faculté de confronter le lecteur devant la zone d'affranchissement inhérente à sa maturité. L'émancipation du personnage mise en récit joue un rôle cathartique, car elle rappelle le passage de l'enfance à l'adolescence, la rupture avec le foyer familial et la construction individuelle. Ces moments de passage sont profondément ancrés dans un cheminement intime et personnel. *L'Art de la joie*, en plus de reproduire ces bornes de passage, dégage une audace de liberté étrangement exaltante. Cela explique pourquoi il est devenu culte pour plusieurs. Sa lecture est sans contredit une expérience, également pour ses composantes discursives.

L'action principale du roman se passe en Sicile, sur les pentes de l'Etna, un des volcans aux plus fortes activités éruptives. Modesta est passionnée, mais elle ne se laisse pas sombrer dans l'émotion. Elle résiste et fait triompher sa raison. On ne tombe donc jamais dans la mièvrerie, bien que les envolées sentimentales correspondent parfois aux élans sensuels et enflammés des romans à l'eau de rose. Les descriptions et les tirades frôlent le baroque, dans une intimité à fleur de peau surchargée et sans pudeur. Oui, les livres de Sapienza sont épris de passion, dans un bouillonnement tellurique, une tension vitale. Mais le désir d'apaisement et de sagesse sereine entraîne une écriture maîtrisée. Le surgissement intérieur rencontre des préoccupations sociales, politiques et artistiques. La forme et la trame narrative en font un objet singulier, presque difforme. Les registres d'écriture sont fondamentalement hybrides. Sapienza ne s'interdit rien. Elle passe naturellement d'une création romanesque, aux didascalies théâtrales, au journal intime d'un personnage secondaire, aux interminables monologues sur la politique, la psychanalyse, la philosophie. Le lecteur est parfois dérouté, entre les ellipses surprenantes et les discours polyphoniques. Les propos idéologiques ou les lieux communs que Modesta souhaite outrepasser sont livrés ici dans un dialogue, là dans un monologue. La multiplicité des personnages habite le roman et le lecteur a accès à de nombreuses visions et consciences indépendantes. Pour Bakhtine, il s'agit d'un amalgame « d'unités stylistiques hétérogènes » et même si l'exercice est appuyé dans *L'Art de la joie*, il n'en demeure pas moins que ces unités « pénètrent dans le roman et forment un système littéraire harmonieux²⁰». La narration reste principalement autodiégétique, le lecteur côtoie Modesta jusqu'au plus profond de son être, mais il arrive qu'on

²⁰ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, Gallimard, Tel (Paris, 1978). P.88

passé à un narrateur omniscient, sans crier gare. Finalement, l'assemblage des niveaux de langue est métissé, en concordance avec les sociolectes. Car la vie de Modesta est ponctuée de rencontres d'individus aux origines sociales multiples. Une galerie de personnages défile, de la princesse Sicilienne, à la nourrice analphabète au registre familial, en passant par les militants intellectuels. En résulte un exercice de lecture parfois enlevant et passionnant, parfois ardu et soporifique, car le récit est bardé d'innombrables discours digressifs. Pour Frédéric Martin, éditeur à *Le Tripode*, il s'agit d'une transcription temporelle de l'existence telle que nous la vivons, avec « ses longueurs, ses soubresauts et la fermentation de nos réflexions²¹ ». L'idée de cette transcription temporelle est intéressante, mais elle sert aussi à justifier la non-existence du travail éditorial sur cette œuvre posthume. En tous les cas, l'éditeur y voit une leçon d'humilité. Ces passages tunnels qu'il aurait probablement coupés dans un travail d'édition sont nécessaires selon lui à la construction littéraire de cet objet insolite.

1.2.3 Bornes métaphysiques

Dans la dernière moitié du roman, les personnages se chevauchent, les liens généalogiques s'emboîtent, les points de ressemblance sont nommés, les souvenirs d'untel se mêlent aux nouvelles expériences d'un autre. Étrangement, les liens de filiation restent clairs et Modesta solide et imperturbable dans sa façon de raconter les péripéties de ses enfants, de sang ou adoptés, de ses amants ou anciennes amours. Comme si dans notre vie, les mêmes appréhensions finissaient toujours par revenir, solidifiant les mutations. C'est en relisant le roman que je suis tombée sur cette phrase qui justifie cette impression de la construction du récit: « Voilà comment revenait le passé...pas avec les mêmes personnages, comme dans les romans, mais avec d'autres, nouveaux, qui nous rendent le souvenir de peurs non effacées²². » Les événements se constitueraient de microcosmes affectifs qui se perpétuent à l'infini dans un cycle de vie, de génération en génération. *L'Art de la joie* a une couleur quasi-métaphysique, en supposant que l'existence aille bien au-delà de la mort. Modesta devient l'héritière de la villa

²¹ Mathieu Garrigou-Lagrange, « Vie de Goliarda Sapienza », *France Culture*, 3 avril 2019, <https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/goliarda-sapienza-12-vie-de-goliarda-sapienza>.

²² Sapienza, *L'Art de la joie*. P.127

Brandiforti en épousant le prince Ipolitto, trisomique comme l'était sa sœur, enfermé comme un monstre dans une pièce obscure du château.

Cette « chose » n'était qu'un homme gras et trapu à la tête ronde qui me fixait avec les yeux de Tina. Je reculai, et pour la première fois de ma vie je me demandai si les morts ne revenaient pas. Cette Tina de sexe masculin, en me voyant, cessa de se débattre et de grogner, et la bouche ouverte, me fixa vraiment comme si elle m'avait reconnue²³.

Pour arriver à ses fins, Modesta joue la carte du dévouement religieux et elle continue à « tisser sa toile » avec ce mariage qui la transforme en princesse. Dans le château, les chambres des défunts sont laissées telles quelles, à la demande de Gaïa, qui dit que « toutes les pièces doivent rester intouchées, afin que, s'ils le veulent, ceux qui s'en sont allés puissent y retourner²⁴. » Il faut dire que le rapport à la mort, la *certa*, la certaine, a une saveur particulière pour les siciliens. Les défunts restent présents, toujours là à hanter les existences, les lieux et les êtres. « Tous les enfants de l'île, le 2 novembre, en jouant, parlent de leurs morts, qui ne se trouvent ni à l'enfer ni au paradis, mais avec eux. L'Église elle-même a toujours dû fermer les yeux sur cette coutume païenne²⁵. » La mort ne terrorise pas Sapienza. Mieux, elle accepte sa réalité pour ensuite savourer pleinement les joies de la vie. Elle reconnaît les cycles de régénérescence. Telles des figures de morts-vivants, les personnes en vie sont hantées par les défunts, qui reviennent dans le corps d'un autre, ou dans une mémoire inaltérable, avec la même charge symbolique, les mêmes messages de sagesse qui aident Modesta à se construire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle est arrêtée pour avoir soutenu un parti clandestin. Elle passe cinq ans en prison, où ses souvenirs reviennent et se confondent avec la réalité. L'importance consacrée aux rencontres et événements qui jalonnent son chemin fait partie de son parcours joyeux, toujours en ébullition. Elle se rappelle régulièrement les paroles de sagesse de Tuzzu et Mimmo, rencontrés au début du roman, figures masculines de confiance qui ont ouvert une brèche dans sa transformation, comme de premières étincelles.

²³ Sapienza. P.102

²⁴ Sapienza. P.76

²⁵ Sapienza. P.350

1.2.4 Une nécessaire désobéissance

Goliarda Sapienza ne s'en cache pas. Elle veut saisir et définir la joie. Au début de *L'Art de la joie*, alors qu'elle goûte à la connaissance au couvent, Mère Leonora lui assigne ce discours sur la discipline et l'obéissance.

Attention, car l'intelligence peut faire tomber dans les sombres rets du péché. Prie et brode, en plus d'étudier. Brode et prie. La broderie habitue à l'humilité et à l'obéissance qui sont les seules armes sûres contre le péché...Tu ne dois pas être ainsi distraite quand on te réprimande. C'est le signe que le diable te fait un clin d'œil pour rendre inutile notre travail de redresser tes branches, qui sont attirées vers l'ombre au lieu d'être attirées vers la lumière. L'enfant est une plante fragile qui tend à la mollesse et au jeu. Ce n'est qu'en l'attachant solidement avec les fils de la discipline qu'on peut le faire pousser droit et sans déformations dans son âme et son corps.²⁶

Ce paragraphe illustre très bien le territoire doxique que Modesta aura à confronter tout au long du roman pour sa lutte émancipatrice, en route vers la joie. On la met en garde contre l'intelligence, alors que c'est l'intelligence qui la sauve. Le chiasme « Prie et brode, brode et prie » insiste sur le caractère répétitif, contraignant et aliénant de ce qu'on veut lui imposer. La remontrance de la Mère s'appuie sur le péché et le diable, dans un discours d'épouvante qui vise à culpabiliser la jeune subordonnée. Soulignons particulièrement les métaphores horticoles, comme si l'humain était un végétal à stabiliser, avec un tuteur rigide, sinon condamné à la noirceur et à l'enfer, condamné à la *déformation*, de l'âme et du corps. Modesta doit obtempérer si elle ne veut pas devenir un monstre. Mais qu'arrive-t-il quand le corps s'ouvre à d'autres formes? Ce sermon est le coup d'envoi de sa désobéissance acharnée. Si l'intelligence permet de tomber dans les *rets du péché*, Modesta s'y consacrera, corps et âme. Résistance, dilatation du corps, désir, indiscipline, raison : les éléments fondateurs d'un art de la joie sont reconnus. Il est maintenant temps de les approfondir.

²⁶ Sapienza. P.29

Chapitre 2-Émotion et joie substantielle

C'est étrange, l'impossibilité de communiquer une joie est plus douloureuse que celle de ne pouvoir communiquer une souffrance. Ce doit être parce qu'on a tant à faire pour surmonter la souffrance que dans l'effort de s'en débarrasser on oublie les autres. Mais une joie? Une joie est quelque chose qui réclame tout de suite, de toute urgence, d'être reconnue par les autres, partagée²⁷.

Nous avons parcouru les grandes lignes de ce en quoi consiste un art de la joie pour Goliarda Sapienza, à travers un commentaire sur ses récits introspectifs et son roman d'apprentissage. Ampleur physiologique, désirs réflexifs, rencontres avec l'altérité : les écrits de Sapienza témoignent du potentiel de cette émotion joyeuse. Ce chapitre propose de circonscrire le pouvoir de cette émotion et de cerner ses capacités extensibles.

2.1 Expression somatique de l'émotion

La joie est pétulante. Elle nous transcende et nous propulse. Les sensations ressenties dans un moment de joie sont incontrôlables. Le cœur palpite, on ressent une chaleur au niveau du plexus solaire, on devient léger, euphorique, excité. C'est une véritable expérience corporelle. Le visage peut s'empourprer, les yeux sont brillants et tout le corps s'épanouit, s'embellit. Quand on ressent une émotion, c'est notre corps qui réagit. La joie nous traverse, elle crée le rire et fait gonfler le cœur. C'est un courant d'énergie qui se décharge dans le corps. La joie est temporellement circonscrite, tel un jaillissement. Citons cette définition de la joie, qui m'apparaît comme la plus juste : « Émotion vive, agréable, limitée dans le temps; sentiment de plénitude qui affecte l'être entier au moment où ses aspirations, ses ambitions, ses désirs ou ses rêves viennent à être satisfaits d'une manière effective ou imaginaire²⁸. » Il s'agit bien d'un état de plénitude, quand la joie emplit l'être d'une impression de parfaite harmonie.

²⁷ Goliarda Sapienza, *Moi, Jean Gabin*, Le Tripode (Paris, 2012). P.105

²⁸ « JOIE : Définition de JOIE », consulté le 7 octobre 2019, <https://www.cnrtl.fr/definition/joie>.

C'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que l'on s'intéresse aux manifestations somatiques reliées aux émotions. Neurologistes et biologistes emboitent le pas aux philosophes qui tentent de définir les sensations, les passions et les vertus humaines depuis l'Antiquité. Nommons par exemple les neurologues allemands Albert Eulenberg (1840-1917) et Paul Guttman (1834-1893), qui ont étudié le système nerveux autonome²⁹. Des anatomistes ont aussi cherché à distinguer les expressions corporelles et faciales des émotions. Le premier à s'y intéresser sérieusement est Gaspard Lavater³⁰, théologien et physiognomoniste qui a créé une classification des signes morphologiques en lien avec des traits psychologiques. Dans une version plus contemporaine, le psychologue américain Paul Ekman³¹ s'intéresse aux micros-expressions des émotions depuis les années 70. Il affirme que les manifestations corporelles des émotions seraient les mêmes à tout âge et dans toutes les cultures. Ce qui va à l'encontre même des approches anthropologiques. Sa méthode est critiquée par ses pairs, comme n'ayant aucun fondement crédible, ni valeur objective. Ce type d'étude reconnaissant des liens entre tempérament d'un sujet et concordance corporelle est encore aujourd'hui réfuté comme n'ayant aucune rigueur scientifique. Les différentes approches théoriques qui s'intéressent aux émotions convergent toutefois sur l'implication d'une expression somatique, car c'est le propre de l'émotion d'entraîner une manifestation physiologique. D'un point de vue neurologique, c'est le système limbique du cerveau qui traite les émotions et les relie à des marqueurs somatiques³².

Goliarda Sapienza porte au bout de ses mots une éthique de la joie. Mais elle s'applique aussi à décrire ses impacts physiologiques. Elle parle de l'émotion joyeuse comme d'une irruption dans les veines : « un incendie dans la sang », « une pluie légère d'avril qui lui entre dans le sang ». Elle dit aussi « j'ai la tête, le front en flammes, tandis qu'un rire de joie me monte de la poitrine aux joues. » Ou encore « est-ce qu'une joie peut vous foudroyer comme l'éclair et vous déchiqueter le corps? » La joie peut avoir la puissance d'un brasier, mais elle peut aussi revêtir une douce sérénité : « une joie silencieuse et tranquille, ample comme les ondes concentriques

²⁹ François Clarac et Jean-Pierre Ternaux, « Chapitre 12. Cerveau et émotions », in *Encyclopédie historique des neurosciences*, Neurosciences & cognition (Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur, 2008), 445-84.

³⁰ Gaspard Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, Hachette, BNF, 1806.

³¹ Paul Ekman, *Emotion in the Human Face*, Malor Books, 1972.

³² Françoise Lotstra, « Le cerveau émotionnel ou la neuroanatomie des émotions », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 29, n° 2 (2002): 73-86, <https://doi.org/10.3917/ctf.029.0073>.

du lac. » La joie bouillonne ou apaise. On parle aussi parfois de joie de vivre. Cette expression est juste parce que la joie rend optimiste, elle donne une forte impression de cohésion avec les autres et avec le monde, une forte impression de se sentir vivant. Dans ses *Carnets*, Sapienza cisele l'émotion qui découle d'un souvenir précis d'un moment de pleine sérénité.

Je me souviens d'un été à Positano - j'avais trente ans et j'étais en pleine forme - étendue, nue, sur un rocher de l'une des innombrables petites baies qui entourent de part et d'autre la baie mère du village : je fus saisie d'une nostalgie profonde pour ce doux rocher qui me servait de lit, pour la clarté ésotérique de la matinée et de mes trente ans. Les larmes me vinrent presque aux yeux, de reconnaissance, aussi, envers cet endroit-reconnaissance que j'éprouvais déjà. Et maintenant que je note cette sensation, aucune, je ne dis pas nostalgie, mais aucune émotion ne me vient pour ces instants, jours, mois, savourés là-bas dans cette crique-coquillage au silence plein d'échos mélodieux...Échos qui émanent de tout coquillage porté à l'oreille. Cette absence d'émotion me dit que j'ai bien fait de voler, constamment, ma part de joie à tout et à tous : événements, personnes, abondance ou manque d'argent...Et peut-être cette nostalgie n'était-elle que la plénitude de la sérénité dont je jouissais et que je savais être rare dans la vie de chacun d'entre nous³³.

Le terme nostalgie fait référence d'un point de vue étymologique à ce qu'on appelle le mal du pays (du grec ancien *nóstos*-retour et *álgos*-douleur). C'est le sentiment de manque face à un lieu ou une époque qui appartient au passé. Et on peut effectivement ressentir une forte bouffée de joie en revisitant un lieu qui nous rend nostalgique. Mais était-ce vraiment de la nostalgie que Sapienza ressentit sur son rocher? Plutôt, comme elle le pressent, un murmure de vie, un coup de coude du moment éphémère, qui la propulse dans un mélange d'émotions joyeuses, gonflant le corps de la gratitude d'être en vie, si violente qu'elle donne envie de pleurer. Des larmes de joie. C'est ce qui constitue une émotion dimorphe, quand la réaction physiologique est contraire à l'émotion en cause. L'incapacité de retenir un fou rire lors d'un enterrement est un autre exemple typique d'émotion dimorphe. Des études en psychologie³⁴ se sont penchées sur le phénomène et il s'agirait d'une régulation naturelle des moments émotionnels particulièrement bouleversants. La fonction serait d'atténuer un trop plein d'extase ou à l'inverse un choc tragique. Sapienza, qui gît face à l'immensité de la mer, saisit une part de joie triomphante. Il n'est pas question de regret, comme dans un état mélancolique ou nostalgique, mais bien de sérénité,

³³ Sapienza, *Carnets*. P.292

³⁴ Oriana R Aragón, « "Tears of Joy" and "Tears and Joy?" Personal Accounts of Dimorphous and Mixed Expressions of Emotion », *Motiv Emot Motivation and Emotion* 41, n° 3 (2017): 370-92.

d'adéquation au monde, de pure plénitude. Dans son ouvrage *Histoire du bonheur*, Michel Faucheux se réfère à un sentiment d'épiphanie. « Le bonheur est de l'ordre de l'instant lorsque celui-ci confine à l'épiphanie du sacré et ramène le sentiment à la certitude de l'être et l'intuition de l'éternité. Comme si notre destin nous condamnait à ne vivre la plénitude que sous la forme de l'éphémère ou de la révélation³⁵. » Cette intuition saisissante de *se sentir exister*, pour reprendre les termes du philosophe Bruce Bégout³⁶, correspond parfaitement à une manifestation de joie, aussi intense que fugitive.

2.2 Cette joie qui dilate

Éprouver de la joie, c'est ressentir cette bouffée qui envahit notre enveloppe physique, comme une vague qui gonfle et crée de l'espace dans notre corps et notre esprit. La dilatation n'est pas qu'une métaphore. Elle se produit concrètement dans la manifestation d'une joie. Goliarda Sapienza témoigne de cette dilatation réelle dans ce passage où elle justifie une réaction impétueuse. « Lorsque les idées deviennent claires dans ma tête, il arrive que, d'émotion, mes poumons se remplissent d'un bonheur si puissant qu'il fait exploser ma voix sans que je le veuille³⁷. » La dilatation des poumons par la joie, quand le cœur palpite souverainement, n'est-ce pas exactement ce qui illustre le mieux cette émotion active? On ressent la dilatation dans la jouissance d'un désir anticipé, dans la grandeur de l'amour, dans un élargissement de notre champ d'intérêt, dans une véritable expansion de l'espace, du corps et de l'esprit. L'émotion dans l'espace se contracte et se dilate. Elle resserre le cœur ou lui fait prendre une incontrôlable expansion. Si la peur comprime notre cœur et rétrécit notre capacité à respirer, la joie gonfle notre corps physique, le rendant léger et amplifié.

Dès que la joie s'élève, tout s'élargit. Notre respiration se fait plus ample, notre corps, l'instant d'avant replié sur lui-même, n'occupant que sa place ou son coin, tout à coup se redresse et vibre de mobilité, nous voudrions sauter, bondir, courir, danser, car nous sommes plus vifs dans un plus vaste espace, et le défilé resserré de notre gorge devient le gué du cri, du chat ou du rire déployé³⁸.

³⁵ Michel Faucheux, *Histoire du bonheur*, Oxus, Civilisations (Paris: Oxus, 2007). P.121

³⁶ Bruce Bégout et Renaud Barbaras, *Emotion et affectivité*, Fontenay-aux-Roses, Alter: revue de phénoménologie 7 (Alter, 1999). P.31

³⁷ Sapienza, *Carnets*. P.221

³⁸ Jean-Louis Chrétien, *La joie spacieuse essai sur la dilatation* (Paris: Éd. de Minuit, 2008). P.7

L'idée de cette joie spacieuse est très belle et elle fascine depuis longtemps. C'est Saint-Augustin le premier qui fit la jonction entre la dilatation du cœur et un rapport rayonnant à Dieu. L'Histoire est ensuite pavée de mots de poètes et de mystiques qui employèrent la dilatation comme métaphore d'une affirmation divine. Dans son essai *La joie spacieuse, essai sur la dilatation*, Chrétien a rassemblé des réflexions et des citations autour de l'élargissement de l'espace, intérieur et extérieur, par la joie. Il n'est pas question pour lui de répertorier les approches philosophiques autour du concept de la dilatation, mais bien de visiter des auteurs qui décrivent un contact à la joie qui dilate. Il s'intéresse par exemple à Walt Whitman (1819-1892), Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) ou Paul Claudel (1868-1955). L'écriture d'une poétique de la dilatation est marquée par une forte dimension stylistique de l'amplitude. En effet, « comment pourrait-on dire l'ampleur dans une langue étriquée³⁹? » Agrandissement de la conscience, des idées, du contact avec le réel : telle est l'ampleur des perspectives de la joie. Dans le gonflement, une légèreté survient, augmentant la mobilité du corps et de l'esprit. Les possibles se multiplient dans un assouplissement fertile.

2.2.1 Mouvement cosmique

Le phénomène de la dilatation nous amène à penser l'être humain comme un microcosme, un abrégé et un condensé du monde. Celui-ci fait partie du règne des vivants qui suivent un balancement perpétuel sous l'emprise de la gravité et de la dilatation. Dès notre arrivée sur terre en provenance d'un corps dilaté, commence le rythme de la vie, entre contraction et dilatation. Le corps s'anime dès la première bouffée d'oxygène dans les poumons et il se nourrit des mouvements incessants de la circulation sanguine, entre systole et diastole. La comparaison avec les marées montantes et descendantes est élémentaire, mais efficace. Au cœur de cette synergie des composantes vivantes se trouve une dualité entre le fini et l'infini. Il s'agit de la thèse du philosophe allemand Joseph Von Schelling (1775-1854) : « le Moi n'est limité qu'en étant illimité, et n'est illimité qu'en étant limité⁴⁰. » Pour parler de l'illimité et de la finitude, Chrétien emploie régulièrement les termes Péras (fin) et Apeiron (concept philosophique de l'univers infini). C'est la tension entre ces deux réalités qui est complexe. Comment saisir la

³⁹ Chrétien. P.21

⁴⁰ Cité par Jean-Louis Chrétien.p.172

finitude des êtres et des choses dans un univers qui est tout sauf statique? Pour Claudel, le schéma respiratoire caractérise tout ce qui représente la vie. C'est la communication entre la contraction et la dilatation, le limité et l'illimité, Péras et Apeiron. Il fait l'éloge de l'altérité qui emplit notre être, mais aussi du vide qui est indispensable au renouvellement, à la création d'espace. Cette importance accordée à l'altérité est tout aussi présente pour un poète comme Walt Whitman (1819-1892), dans un rapport au monde qui dépasse la ferveur religieuse. « Cette joie effusive, toujours teintée d'érotisme pour Whitman, n'a rien d'une solitaire affirmation de soi par soi : elle va au-devant de toutes sortes de rencontres avec les autres vivants, hommes ou arbres, et se nourrit ou se renforce de ces rencontres mêmes⁴¹. »

Ainsi on s'approprie le monde en l'inhalant, en l'intériorisant. Et l'émotion qui survient dilate notre corps et l'espace environnant. Dans un moment de joie, notre cœur délimité se dilate dans un monde en dilatation qui n'a aucune limite. Le philosophe Alain Badiou réfléchit à cette dialectique entre le fini et l'infini dans *Métaphysique du bonheur réel*. La force de la volonté et la quête de connaissances font partie de ce qu'il appelle la *science spéculative du bonheur*. Selon lui, le bonheur se définit comme « l'expérience affirmative d'une interruption de la finitude » ou encore « une jouissance finie de l'infini⁴² ». En d'autres termes, les expériences de joie sont des étincelles transcendantales fondamentalement immanentes.

L'être-heureux du sujet réside dans sa découverte, à l'intérieur de lui-même, de sa capacité à faire quelque chose dont il ne se savait pas capable. Tout le point est ici dans le dépassement – au sens hégélien, *Aufhebung*, - à savoir passer outre la limite apparente en découvrant qu'en elle-même se tient la ressource de son franchissement. En ce sens, *tout bonheur est une victoire contre la finitude* (...) Dans un processus d'émancipation, nous expérimentons le fait que le bonheur est la négation dialectique de la satisfaction. Le bonheur est du côté de l'affirmation, de la création⁴³.

Il y a décidément un désir d'émancipation dans et par la joie, celui-là même qui gouverne Goliarda Sapienza dans sa construction identitaire. C'est ce désir incertain et évanescent qui redoute la matière lisse du contentement et des parcours convenus, qui dilate les possibles et les ambitions étroites. *L'Art de la joie* se termine sur la vieillesse, l'amour, la mort. « Non, on ne peut

⁴¹ Chrétien.p.24

⁴² Alain Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*, PUF, 2017. P. 10-61

⁴³ Badiou. P.53

communiquer à personne cette plénitude de joie que donne l'excitation vitale de défier le temps à deux, d'être partenaires dans l'art de le dilater, en le vivant le plus intensément possible avant que ne sonne l'heure de la dernière aventure⁴⁴. » C'est l'art de dilater le temps, d'embrasser les événements plus ou moins heureux jusqu'à dissoudre les frontières entre le fini et l'infini. La dilatation est un enjeu fondamental des conceptions métaphysiques du philosophe Henri Bergson⁴⁵. Il s'agit de concevoir une dilatation de la volonté, de la discipline, afin de permettre d'élargir notre conscience et nos possibilités d'action, nos possibilités de création. La joie qui se dilate témoigne d'un accomplissement significatif, d'un aboutissement créatif. Car cette joie féconde est une joie active qui augmente les potentialités émancipatrices.

2.3 Bonheur fécond

La dilatation du temps et de l'espace est exaltante. Son potentiel est immense. Selon le philosophe français Robert Misrahi, la joie résiderait surtout dans une conversion de notre être vers la compréhension et la conscience de notre liberté, de nos valeurs et de nos désirs. Cette mutation individuelle dans une joie toute en substance aurait la capacité de façonner positivement les structures sociales et le potentiel collectif.

2.3.1 Amplitude existentielle

La joie passerait par une cohésion intérieure, un affranchissement devant les dogmes sociétaux, une affirmation de ses désirs. L'ouvrage *Le Bonheur. Essai sur la Joie*, qui fait office de condensé de la pensée de Misrahi, résume ses réflexions sur le bonheur, la joie, la liberté, concepts auxquels il aura consacré sa vie. On suit ses concordances philosophiques eudémonistes, surtout avec l'*Éthique* de Spinoza (de qui il est un éminent vulgarisateur), mais on suit aussi comment il s'éloigne des approches pessimistes de renoncement de nombreux philosophes incontournables comme Kant, Heidegger, Schopenhauer, Nietzsche ou Sartre. Schopenhauer⁴⁶ affirmait par exemple que la conscience était dramatiquement écartelée entre la souffrance du manque et l'ennui de la satisfaction. L'existentialisme de Sartre⁴⁷ chercha ensuite

⁴⁴ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.601

⁴⁵ Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, Presses universitaires de France, Quadrige, 1919.

⁴⁶ Arthur Schopenhauer, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, trad. par J. A Cantacuzène, PUF, Quadrige, 2012.

⁴⁷ Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, 1943.

à démontrer comment l’Absolu inaccessible est une source insurmontable de liberté, mais aussi d’angoisse. Le bonheur est en quelques mots considéré comme impossible ou tragique pour ces philosophes de l’existence. La philosophie de Misrahi cherche plutôt à démontrer que le bonheur est bel et bien à notre portée, à travers une quête de liberté profonde et dans l’épanouissement des actes de la joie.

La joie substantielle « confère au sujet plaisir spirituel, densité personnelle et amplitude existentielle⁴⁸ ». L’acte réflexif serait à la source d’une éventuelle transmutation de notre être vers la joie. Robert Misrahi regroupe ainsi les grands actes concrets de l’existence dans une perspective de joie : l’activité réflexive, l’amour, le plaisir, la contemplation et la création. Tous ces actes participent à notre plénitude et à l’augmentation de notre propre existence, à l’aboutissement d’une éthique du bonheur. Il s’agit justement d’une éthique, car il est question d’une *expérience d’être* significative dans une posture réflexive sur notre vie concrète, « une conscience qualitative et réfléchie de soi-même⁴⁹ ». La compréhension et la connaissance, par la littérature, la culture, l’art ou la philosophie sont des actes de joie qui constituent « la fondation réflexive et joyeuse de soi-même⁵⁰ ». La jouissance du monde par la contemplation, la création et l’abandon réfléchi au plaisir sont d’autres actes qui permettent de reconnaître la plénitude de l’existence et la splendeur du monde. Finalement, Misrahi nomme les actes de joie dans l’altérité, essentiels à l’éthique de Goliarda Sapienza. Nous y reviendrons un peu plus loin.

2.3.2 Joie active

Je ne chercherai pas dans cette recherche à décortiquer la pensée du philosophe Baruch Spinoza et de son *Éthique* qui a déjà été largement discutée et approfondie. Mais il m’apparaît essentiel de résumer sa théorie qui affirme le pouvoir agissant de la joie. Car c’est de cette agentivité qu’il est essentiellement question ici. L’émotion de joie est un lieu de fermentation de l’action. Pour Spinoza, « quand l’Esprit se contemple lui-même, ainsi que sa puissance d’agir, il est joyeux⁵¹. » C’est par la joie qu’on adhère au monde, qu’on l’intègre et le nourrit. L’action

⁴⁸ Robert Misrahi, *Le Bonheur. Essai sur la joie* (Paris: Éditions Cécile Defaut, 2011). P.110

⁴⁹ Misrahi.p,51

⁵⁰ Misrahi. P.111

⁵¹ Baruch Spinoza, *Ethique*, Éditions du Seuil, L’ordre philosophique (Paris, 1677_1988). proposition 53

entraîne la joie et la joie entraîne l'action. Ce sont deux alliés inséparables. Michel Faucheux, dans son *Histoire du bonheur*, résume bien cette idée de proximité entre la joie et l'action.

Pour Spinoza, la tristesse trahit une haine de la vie, un culte effréné de la mort, une résignation à l'inaction. Car l'individu est un être affecté par des passions qui soustraient ou augment sa puissance d'agir, selon leur degré de tristesse ou de joie. *L'Éthique* ne peut être qu'une éthique de la joie, car seule celle-ci nous rend proche de l'action. Et toute la question qui anime la recherche de Spinoza sera de savoir comment il est possible d'arriver à un maximum de passions joyeuses, et, dans le même mouvement, de parvenir à la conscience de soi, de Dieu et des choses (alors que la tristesse nous maintient dans l'illusion)⁵².

La joie aurait la capacité d'augmenter la puissance d'agir de l'individu, d'augmenter son potentiel d'action en créant un contact avec le réel. « À la charnière même du corporel et du psychisme, l'émotion n'est-elle pas, dans sa soudaineté vécue, ce phénomène à la fois de fusion et de débordement des plans d'existence⁵³? » Oui, la joie aurait le pouvoir d'enrichir l'existence.

L'émotion est une réaction physiologique ayant une fonction régulatrice et la puissance d'agir induite par la joie serait en soi homéostatique. Phénomène d'auto-régulation, l'homéostasie favorise le maintien naturel de facteurs essentiels à la survie et au bien-être. Par exemple, le système immunitaire, l'appétit, les réflexes innés ou la fièvre qui survient pour combattre un virus. Tous ces mécanismes ont pour fonction de réguler l'organisme, tout comme la joie aurait ce potentiel. C'est la proposition d'Antonio Damasio dans son ouvrage *Spinoza avait raison*. Ce neuroscientifique est célèbre pour ses études sur la biologie des émotions et leur impact dans les processus cognitifs. Il affirme que les émotions ont un pouvoir homéostatique, qu'ils régulent l'existence et augmentent même son potentiel. « Les émotions constituent le moyen naturel pour le cerveau et l'esprit d'évaluer l'environnement à l'intérieur et hors de l'organisme, et de répondre de façon adéquate et adaptée⁵⁴. » Cette approche biologique de l'émotion est pertinente dans notre réflexion sur la capacité d'agir induite par la joie. En effet, Damasio affirme dans son ouvrage que *L'Éthique* de Spinoza a un fondement biologique qui

⁵² Faucheux, *Histoire du bonheur*. P.81

⁵³ Bégout et Barbaras, *Emotion et affectivité*. P. 10

⁵⁴ Antonio Damasio, *Spinoza avait raison Joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Odile Jacob, Poche Odile Jacob, 2005. p.59

corrobore les théories du philosophe. La joie serait une manifestation homéostatique vitale, un signal d'alarme qui aurait la capacité d'orienter nos décisions. Tout comme Spinoza, Damasio considère la joie comme une condition essentielle au perfectionnement de l'organisme, individuel et social, à une augmentation de la liberté d'actions. C'est la biologie de l'émotion qui correspond tout-à-fait au système éthique du philosophe. Pour le neuroscientifique, « à la base de toute règle de comportement qu'on demande aux hommes de suivre, il y a quelque chose d'inaliénable : un organisme vivant, que celui qui le possède connaît parce que son esprit a construit un soi, a une tendance naturelle à préserver sa vie, et l'état de fonctionnement optimal de l'organisme, subsumé par le concept de joie, résulte de la tentative réussie pour durer et perdurer⁵⁵. » Ces justifications scientifiques rejoignent les propositions philosophiques de Spinoza ou de Henri Bergson, à savoir que la joie procure un sentiment de liberté et offre même une emprise sur notre relation avec le monde. Pour Bergson, la joie est un critère interne de réussite, une véritable boussole intérieure, qui sert de guide pour perfectionner l'expérience-être de création qu'est l'humain.

La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. Or, si nous tenons compte de cette indication et si nous suivons cette nouvelle ligne de faits, nous trouvons que partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie⁵⁶.

La joie est une émotion à la fois fugace et indéfectible. Elle est subie, mais en contact avec le réel. Elle est la répercussion et le signal. Elle est substantielle, créative, lucide. Si elle peut être sérénité, elle peut aussi être fureur et ébullition. Goliarda Sapienza abonde en ce sens dans son envie assumée de saisir la potentialité de la joie et d'en faire un précepte. Non pas dans une perspective dogmatique, pour cette femme qui honorait le doute, mais bien à l'écoute des désirs réflexifs clamés par cette émotion aux potentialités merveilleuses.

⁵⁵ Damasio. P.174

⁵⁶ Henri Bergson, *La conscience et la vie* (Paris: PUF, 1911_2013).

2.4 Désir réflexif

Pour Misrahi, le désir réflexif est nécessaire à l'atteinte de la plénitude, ancrée et permanente, dans une affirmation individuelle et une prise en main de notre existence libérée des conventions. Le désir est un moteur puissant, bien que souvent réprimé. Désir charnel, intellectuel, idéologique. Il se révèle à l'individu dans son corps et il sonne l'alarme. Exactement comme l'émotion joyeuse révèle une part de soi.

2.4.1 Conscience désirante

Le désir est un allié incontournable de la joie. C'est un fiable soldat qui guide le sujet dans son épanouissement, dans sa joie profonde. Être à l'écoute de sa conscience, désirante et réflexive, nous rapprocherait de notre être en joie et du bonheur. Robert Misrahi affirme que les actes substantiels de la joie active se déploient avec effervescence chez un sujet autonome, conscient de ses valeurs propres, de ses désirs et de la signification qu'il veut donner au monde. Toujours chez Misrahi, il existerait deux types de désirs et de libertés. Il cherche d'abord à dépasser l'aporie de la liberté (« Si la conscience est déjà libre, pourquoi rechercherait-elle la liberté? » ou comment percevoir la liberté si on est aliéné?) en séparant la liberté en deux niveaux. Le premier consiste en notre conscience ordinaire. Elle peut impliquer dépendance et aliénation. C'est une liberté non-satisfaisante. La liberté seconde, la liberté joyeuse, est caractérisée par l'indépendance et l'autonomie. Misrahi fractionne le désir selon la même logique, « la forme passive, quotidienne et spontanée et la forme autonome, active et réfléchie⁵⁷. » La première forme est flamboyante et irréfléchie, elle succombe aux pulsions et peut s'avérer nocive et destructrice. La seconde forme du désir s'épanouit dans la raison, la volonté et la réflexion. C'est le désir réflexif qui serait au fondement de la Joie. Dans son parcours initiatique, la petite Modesta grandit et se dilate dans la joie grâce à la raison et à la connaissance. Elle découvre les livres de l'oncle Jacopo, intellectuel et activiste socialiste, qui est mort peu de temps avant son arrivée au château. Sa chambre est intacte, munie d'une énorme bibliothèque que Modesta découvre avec appétit. Elle plonge notamment dans August Bebel, Marx, Diderot,

⁵⁷ Robert Misrahi, *Le bonheur essai sur la joie* (Paris: Ed. C. Defaut, 2012). P.71

Voltaire. Elle découvre tout le potentiel qui se trouve devant elle, sur la liberté d'esprit, les luttes anarchistes, l'égalité entre les femmes et les hommes.

Je suis pauvre et je dois me rendre forte en lisant et en étudiant, en cherchant en moi et chez les autres la clef pour ne pas succomber. Il y en avait eu tant qui, nés pauvres, s'étaient sauvés par l'intelligence et la force que donne le savoir...Là, devant moi, en rang dans l'immense bibliothèque, ils montraient leurs noms brillants au dos brun et or de tous ces volumes⁵⁸.

Sa conversion vers une identité forte et épanouie passe par le savoir. Chez Sapienza, le désir est instinctif, réflexif, mais il s'appuie aussi consciemment sur les intuitions émotives. Elle dit ceci : « Le sens profond de la liberté et de la joie (...) c'est la pleine possession des émotions et la connaissance suprême de chaque instant précieux que la vie nous offre en prime si on a fermeté et courage⁵⁹. » C'est la re-connaissance des instants précieux qui sont parfaitement gonflés de désir, malgré l'inconvenance ou les barrières restrictives.

2.4.2 Élargissement des possibles

La joie substantielle n'a rien d'une extase paralysante. Elle a une force de mobilisation qui se dilate dans la souplesse et qui a le potentiel de renverser les choses. La force de propulsion extensible est dilatée par la joie, loin des jouissances immobiles : elle donne la force d'agir. Un acte de joie est dilatant et dilate l'espace en ouvrant les possibles. Parce que la joie est grandissante, affranchissante, sans compromis. Elle refuse le bonheur étriqué des conventions. Elle se déploie dans le monde, de l'intérieur et de l'extérieur et précipite les possibilités d'action. Jean-Louis Chrétien traite du désir fécond d'élargissement et de liberté dans son essai sur la joie spacieuse:

Le désir d'élargissement ne se réduit pas à une soif d'espace, il fait corps avec un désir de libération et d'affranchissement hors de notre étroitesse, de notre petitesse, de notre constriction, et donc de nos multiples emprisonnements en ces irrespirables cachots que nous avons-nous-mêmes construits, ou hérités de nos parents. Seul ce désir de liberté fait l'exiguïté de la prison, et donne pour elle un regard aigu, et non pas l'inverse, car nous voyons chaque jour qu'un désir nain s'accommode à merveille d'une habitation de nain, s'occupant uniquement de la rendre coquette⁶⁰.

⁵⁸ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.112

⁵⁹ Sapienza. p. 582

⁶⁰ Chrétien, *La joie spacieuse essai sur la dilatation*. P.33

Le désir, encore et toujours, est un territoire originel à dilater, à conquérir. Plus le désir est grand, sinueux, à contre-courant, plus l'espace à dilater sera ample. Mais surtout, plus la force mobilisatrice sera nourrie et puissante. La joie dilatée contamine notre perception du monde et notre agentivité. Il s'agit ensuite d'être en mesure d'ouvrir la porte des dits-cachots, au risque de devenir un *affect alien*, selon l'expression de Sara Ahmed⁶¹. «Affect alien are those who do not desire in the right way⁶². » Oristelle Bonis⁶³ l'a traduit en *paria affective*. C'est ce qu'on devient quand on sort des rangs d'une communauté affective. Quand par exemple on ressent de la tristesse alors que tout le monde s'attendrait à nous voir heureuse. Notre émotion n'est pas la bonne, il y a un dérèglement notoire. Sara Ahmed s'appuie sur la représentation du bonheur hétérosexuel, qui est partout dans la culture populaire. Ainsi, c'est en ayant des relations normatives qu'on mène la bonne vie. "The queer life is already constructed as an unhappy life, as a life without the "things" that make you happy (...) The unhappy queer is here the queer who is judged to be unhappy: the judgment of unhappiness creates unhappiness⁵⁸. » Elle parle des parents qui expriment leur tristesse à leur enfant quand ils apprennent leur orientation sexuelle qui n'est pas cisgenre, parce qu'ils « craignent » pour leur bonheur. Ils se mettent en colère, parce qu'ils veulent que leur enfant soit heureux. L'enfant a la responsabilité de rendre heureux ses parents. « Such unhappiness is directed toward those who do not live according to the right ideas. They are unhappy with you for not being what they want you to be. You can be made unhappy by not being what the other wants you to be, even if you don't want to be what the other wants you to be⁶⁴. » Dévier des désirs et des réactions adéquates, celles que l'on attend de nous, provoque des réactions pouvant aller jusqu'à la hargne. Si on ne s'oriente pas dans la même direction que sa famille, que ses voisins, on ne suit pas le chemin qui rend les autres heureux, on dérange et on devient facilement une *paria affective*. C'est pourtant bien le désir qui conduit vers la dilatation de notre corps et de notre espace, avec la soif d'une plus grande cohésion avec le monde. Ce désir radioactif, à l'écoute d'une boussole quasi-illégitime, se dilate donc parfois dans

⁶¹ Sara Ahmed est une auteure anglo-australienne dont la pensée s'articule autour des théories féministes, phénoménologiques, marxistes et antiracistes. Elle est une référence majeure pour l'objet de cette étude.

⁶² Sara Ahmed, *The Promise of Happiness* (Durham [NC: Duke University Press, 2010). P.240

⁶³ Oristelle Bonis est la traductrice de nombreux ouvrages féministes. Il est question ici de la traduction d'un texte de Sara Ahmed publié en anglais sous le titre "Feminist Killjoys (And Other Willful Subjects)". *The Scholar and Feminist Online*, vol. 8, n° 3, en 2010

⁶⁴ Ahmed, *The Promise of Happiness*. P.95

un refus de collaboration avec l'uniformisme social et avec notre propre famille ou réseau affectif. Il y a réellement une résistance, une force immense à déployer afin de ne pas sombrer dans une doxa paralysante. Quand Modesta a une quarantaine d'années, elle réalise qu'elle n'est plus une jeune femme et elle souffre momentanément de cette fatalité, qui demeure néanmoins conceptuelle selon elle.

Je tombais dans le piège du lieu commun. Eh, on a beau se rebeller, il est difficile d'envoyer promener les règles de la société qui disent : à dix ans, on est comme ça, à vingt comme ça, à quarante et avec des enfants on est vieille... J'ai honte mais cette nuit-là j'étais en train de renoncer à la rébellion, j'étais sur le point de m'enrôler dans l'armée de moutons qui défile à travers le monde⁶⁵.

Son art de la joie est ainsi un acte de rébellion. Elle affirme d'ailleurs un peu plus loin que « vieillir de façon différente est un acte révolutionnaire⁶⁶ ». L'outil de la révolution est sans contredit la reconnaissance du désir. Celle-ci est une étape cruciale du parcours vers la joie substantielle, la joie induite par un désir réflexif, ou encore de ce que Robert Misrahi appelle le *Préférable absolu*.

Comme nous l'avons vu, les liens affectifs font partie des actes concrets de la joie substantielle. Dans les faits, notre rapport aux autres implique presque toujours des risques de blessures et d'aliénation émotionnelle. Misrahi le reconnaît et affirme la nécessité de changer notre rapport à autrui, en vue d'atteindre une réciprocité existentielle. Pour lui, cela devient possible en tendant vers des relations investies d'un désir réflexif. « Seule la relation concrète à autrui offre à l'individu la pleine justification de son existence et, par conséquent, la réalisation concrète des promesses de la philosophie⁶⁷. » Comme le sujet se construit à travers ses liens sociaux, il importe de les concevoir comme des territoires de liaison joyeuse.

2.5 Joyeuse altérité

Dans son essai sur la dilatation, Jean-Louis Chrétien s'intéresse en partie à la dilatation du cœur dans une perspective de dévotion chrétienne, mais c'est toujours la figure de l'altérité qui est comprise comme une clé à la dilatation. Il affirme ainsi que « ce qui importe est cet

⁶⁵ Sapienza, *L'Art de la joie*. P. 513

⁶⁶ Sapienza. P. 567

⁶⁷ Misrahi, *Le Bonheur. Essai sur la joie*. P.111

élargissement joyeux de l'espace intérieur par celui qui comme un hôte y est accueilli – c'est donc l'altérité qui dilate⁶⁸. » L'agrandissement des désirs passe par une ouverture sur l'altérité, entendue comme un mot générique qui englobe toute essence extérieure à soi. L'ouverture s'agrandit sur l'autre, par l'entrebâillement qu'offre les sens (la vue, l'ouïe, l'odorat) connectés aux émotions. C'est en s'ouvrant sur le monde qu'on dilate notre cœur et qu'on accède à la joie. « C'est l'acte même d'ouvrir la porte qui agrandit l'espace intérieur⁶⁹» et c'est la rencontre avec ce qui nous est extérieur qui donne un accès à la mutation. L'ouverture des sens est primordiale pour accéder à la dilatation de la joie.

2.5.1 Tumulte temporel

Quand nous évoquons le bonheur, nous pouvons considérer la paix de l'âme, l'harmonieuse oisiveté, la tranquillité d'esprit. Mais l'équilibre ataraxique ne peut exister que dans un rapport au temps apaisé. Comment procéder autrement à une conversion vers une joie substantielle? Il s'avère que l'environnement ambiant est plutôt marqué par une compression du souffle à force de conditionnement de performance. Appelons-la société de consommation, de surproduction, ère post-industrielle, société consumériste ou règne néolibéral, on ne peut passer à côté des exigences de rendement et de l'étouffante pression généralisée. Nous sommes bien loin du fantasme de la société de loisirs des années 70, qui visait à réduire le temps accordé au travail et à augmenter celui consacré au temps libre, au développement individuel et collectif. Que représente réellement de nos jours le temps dédié à soi et à son entourage? Renferme-t-il le potentiel libérateur escompté? Michel Faucheux, dans son parcours historique du bonheur, pointe le doigt vers une crise existentielle de liquéfaction, de perte de repère et d'ennui viscéral.

Paradoxalement, alors même que se développent l'individualisation et l'individualisme, la société du temps libre ne va pas constituer une possibilité d'accomplissement de soi. La bulle d'intériorité de l'individu a implosé et celui-ci est devenu pure surface. Il faut combler le vide intérieur, occuper un temps pour soi que l'inconsistance spirituelle peut rendre insupportable et qui peut vite être rongé par l'ennui et la dépression (dont le symptôme apparaît dès le XVIIIe siècle). Une frénésie d'occupations, de loisirs, de divertissements aura pour rôle de dissiper le vide de soi.

⁶⁸ Chrétien, *La joie spacieuse essai sur la dilatation*. P.40

⁶⁹ Chrétien. P.96

Les contraintes de temps laborieux vont désormais peser sur le temps libre et les loisirs seront eux-mêmes de plus en plus organisés, de plus en plus disciplinés⁷⁰.

Je ne dirais pas que l'absence de repères spirituels condamne l'individu à un vide existentiel, mais plutôt que les impératifs de bonheur et de performance heureuse sont des lieux pernecieux d'aliénation. L'individu a aujourd'hui un devoir d'efficacité, sur tous les pans de sa vie. En plus d'être à la hauteur des contraintes de performance, il doit s'épanouir dans son rendement. En résulte une inévitable représentation professionnelle, amicale, parentale, particulièrement par le biais des réseaux sociaux, parce que les points de jonction virtuels ont remplacé les bornes de rencontre tangibles. Les relations interpersonnelles sont forcément immergées dans ce tumulte spatio-temporel qu'on s'impose, dans une frénésie du contentement productif. Dans un dossier sur la qualité de vie, coordonné par *Atelier 10*, l'auteure Aurélie Lanctôt soumet un plaidoyer pour une décélération généralisée de notre rapport au temps. Et elle propose notamment l'amitié comme acte de résistance.

On perd beaucoup à s'empêcher de suivre le rythme naturel des interactions humaines, dont le déroulement est difficilement compatible avec des contraintes temporelles rigides. Ainsi, la culture de l'amitié — entendue au sens large, c'est-à-dire la culture d'un lien affectif marqué par la bienveillance — émet un contrerhythme. Puisqu'elle repose sur une réciprocité des gestes, elle est par essence une forme élémentaire de résistance collective à l'accélération⁷¹.

À contre-courant de la torpeur sociétale, se dilate un espace joyeux d'appartenance positive et créative. Cela revient en quelque sorte aux théories féministes du *care*, du prendre soin, qui s'appuient sur les rapports empathiques, solidaires, émotionnels. Ces valeurs, qui s'éloignent d'une productivité économique et qui impliquent une proximité avec la nature, prennent tout leur sens dans la crise écologique actuelle. Le *care* est à l'origine lié aux rôles dits féminins, qui consistent à prendre soin des autres, des enfants, de la maison. Autant d'activités qui s'éloignent de l'économie et de la performance, et qui consistent en de la bienveillance affectueuse. Dans une perspective écoféministe, il faut considérer cette approche comme une

⁷⁰ Faucheux, *Histoire du bonheur*. p. 194

⁷¹ Aurélie Lanctôt, « Dossier La qualité de vie », *Nouveau Projet 13*, consulté le 4 septembre 2019, <https://edition.atelier10.ca/nouveau-projet/magazine/nouveau-projet-13/dossier-la-qualite-de-vie>. p.81

éthique politique, qui met à l'avant les valeurs de soin, de respect et d'amour. Joan Tronto, dans un texte faisant un peu office de manifeste, définit ainsi le *care*:

Une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités, (selves) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie⁷².

Prendre soin. Prendre soin de l'autre, de la Terre, des océans, mais aussi de nos idéaux. Cela participerait à la reconstruction environnementale, politique et sociale de notre communauté de vivants. Il existe un véritable fléau dans nos sociétés modernes, qui est même devenu un problème de santé publique: la solitude. Le Royaume-Uni a maintenant un ministère consacré à la solitude. Un article paru dans *Le Devoir* reprend une étude sur le sujet qui affirme que « le déficit amical serait aussi toxique pour l'être humain que le tabagisme ou l'alcoolisme. Pire, vivre isolé serait plus dommageable pour la santé que le manque d'activité physique ou l'obésité⁷³. » La solitude, quand elle devient souffrance, est un mal individuel qui est un symptôme de dégénérescence collective. L'auteure féministe intersectionnelle Libe Garcia Zarranz, se réfère à Michel Foucault, dans ses réflexions sur l'éthique du *care* comme potentiel d'agentivité collective.

In the discussion of what he terms the care for self, Foucault explains how this ethos involves, among other things, knowing what you are capable of, the meaning of being a citizen in a city, distinguishing between what to and what not to fear, and determining what should be indifferent to you. Caring for self is then a vehicle to care for others, so it already includes a form of collective ethic⁷⁴.

C'est du désir réflexif qu'il est question ici. La prise en main de notre potentiel de joie individuelle est intimement liée aux rapports que nous entretenons avec les autres et aux ambitions que nous partageons collectivement. Nous sommes ici conviés non aux devoirs de bonheur, mais bien à un impératif de joie profonde.

⁷² Joan Tronto, « Care démocratique et démocratie du care », in *Qu'est-ce que le care ?*, sous la direction de Pascal Molinier, Sandra Laugier, Patricia Paperman, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2009, p. 37.

⁷³ Isabelle Paré, « La solitude mine la santé psychologique et physique », *Le Devoir*, 26 janvier 2018, <https://www.ledevoir.com/societe/sante/518510/un-ministere-de-la-solitude>.

⁷⁴ Libe García Zarranz, « Joyful Insurrection as Feminist Methodology; or the Joys of Being a Feminist Killjoy », *452 F*, n° 14 (2016): 16-25.

2.5.2 Potentialités affectives

Dans une quête d'émancipation substantielle, l'amitié fait office d'arme de joie. Dans *L'art d'aimer*, le psychanalyste Erich Fromm affirme que « l'amour est une activité, non un affect passif⁷⁵ ». S'il est un affect actif, tel que conçu par Spinoza, il contribue au mouvement de la libération individuelle. L'amour, comme la joie, a donc la vertu et le pouvoir d'améliorer notre condition. Les rapports de proximité sont essentiels chez Goliarda Sapienza. Bien qu'elle fasse l'éloge de la solitude, elle est entourée d'amitiés profondes et de relations essentielles à la construction de son identité. Sapienza aimait les gens, le dialogue et elle percevait ses relations comme des opportunités de saisir une part de l'autre. Son œuvre et sa vie sont empreintes de ces rencontres animées d'un imbroglio de sentiments d'amour, d'amitié, de désir, d'admiration. Elle vécut une importante liaison platonique avec une femme qui vivait dans un petit village sur la côte Amalfitaine. C'est l'histoire de cette amitié qu'on retrouve dans *Rendez-vous à Positano*. Erica y est décrite comme une figure quasi-mythologique. Elle fascine d'abord par sa beauté majestueuse, son allure envoutante, puis elle bascule dans une intimité profonde avec Sapienza au fur et à mesure qu'elle lui confie son histoire. Celle-ci pénètre momentanément dans sa vie et dilate ainsi sa propre identité. « Entrer dans une autre entité, quelle libération! Se nourrir d'elle, et puis revenir à son moi de toujours, mais renouvelé. C'était la prérogative de l'amitié, qui en devenait peut-être encore plus grande que l'amour. En amour, on risque toujours de rester emprisonné dans l'autre⁷⁶. » Sapienza nous dit qu'elle *entre* dans une autre entité. Cette métaphore de l'immersion nous indique que c'est la rencontre avec l'altérité qui provoque un agrandissement de son espace vital. Fromm reconnaît cette caractéristique de l'amour, telle une infiltration, qui « consiste en une pénétration active d'autrui⁷⁷. » Il est question de joie dans cette libération et ce contact précieux avec l'autre, qui entraîne une révélation de notre être. Quand la relation ne repose pas sur l'envie, le pouvoir, la compétition ou la domination. Mais bien, selon Misrahi, quand « l'être aimé est reconnu, désiré et admiré dans sa spécificité, dans sa singularité

⁷⁵ Erich Fromm, *L'art d'aimer*, trad. par Jean-Louis Laroche et Françoise Tcheng (Paris: Éditions Belfond, 1956_2015). P.43

⁷⁶ Goliarda Sapienza, *Rendez-vous à Positano*, trad. par Nathalie Castagné (Paris: le Tripode, 2018). P.126

⁷⁷ Fromm, *L'art d'aimer*. P. 54

individuelle⁷⁸. » Les modèles d'interaction sociale sont en défaillance, si on se fie aux schémas formateurs à travers lesquels on évolue. La construction identitaire se fait bien souvent au sein de luttes de pouvoir et de tendances rivales. Erich Fromm l'affirme sans détour dans le passage suivant.

Aucun observateur impartial ne peut douter que l'amour-fraternel, maternel, érotique- est un phénomène relativement rare dans la vie occidentale, et qu'à sa place prolifèrent maintes contrefaçons qui sont en réalité autant de formes de la désintégration de l'amour⁷⁹.

C'est pourquoi il faut s'armer de beaucoup de courage pour oser déconstruire les structures d'interactions inhérentes à notre environnement sociétaire. Développer de nouvelles perspectives relationnelles, de respect et d'empathie, fait partie de la mutation positive joyeuse. Goliarda Sapienza illustre ici encore par des manifestations somatiques l'effet de joie que lui procure l'amour constructif. « De quelque amour que l'on soit possédé, on doit observer l'autre, savoir ce que veut sa nature, le respecter. Ce sentiment de respect porte en lui-même une si grande récompense qu'il réchauffe le cœur et dilate les poumons⁸⁰. » Tout son être lui confirme qu'elle est sur la bonne voie, à l'écoute de ses désirs réflexifs. Car l'amitié aurait ce pouvoir nourricier et fondateur, essentiel dans l'art de la joie de Sapienza. Elle y revient dans tous ses textes, de façon perceptible à travers ses relations ou explicitement dans cet extrait de ses *Carnets* :

Seuls les amis (utopie charnelle d'une société amicale!) peuvent alléger votre travail de mutation, avec les seuls modèles efficaces de médicament que connaisse le monde des humains : la parole, le regard, la caresse, soit physique soit déléguée à une légère lueur du regard⁸¹.

Comme l'écriture qui a une fonction thérapeutique, la proximité affective a le pouvoir de remodeler la pensée et l'émotion. Elle met un baume sur les blessures et les afflictions. Elle permet aussi de solidifier ou de déstabiliser des intuitions, d'ériger des concepts bouillonnants de vitalité.

⁷⁸ Misrahi, *Le Bonheur. Essai sur la joie*. P.115

⁷⁹ Fromm, *L'art d'aimer*. P.125

⁸⁰ Sapienza, *Carnets*. P.91

⁸¹ Sapienza. P.208

2.5.3 Amour charnel

Goliarda Sapienza n'a pas peur d'affirmer la nature suprême de l'amour, qui guide le monde et les individus. Que serait un art de la joie sans le désir et l'amour? Un parcours de bagatelle en constriction, rien de moins.

Un besoin profondément humain qui nous rassemble tous, pauvres, riches, fascistes et antifascistes et peut-être même les rois. Eh oui, l'amour doit être quelque chose de si essentiel à notre nature qu'on ne peut s'en passer, quelque chose comme le pain, l'eau, le sel... Sans sel, l'organisme meurt, et au fond ce n'est pas un grand mal, mais sans amour on devient apathique, fragile, larve humaine⁸².

L'amour est un grand territoire sur lequel on grandit, sur lequel on évolue. Sapienza refuse de se cloisonner dans des orientations politiques ou idéologiques. Il en va de même pour ses désirs. Elle ne met pas d'étiquette sur ses relations intimes. Dans *L'Art de la joie*, Modesta décrit sans pudeur ses attirances charnelles et ses explorations érotiques. Dès les premiers balbutiements de ses découvertes du plaisir, Modesta refuse la honte. « Et pourquoi est-ce que je devrais avoir honte? Si je l'ai découvert quand personne ne me l'a dit, ça veut dire que tout le monde le découvre⁸³. » Elle explore d'abord la masturbation, elle prend contact avec son désir, le reconnaît dans les bras de Béatrice et elle approfondit avec délectation ses apprentissages avec le garde forestier Carmine. Elle accepte ses pulsions et reconnaît même ses désirs inavouables. Comme pour son fils Prando qui n'est plus un enfant. « Quand je rencontre son regard, redevenu hardi, cinglant, je comprends qu'il n'y a rien à faire, il en sera toujours ainsi : il m'aime comme je l'aime. Pourrait-il en être autrement? L'amour entre mère et fils est le dernier grand drame romantique, précisément parce qu'il ne peut être consommé⁸⁴. » Elle confronte les tabous, l'indicible. Mais on voit ici qu'elle ne les transgresse pas nécessairement. Elle cherche à atteindre la liberté, la joie impudique de ses convictions. Ses propos sont sans contredit féministes et très modernes. Elle critique aussi l'institution du mariage (ce qui était encore une hérésie dans l'Italie des années 70) et revendique les vertus de l'amour libre. Elle parle à son autre fils Jacopo, qui se confronte aux commérages sur sa famille excentrique et sa mère perçue comme une prostituée.

⁸² Sapienza, *Moi*, Jean Gabin. P.104

⁸³ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.15

⁸⁴ Sapienza. p.540

« Le mariage, Jacopo, est un contrat absurde qui humilie à la fois l'homme et la femme. Pour moi, si on rencontre un homme qui vous plaît, on l'aime jusqu'à ce que, eh bien, tant que ça dure⁸⁵. »

Goliarda Sapienza est ostensiblement fascinée par les femmes. Dans *Les certitudes du doute*, tout comme dans *Rendez-vous à Positano*, la trame narrative se construit autour du magnétisme qu'exerce sur elle des femmes incandescentes. Mais c'est dans *L'Art de la joie* que Modesta vit sans culpabilité ses relations lesbiennes, avec Béatrice, Joyce et Nina. Elle s'épanouit également auprès des hommes, avec Carmine, Mattia, Carlo et Marco. Loin des confinements genrés et stéréotypés, l'amour se déploie dans la tendresse. Les théories féministes sur la performativité du genre ont largement questionné la bicatégorisation insidieuse qui nourrit les rapports de domination dans la sphère sociale et politique. Ainsi, la joie induite par cette libération, cette insubordination de l'identité devant le genre, apparaît essentielle dans une démarche d'émancipation. Ce trait de caractère de Modesta, qui cherche à critiquer l'aliénation féminine et masculine dans le cloisonnement genré, est en intertextualité⁸⁶ avec le *Orlando* de Virginia Woolf, pour qui Sapienza ne cache pas son admiration.

Je relis *l'Orlando* de Virginia Woolf, avec le plaisir d'avoir la confirmation de ce que j'avais compris toute jeune : c'est un chef d'œuvre absolu et aussi plein de joie juvénile, comme si Virginia, dans sa maturité, s'était libérée de toutes les angoisses-insécurités-fragilités que le fait d'être femme implique, même aujourd'hui (imaginez à l'époque). Elle l'a écrit sept ou huit ans avant son suicide...Si près de cet acte absurde, tant de fraîcheur et de fantaisie assumées et joyeuses : qu'est-ce qui l'a trahie? Pas la maladie, comme tout le monde l'a affirmé par commodité, mais...je sais quoi, je pourrais le prouver, et peut-être le ferai-je. Elle a payé l'audace d'entrer chez les grands sans trahir son être de femme. J'espère y parvenir moi aussi, avec le temps. Combien de femmes, ma mère comprise, ont dû payer ce prix pour pouvoir être différentes, 'avoir un destin' (pas de succès superficiel mais profond)⁸⁷.

Au-delà des réflexions sur la femme écrivaine, Modesta est comme Orlando un individu plus grand que nature, affranchie des petites boîtes d'enfermement que sont les origines sociales ou le sexe biologique. Comme Orlando qui passe d'une identité à une autre, Modesta vit ses passions et sa joie en bouleversant les codes sociaux qui lui sont inoculés. Pendant quelques années, elle partage secrètement sa vie intime avec Joyce, une activiste socialiste. Celle-ci est

⁸⁵ Sapienza. p. 470

⁸⁶ Selon la notion de Julia Kristeva.

⁸⁷ Sapienza, *Carnets*. P.98

dépressive et marquée par la honte de ses désirs. Elle se considère comme perdue et déviante à cause de sa sexualité, défaillante devant « la normalité et les lois de la nature ». Modesta réagit fortement quand elle comprend tout le dégoût qui l'habite.

Mais que dis-tu, Jô? Qui connaît la nature? Qui a établi ces lois? Le dieu des chrétiens? Ou Rousseau? Réponds, Rousseau, qui a enlevé Dieu du ciel pour le fourrer dans un arbre? (...) De quoi avons-nous parlé, alors, durant toutes ces années? Je vois que nous avons seulement aimablement conversé de progrès, de science, comme on le fait dans les salons évolués, mais au premier petit accrochage avec la réalité tu veux m'entraîner dans la panique qui te prend comme tous les intellectuels rien qu'à l'idée de mettre en pratique les théories si souvent énoncées⁸⁸.

Modesta cherche à être conséquente et à appliquer ses idéaux de liberté. Elle refuse de simplement se délecter dans la théorie, elle choisit plutôt de mener joyeusement son combat contre les structures normatives. Cela passe par un comportement et un discours assumé. Les actes de joie requièrent énormément de courage et Sapienza ne fera aucun compromis sur une théorie enflammée qui s'éteint devant l'action. Elle s'érige avec force pour défendre les vertus en cohésion avec l'action, l'émotion et la raison.

⁸⁸ Sapienza, *L'Art de la joie*. P. 410

Chapitre 3 – Bonheur irraisonnable

Il n'y a pas de bien parfait, ni de beau parfait, ni de mal parfait. Tout doit alterner pour pouvoir être vie et pour ne pas se perdre au milieu des ailes mensongères de la raison, des théories, des utopies sans failles, parfaites de la plus cruelle des perfections : celle que l'esprit dessine abstraitement sans tenir compte du pain, des entrailles, du désir charnel, c'est-à-dire de la matière, qui, si l'on suit sa leçon, est la seule qui puisse nous enseigner le sublime⁸⁹.

3.1 Culte du bonheur

Nous avons vu depuis le début de cette étude comment la joie représente l'émancipation révolutionnaire qui réside dans le désir, l'intuition et la liberté créatrice, au diapason avec la joie substantielle de Robert Misrahi. Mais la notion de bonheur peut aussi, de manière antinomique, représenter l'aliénation conformiste et le culte abrutissant d'une existence normée. Il est fascinant de voir qu'une même notion puisse avoir des principes aussi contradictoires. Différemment du mot joie, qui est présenté comme une émotion de plénitude, le mot bonheur se traduit comme un état de satisfaction. En voici une définition :

État essentiellement moral atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui paraît bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, accomplir totalement ses diverses aspirations, trouver l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité⁹⁰.

C'est une sensation durable de bien-être, loin des tracas et des inquiétudes, un état d'équilibre stable. Les sentiments de tristesse ne peuvent en ce sens trouver de place dans les idéaux du bonheur. Nous verrons dans ce chapitre comment le bonheur est passé d'un état vertueux à un ordre moral qui s'éloigne de la rationalité et de la joie profonde, au royaume de l'*happycratie*⁹¹.

⁸⁹ Sapienza, *Carnets*. P. 224

⁹⁰ « BONHEUR : Définition de BONHEUR », consulté le 16 décembre 2019, <https://www.cnrtl.fr/definition/bonheur>.

⁹¹ Eva Illouz et Edgar Cabanas, *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies* (Paris: Premier Parallèle, 2018).

3.1.1 De la vertu à la morale

La question du bonheur est au centre de la réflexion philosophique depuis l'Antiquité. Les courants eudémonistes sont incalculables, depuis Socrate, jusqu'à Frédéric Lenoir. Bien que les approches divergent et se contredisent, toutes affirment que le bonheur est le but ultime de l'espèce humaine. Plusieurs doctrines philosophiques ont comme point de départ les approches ataraxiques épicuriennes ou stoïciennes. Dans les deux cas, il s'agit d'atteindre une paix de l'âme, une tranquillité apaisée, le bien-être, et donc une existence harmonieuse. Les deux écoles philosophiques visent un même idéal de bonheur, celui de la sérénité, mais les chemins pour y arriver sont différents, voire contradictoires. L'un est maîtrisé, dans le renoncement, l'autre reconnaît les plaisirs simples de la nature, sans idéal de perfection.

La souffrance a longtemps été vécue comme le chemin adéquat pour se rapprocher de Dieu. Nos malheurs sur terre étaient sans consistance, sans importance, car le but ultime était d'arriver au paradis pour s'ouvrir au bonheur éternel et enfin accéder à la paix de notre âme. Ce qui justifie tous les martyrs et l'exaltation de la souffrance sous l'emprise du christianisme au Moyen-âge. « Le bonheur est le résultat d'un acte de foi dans un Dieu créateur qui vient défier le malheur des hommes. Il repose finalement dans le mystère de la transcendance divine et la certitude du Royaume qui sont gages de béatitude⁹². » C'est le culte de la douleur, du sacrifice et de l'ascétisme. Le sentiment heureux a ainsi un registre éthique qui dépasse l'affectivité. Les sensations de plaisir, les marques du désir et autres pulsions affectives sont différenciés de la joie éthique. C'est ainsi qu'on fit une disjonction entre la *gaudium*, la joie, pure et de « satisfaction rationnelle » et la *laetitia*, l'allégresse, « l'extravagance insignifiante⁹³ ». La joie et le bonheur éthique perdureront à travers les siècles de cet héritage de la tradition stoïcienne, dans un amalgame de vertu, de beauté et de joie, qui étoffe une bonne représentation morale. En d'autres mots, quand le bonheur est au service du divin, sa fonction suprême. On ne peut passer à côté de la joie issue de la tradition chrétienne, qui enjoint les croyants au réjouissement. À travers les écrits bibliques, la joie est un véritable devoir religieux. On a répertorié plus de 600 mentions

⁹² Faucheux, *Histoire du bonheur*. P.23

⁹³ Selon les termes de Cicéron, rapportés par McMahon dans *Doing Emotions History*.

autour du thème de la joie dans l’Ancien et le Nouveau Testament⁹⁴. En voici un exemple parmi tant d’autres :

Que celui qui exerce la miséricorde, le fasse avec joie... Soyez joyeux dans l’espérance... Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie. (Paul, Épître aux Romains chapitre XII)

La joie et l’espérance sont des signes absolus de la foi en Jésus Christ. Ce sont elles qui permettent aux mortels d’accueillir les témoignages divins et les promesses de rédemption. C’est ainsi que le cœur chrétien doit se dilater de joie, afin de recevoir le Salut. Les mentalités changent avec les Lumières, alors que l’on commence à vouloir instaurer le bonheur sur terre. Pourquoi attendre l’au-delà? Les Lumières et la Révolution française auraient réussi à étouffer la notion du péché originel et ouvert la porte aux promesses du bonheur, accessible dès notre passage sur terre. On se réconcilie avec notre corps, qui offre une multitude de possibilités jouissives. Mais l’ouverture aux possibilités du bonheur entraîne fatalement sa part d’ombre. Le malheur et la souffrance prennent une autre signification qui responsabilise les individus. Il faut maintenant faire face à la maladie, à la mort, aux cruelles injustices. La Providence ne peut plus rien pour nous. L’être humain est condamné à être l’unique responsable de son bonheur. Il n’incombe qu’à lui de réussir ou d’échouer sa vie. Aujourd’hui, la question du bonheur individuel est sur toutes les tribunes. Il existe même une journée internationale du bonheur (le 20 mars) et un indice de bonheur, le BNB⁹⁵. Le bonheur est étudié en psychologie, en philosophie, en sociologie, en anthropologie, en sciences politiques, au HEC. La section *Croissance personnelle* des librairies regorge d’ouvrages plus convaincants les uns que les autres : *Faire le choix du bonheur*, *Les clés pour la paix intérieure*, *Comment je suis devenu 10% plus heureux*, pour ne nommer que quelques titres. Pour Gilles Lipovetsky⁹⁶, essayiste qui s’intéresse à l’hypermodernité, « le mieux-vivre est devenu une passion de masse, le but suprême des sociétés démocratiques, un idéal exalté à tous les coins de rue. » Et, en effet, le culte du bonheur constitue aujourd’hui un dogme qui rend

⁹⁴ Pierre MOURLON BEERNAERT, « « Réjouissez-vous en tout temps ! » Paul et la joie », *Lumen Vitae*, n° 4 (2002): pp.379-391.

⁹⁵ Le BNB est un indice servant à mesurer le bonheur des habitants d’un pays, selon l’initiative du dirigeant du Bhoutan dans les années 70.

⁹⁶ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, Gallimard, 2006.

malheureux celui ou celle qui ne se sent pas heureux. La pression du bonheur entraîne une méta-émotion⁹⁷, celle de la honte ou de la tristesse.

3.1.2 Impératif moraliste

Le processus de démocratisation du bonheur à travers les siècles a pris une tournure surprenante, jusqu'à faire de l'épanouissement un acte social conformiste. Étrangement, les vertus du bonheur s'éloignent de l'affranchissement et de l'émancipation, contrairement au courant dominant depuis le 18^e siècle. L'impératif du bonheur aurait malencontreusement anéanti l'idée matrice de liberté. Sara Ahmed abonde en ce sens. « La liberté d'être heureux restreint la liberté humaine si on n'est pas libre de ne pas être heureux. » La question se pose...Sommes-nous heureux pour être libres ou libres pour être heureux ? Il faut aujourd'hui surtout *avoir l'air* heureux, et cela n'a plus rien à voir avec la liberté, devenue secondaire. C'est l'éthique du paraître bien dans sa peau, tel un nouvel ordre moral, qui constitue une industrie florissante sur d'innombrables fronts: les loisirs, la mode, le marché de la spiritualité, le selfie, le bien-manger. Dans son essai sur le bonheur, *L'euphorie perpétuelle*, Pascal Bruckner affirme que nous sommes les premières sociétés à vivre sous le joug de cet impératif moraliste. « Jadis ennemies irréductibles, morale et bonheur ont fusionné; c'est de ne pas être heureux qui est immoral aujourd'hui⁹⁸. » Le bonheur constitue une sorte de terre promise qui nous contrôle et nous garde dans le droit chemin d'une société heureuse, qui nous pousse à bricoler des vies accomplies diffusées au plus grand nombre d'*amis*. Il n'y a plus de place pour la tristesse ou les doutes, qui sont devenus synonyme d'échec. Cette injonction se situe aux antipodes de la pensée de Goliarda Sapienza. « J'ai peur, mais il faut affronter ces réactions, pour mieux les comprendre et grandir. Grandir est toujours dur, c'est là une chose banale, mais qui se révèle très dure⁹⁹. » Elle reconnaît l'utilité des épreuves, des souffrances, d'abord parce qu'elles sont inévitables, mais aussi parce qu'elles permettent de *s'amplifier*, pour rester dans le champ lexical de la dilatation. Le philosophe Clément Rosset perçoit aussi les écueils comme un enrichissement constructif de l'émotion joyeuse.

⁹⁷ Selon la théorie de Eva Illouz.

⁹⁸ Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle: essai sur le devoir de bonheur* (Paris: Grasset, 2015). P.67

⁹⁹ Sapienza, *Carnets*. P.93

La joie n'est pas du tout un remède ou une échappatoire puisque je considère à l'inverse que ce qui donne sa valeur à la joie, c'est son aptitude à ne pas éluder l'obstacle mais au contraire à intégrer la connaissance du pire à son exercice jubilatoire de la vie¹⁰⁰.

À l'opposé de cette légitimation des souffrances, l'ordre moral de l'émotion considère le mal de vivre comme une faillite qu'il ne faut surtout pas approcher. On doit être actif, en santé, sexuellement performant, dynamique, épanoui, comblé. Il serait de notre devoir d'être heureux pour le bien-être de la collectivité. Michel Faucheux abonde en ce sens : « Transformé en devoir, le bonheur se réduit à un ensemble de satisfactions qu'il convient de vivre à tout prix, de besoins qui doivent être d'abord comblés pour ne pas enfreindre les obligations sociales. La réalisation d'un bonheur individualiste conditionne toute éthique sociale¹⁰¹. » Le devoir de bonheur pour le bien-être des autres est l'essence de la pensée d'Alain, philosophe français reconnu pour son ouvrage *Propos sur le bonheur*, paru en France en 1925. Selon lui, le contentement est une question de volonté. Il faut refuser la morosité et être optimiste, c'est un devoir citoyen. L'art d'être heureux réside selon lui à cesser de s'apitoyer et à sourire, à accepter la vie avec ses imperfections.

Ce que l'on n'a point assez dit, c'est que c'est un devoir aussi envers les autres que d'être heureux. J'irais même jusqu'à proposer quelque couronne civique pour récompenser les hommes qui auraient pris le parti d'être heureux¹⁰².

Choisir de ne pas se laisser aller à la tristesse serait bon pour soi, un remède à la mélancolie. Mais aussi une marque de respect et de politesse envers autrui. Il serait de notre responsabilité de ne pas ébranler les autres avec nos choix et nos pensées. Il vaudrait mieux se taire et sourire. Alain rédige un chapitre édifiant sur le mariage, faisant référence aux querelles et colères qui s'immiscent dans la vie de couple avec le temps. « L'ordre familial c'est comme l'ordre du droit; il ne se fait point tout seul; il se fait et se conserve par volonté ». Et il renchérit, « c'est pourquoi le mariage doit être indissoluble au regard de la volonté. Par là on s'engage soi-même à le conserver bon, en calmant les tempêtes. Voilà l'utilité des serments¹⁰³. » Calmer les

¹⁰⁰ Sébastien Charles, « Clément Rosset ou La joie tragique (entretien) », *Horizons philosophiques* 9, n° 2 (1999): 91–108. p.95

¹⁰¹ Faucheux, *Histoire du bonheur*. P.163

¹⁰² Alain, *Propos sur le bonheur*, Gallimard, Idées, 1928, p. 231

¹⁰³ Alain. P.93

colères, ravalent les insatisfactions et enfin être heureux. Ce devoir de bonheur est exactement celui décrié par Sara Ahmed. Son essai, *The Promise of Happiness* (2010), démontre comment la pression du bonheur confine à la résignation, qui ferme la porte à la joie et au bonheur substantiel. Elle questionne le bonheur et la subjectivation des individus. « I am interested in how happiness is associated with some life choices and not others, how happiness is imagined as being what follows being a certain kind of being¹⁰⁴», ce à quoi nous devons correspondre pour être heureux. Elle s'intéresse ainsi à l'influence majeure du bonheur dans la sphère sociale et psychique. Celui auquel on aspire, entre un commentaire Facebook et une publicité de carte de crédit. Selon Ahmed, le fait d'adhérer aux logiques structurelles menant soi-disant au bonheur façonne des êtres conditionnés à se conformer.

3.2 Rendement du bonheur

3.2.1 La nouvelle science du bonheur

Le bonheur est un sentiment, contrairement à la joie qui est une émotion. Un sentiment est une impression, une évaluation subjective qui fait appel aux fonctions cognitives. Un peu comme s'il suffisait de dresser un bilan algorithmique de nos acquis, de notre situation amoureuse, financière et sociale, pour évaluer le degré de notre bonheur. Le discours social est enflé de phrases qui ont pour fonction de nous rassurer sur notre état de bonheur. « Tu es responsable de ton bonheur », « tout est relatif », « quand on se compare on se console ». Quelle est la charge de ce type de rhétorique? Il existe certainement une liaison entre le discours social et la construction d'individus *politiquement acceptables*. L'individu se construit dans un foyer d'influences textuelles et discursives. La fonction sociale des discours sur le bonheur, dans le cas qui nous concerne, est de cultiver la résilience et de prétendre que nous en sommes les seuls responsables, en laissant présager que le bonheur est un choix. Comme si on pouvait choisir d'être heureux, qu'il ne revenait qu'à nous de regarder ou non le bon côté de la vie. Cela rejoint tout-à-fait le culte de la pensée positive, qui suggère que la parole optimiste a un impact sur notre destin, ce qui s'apparente à une pensée magique de l'autosuggestion du bonheur. La psychologie

¹⁰⁴ Ahmed, *The Promise of Happiness*. P.2

positive, reconnue comme une discipline, préconise tout autant le contrôle de notre vie en vue d'une gestion efficace de notre rendement du bonheur. Il s'agit d'une hyper-responsabilisation des individus face à leur bonheur et leur destin social. Ce qu'on appelle la nouvelle science du bonheur, telle une technique disciplinaire, offre des orientations pour accéder à la bonne vie. « C'est l'étude des forces, du fonctionnement optimal et des déterminants du bien-être¹⁰⁵ ». En quelques mots, la psychologie positive encourage les états optimistes de résilience.

De nombreux psychologues comme Kirk Schneider¹⁰⁶, de l'Université Saybrook en Californie, réfléchissent aux effets négatifs de la psychologie positive. Malgré l'intérêt public, elle resterait une pseudo-science avec peu de fondements sur le plan de l'efficacité thérapeutique. Il y aurait même des dangers inhérents à cette approche qui refuse d'affronter les angoisses, qui considère la souffrance inutile. Edgar Cabanas¹⁰⁷ et Eve Illouz¹⁰⁸ ont publié en 2018 l'ouvrage *Happycratie*, qui critique l'industrie du bonheur qui régent nos vies et culmine selon eux sur une redoutable marchandisation des émotions. Les deux auteurs s'appuient dans leur étude sur des « considérations épistémologiques, sociologiques, phénoménologiques et morales ».

La science du bonheur s'appuie sur de nombreux postulats sans fondement, sur des incohérences théoriques, des insuffisances méthodologiques, des résultats non prouvés et des généralisations ethnocentriques et abusives. L'approche scientifique du bonheur et l'industrie du bonheur qui a fait son apparition et qui prospère avec elle contribuent de façon significative à entériner l'idée selon laquelle la richesse et la pauvreté, le succès et l'échec, la santé et la maladie sont de notre seule responsabilité. Cela légitime également l'idée selon laquelle il n'y aurait pas de problème structurel mais seulement des déficiences psychologiques individuelles¹⁰⁹.

L'essai insiste sur la légitimité scientifique aujourd'hui accordée à cette industrie au service de puissantes institutions. Cette idée que le bonheur est avant tout une responsabilité individuelle est une exploitation des émotions positives, mises « au service des entreprises et de leur impératif de productivité ». Bien sûr, cela ne date pas d'hier que les entreprises ont compris

¹⁰⁵ « Psychologie positive — Wikipédia », consulté le 16 décembre 2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychologie_positive.

¹⁰⁶ Schneider, K.J. *Toward a humanistic positive psychology*. Psychology Today, 2010

¹⁰⁷ Edgar Cabanas est Docteur en psychologie, rattaché à l'Institut Max Planck, Berlin.

¹⁰⁸ Eva Illouz est une sociologue et universitaire israélienne, directrice d'études à l'EHESS. Elle est l'auteur de *Why Love Hurts: A Sociological Explanation*, Polity Press. 2012.

¹⁰⁹ Illouz et Cabanas, *Happycratie*.

que la division du travail et le bien-être des travailleurs avaient un impact sur le rendement de la production. Dans les années 30, avec le père de la sociologie du travail, Elton Mayo¹¹⁰, on réalise plus précisément qu'un salarié heureux est plus productif. La psychologie positive a rapidement été récupérée comme outil extraordinaire au service du pouvoir, de l'armée, de multinationales. Le calcul du bonheur est même utilisé par des algorithmes comme unité de rendement, relié aux comportements consuméristes¹¹¹. Les ambitions eudémoniques n'auront jamais été aussi pernicieuses. Quelle que soit la situation confrontée, il s'agit, nous dit-on, de sourire et de nous vêtir de positif et de courage. Au final, il s'avère que les injonctions du bonheur n'ont aucune finalité collective. Le bonheur psychologisé coupe de l'environnement social, des principes de solidarité, en accordant toute l'importance à l'individu en tant que valeur à maximiser. Comme la pensée négative n'a plus sa place, la contestation sociale devient une réaction néfaste, car elle s'accompagne de sentiments négatifs. La sociologue Eva Illouz parle même d'une pathologisation des sentiments négatifs, car la nouvelle science du bonheur cherche à anesthésier la souffrance sociale.

Sara Ahmed se réfère aussi à la percée de la psychologie positive dans ce qu'elle nomme le *happiness turn*. Elle insiste sur le fait qu'il s'agit d'un modèle de subjectivité qui consiste à évaluer son propre bonheur et son propre malheur. L'auto-évaluation de son émotion constituerait un *hédonimètre* sans faille. Et c'est ainsi que les aspirations qui correspondent à une *bonne vie*, à une *vie heureuse*, régulent nos désirs. Il s'agit d'une conception fatalement normative du bonheur. Il est évident que ce sont encore et toujours les individus et les sociétés les plus privilégiées qui correspondront au plus haut niveau de bonheur. La psychologie positive prétend rendre les gens plus heureux. Mais comment se fait-il qu'on se sente malheureux, éteint, alors qu'on s'acharne à suivre les bons préceptes d'une vie heureuse? Si la psychologie positive va souvent à l'encontre des idéologies consuméristes, nous sommes encore bien loin de la révolution des idées:

If the new science of happiness uncouples happiness from wealth accumulation, it still locates happiness in certain places, especially marriage, widely regarded as the primary "happiness indicator", as well as in stable families and communities. Happiness is

¹¹⁰ Elton Mayo, *The human problems of an industrial civilization*, The Macmillan Company, 1933.

¹¹¹ Illouz et Cabanas, *Happycratie*. P.63

looked for where it is expected to be found, even when happiness is reported as missing. What is striking is that the crisis in happiness has not put social ideals into question and if anything has reinvigorated their hold over both psychic and political life. The demand for happiness is increasingly articulated as a demand to return to social ideals, as if what explains the crisis of happiness is not the failure of these ideals but our failure to follow them¹¹².

Encore une fois, nous serions les seuls responsables de notre faillite sociale. C'est dans cet esprit que Sara Ahmed a créé la figure de la féministe *killjoy*, cette rabat-joie qui refuse le consensus du bonheur, qui n'admet pas les idées reçues au service des dominants et qui rejette ouvertement les affirmations alimentant les stéréotypes confinant les individus dans une hiérarchie violente ou sournoise (chapitre 4). Cette figure rhétorique de résistance revendique les vertus de l'ennui et dénonce l'illusion des dogmes aliénants, et souvent opprimants, qui dictent les voies du bonheur. Parce que, s'il est mal venu de critiquer et de refuser ce qu'on affirme inébranlable, que pouvons-nous espérer de mieux que le statu quo? La simulation de la bonne humeur aura beau être parfaite, la souffrance ne se dissoudra pas pour autant. Osons échapper à l'uniforme, aux jonctions virtuelles, régulées, aux divertissements à la chaîne, qui nous font sourire ou verser une larme juste au bon moment. Au risque de casser l'ambiance, dressons-nous à contrecourant du bonheur récréatif qui peut aller à l'encontre de la joie. Dans ce bonheur formaté, il y a une logique du divertissement et du confort qui nous détourne de l'essence, de la substance, pour reprendre les pensées de Misrahi. S'il est nécessaire de reconnaître l'ennui et la désolation comme inévitables partenaires de la joie féconde, il est tout aussi fondamental de rester en contact avec les données rationnelles qui ont une emprise sur le réel.

3.2.2 Être et bien-être

Je ne m'attarderai pas trop longuement sur l'aspect consumériste du bonheur. Mais cette idée d'une marchandisation des émotions, qu'on retrouve dans *Happycratie*, est tout-à-fait pertinente. Le bonheur est une denrée rare sur un marché obnubilé par la santé physique et mentale. La société du bien-être est le théâtre d'échanges économiques qui correspond à un modèle néolibéral, avec toutes les inégalités inhérentes. La publicité fait partie des outils d'aliénation qui façonne nos envies, nos désirs, notre impression de liberté. Pour Badiou,

¹¹² Ahmed, *The Promise of Happiness*. P. 7

l'impression de liberté est insidieuse et oppressive. « Comme simultanément ce monde standardise et commercialise les enjeux de cette liberté, la liberté qu'il propose est une liberté captive de ce à quoi elle est destinée dans le réseau de la circulation des marchandises¹¹³. » Au final, nous sommes des consommateurs sournoisement libres. On s'achète des perspectives de bonheur, des moments qui constitueront des souvenirs. Des accessoires pour se faciliter la vie, *pour se gâter, prendre soin de soi*. Le bonheur commercialisé offre un supplément d'être, pour reprendre l'expression de Annie Ernaux, dans son essai autobiographique *Les années*, ouvrage d'archive de mémoire personnelle et collective :

Et nous, contempteurs sourcilleux de la société de consommation, on cédait au plaisir d'une paire de bottes, qui, comme jadis la première paire de lunettes solaires, plus tard une minijupe, des pattes d'ef, donnait l'illusion brève d'un être neuf. Plus que la possession, c'était cela, cette sensation que les gens poursuivaient dans les gondoles de Zara et de H&M et que leur procurait immédiatement, sans effort, l'acquisition des choses : un supplément d'être¹¹⁴.

On peut ressentir de la joie dans l'ornement du confort, dans la consommation du beau pour dorer notre demeure, notre nid, notre apparence. On s'achète un style, une image, une représentation de soi. Pour parler de la logique capitaliste, Michel Faucheux cite le sociologue Jean Cazeneuve dans son *Histoire du bonheur* :

Si l'individu a pu rêver se s'inventer en incendiant son désir, la société capitaliste tente de réduire le bonheur à un bien-être, un confort apaisant qui émousse les capacités de révolte. Le désir se décompose et se matérialise en désirs qu'il convient de consommer paisiblement en un rêve bourgeois de contentement de soi. Comme l'écrit Jean Cazeneuve :

'L'argent ne fait pas le bonheur. Mais cette sagesse populaire est à peu près éclipsée par le prestige de tout ce que la société industrielle invente et fabrique pour rendre la vie quotidienne plus agréable. La recherche du confort se substitue à celle du bonheur.'¹¹⁵

Le bonheur se confond ici avec le bien-être. Confortable, sécuritaire, rassurant, stable. Il en résulte une forme de passivité et d'immobilisme aux antipodes de la joie substantielle et active.

¹¹³ Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*. P. 13

¹¹⁴ Annie Ernaux, *Les années*, Gallimard, Folio (Paris, 2010).

¹¹⁵ Faucheux, *Histoire du bonheur*.

3.3 Raison et émotion

L'instabilité de la joie peut s'avérer angoissante, mais la reconnaissance des sentiments douloureux permet une construction créative essentielle. Je pense ainsi, sur les traces de Sapienza, que la joie est l'aboutissement d'un équilibre entre l'émotion et la raison. Elle est improbable sans ces deux alliés. Nous verrons dans le prochain segment comment une surenchère de l'émotion peut s'avérer toxique pour la joie.

3.3.1 Déraillement de la pensée rationnelle

Le devoir de bonheur comprime nos élans, étouffe nos désirs et enraye notre intuition, alliée de la réflexion. De la même manière que l'émotion peut perturber notre raison et notre capacité d'agir et de vivre dans la joie, individuellement et socialement. Anne-Cécile Robert, journaliste au *Monde Diplomatique*, s'interroge sur la dimension sociale et politique de l'émotion dans son ouvrage *La stratégie de l'émotion*. Nous assistons selon elle à une dictature de l'émotion sur la raison, créant un espace public de résignation stérile et d'uniformisation des idées. « La gestion lacrymale de la société dépolitise et anesthésie les citoyens. L'une des fonctions de la stratégie de l'émotion est ainsi de neutraliser l'esprit de révolte et toute subversion potentielle¹¹⁶. » On ressent au lieu de penser, on subit plutôt qu'on agit. On s'éloigne des données objectives pour faire place à des émotions qui nous confinent à des positions fragiles sans l'apport de la raison. La philosophe Catherine Kintzler¹¹⁷ parle d'une « dictature avilissante de l'affectivité ». Cette propagation de la domination de l'émotion sur la raison représente un danger réel, celui de dépolitiser les débats et l'espace social. Les citoyens deviennent ainsi des spectateurs qui s'agitent devant un rideau opaque. Mais que se passe-t-il véritablement derrière le rideau? Les tenants du pouvoir ont toute la latitude pour diriger à leur guise, car l'intérêt public est dévié des véritables problématiques. Anne-Cécile Robert s'appuie sur les réflexions de Naomi Klein pour étoffer ses propos sur la stratégie de l'émotion. L'altermondialiste réputée pointe les catastrophes engendrées par les défaillances du capitalisme. Elle a ainsi proposé la notion de « stratégie du choc », faisant référence aux réformes « ultra-libérales » menées à la suite de chocs

¹¹⁶ Anne-Cécile Robert, *La stratégie de l'émotion*, Lux éditeur, Lettres libres, 2018.

¹¹⁷ *Penser la laïcité*, Paris, Minerve, 2014, 220 p

La République et la Terre, Kimé, coll. « Philosophie / épistémologie », 1998, 159 p.

psychologiques en contexte de désastres naturels, économiques et politiques¹¹⁸. Elle nomme par exemple les attentats du 11 septembre 2001 qui servirent de prétexte au renforcement de la sécurité intérieure et de la milice. L'émotion jouerait un rôle majeur dans notre mobilisation politique et sociale, car elle déséquilibre l'engrenage d'une pensée rationnelle efficace. En d'autres mots, l'émotion pétrifie l'action et incite au maintien de l'ordre public. C'est ce qui expliquerait la tendance à psychologiser les débats au lieu de concentrer l'attention sur les faits et les aberrations qu'il est pourtant impératif de déboulonner. Pendant que l'emphase est mise sur les faits divers tragiques et effrayants, la réflexion se détourne des vrais problématiques sur lesquelles les citoyens pourraient pourtant avoir une influence. Il s'ensuit une « délégitimation de l'autorité du savoir au profit de celle du ressenti. Emblématique de cette destruction de la capacité de communication réelle, l'usage répandu de l'expression 'Moi, j'ai l'impression que...' en lieu et place de 'Je pense que...' ¹¹⁹». L'immédiateté du *feeling* suffit pour justifier une amorce de pensée. Mais un raisonnement valable requiert du temps et des nuances, pour arriver à justifier raisonnablement un constat et ultimement une action. « L'émotion pose un redoutable défi à la démocratie, car il s'agit, par nature, d'un phénomène qui impose au citoyen une position passive et le contraint à réagir au lieu d'agir. Il s'en remet à son ressenti plutôt qu'à sa raison¹²⁰. »

Goliarda Sapienza nous met aussi en garde contre l'emprise de l'émotion sur la raison. Dans *L'Art de la joie*, elle cherche à raisonner ses émotions au lieu de s'y abandonner. Pour rester forte et maître de ses actions, de ses désirs.

Voilà, c'était ça le bon chemin. : il fallait, comme on étudie la grammaire, la musique, étudier les émotions que les autres provoquent en nous. L'impression de chaleur et de délivrance qui m'envahit à ces pensées me confirma que j'avais découvert quelque chose de sensé¹²¹.

Dans cet extrait, l'impact physiologique de la joie donne raison à son intuition raisonnée. Elle reconnaît l'émotion comme un symptôme authentique, mais ses désirs réflexifs dominent. Elle demeure toujours prudente devant la mise à nu de l'émotion. En partie parce qu'elle comprend la perte de pouvoir que l'ouverture émotive peut entraîner, mais aussi parce que

¹¹⁸ Naomi Klein, *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre*, Nomades (Leméac, 2008).

¹¹⁹ Robert, *La stratégie de l'émotion*. P.155

¹²⁰ Robert. P.145

¹²¹ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.127

l'émoi peut être un leurre artificiel quand il devient spectacle, ce qui nous éloigne de la joie véritable, celle qui respecte la tristesse et l'amertume. Dans ses *Carnets*, Sapienza évoque son aversion pour l'émotion acharnée qui se réfracte.

Vera est morte. Elle semblait avoir repris vie, mais elle est morte. Une amie, ou plutôt une connaissance commune, m'a téléphoné hier matin en essayant de m'entraîner dans l'émotion que lui faisait éprouver cette mort. Peut-être y avait-il de la douleur dans sa voix, mais elle était posée de telle sorte, on y entendait si sombrement la peur de sa *propre* mort et toutes les étrangetés morbides qui ressortent dans ces occasions - sentiment de culpabilité, superstitions - que j'ai presque eu peur d'elle, et j'espère l'avoir gentiment envoyé au diable. À un moment, elle s'est mise à chuchoter : 'Toi qui l'aimais tant...' Elle me faisait du chantage, comme si elle disait : 'Fais attention, si tu ne manifestes pas davantage ton affection pour elle tu seras punie'¹²².

Dans *L'Art de la joie*, le personnage de Béatrice représente toute la faiblesse et la naïveté stérile d'un individu émotionnel et irrationnel. Est-ce une coïncidence qu'elle boite au point de se faire appeler Pouliche, quand on sait que le verbe boiter signifie aussi un manque de cohérence logique? Fille d'un mariage illégitime, elle ne connaît pas la vérité sur ses origines. Elle vit dans la peur et passe constamment du rire aux larmes. Elle est pieuse, ultra-sensible et elle déteste le changement. À force d'émotivité, elle perd complètement la raison quand son mari Carlo meurt assassiné. Il est intéressant de penser que Béatrice est la première personne avec qui Modesta se sent bien. C'est dans ses bras qu'elle se réfugie quand elle arrive encore adolescente à la villa Brandiforti. Elle s'abandonne à elle, « pour sortir de cet enfer de doutes, de bandes et des murs de lave¹²³. » Dans son cheminement, Modesta a besoin de cet amour charnel, émotif et sororal pour se construire.

3.3.2 Néoconformisme

Il règne plus que jamais une homogénéisation des modes de vie. Nous assistons à une uniformisation des idées, des pensées, des architectures urbaines et des cultures. Les lieux communs restent rois et les positions dichotomiques bien ancrées dans les échelles de valeurs. Le flux d'informations et de désinformations continues encourage tout le monde à s'exprimer et à réagir. La réaction spontanée, irréfléchie, prend le dessus et surexpose les sentiments. Tout le

¹²² Sapienza, *Carnets*. P. 93

¹²³ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.97

monde donne son avis sur tout, l'individu se voit illuminé sur toutes les tribunes, radios, médias sociaux, émission de divertissement. C'est un *Truman show* où chacun voit sa parole rendue crédible pour la simple raison qu'elle est énoncée et rendue publique. Plus besoin de formuler une pensée, il suffit d'affirmer qu'on aime ou qu'on n'aime pas. Et les émoticônes remplacent les mots pour nuancer les propos.

On se jette à la figure des émotions contraires, en cliquant compulsivement sur des émoticônes censés condenser tout un argumentaire. Les petites figures jaunes, riantes ou tristes, avec leurs centaines de variantes, atrophiaient les échangent, appauvrissent ce qui devrait être une vraie conversation¹²⁴.

On nous a dit de sortir des rangs pour être heureux. Mais cette idéologie est-elle toujours aussi pertinente? La revue québécoise *L'inconvénient* a consacré un numéro sur le néoconformisme, questionnant l'état d'un anticonformisme discipliné dans une société néolibérale. On y retrouve d'intéressantes réflexions sur le conformisme intellectuel, et notamment ce passage de Normand Baillargeon :

Je crois que le néoconformisme ressemble aujourd'hui souvent à cela, chacun étant renvoyé à son groupe et sommé de s'y identifier et d'entrer dans la lutte- à partir d'injonctions morales données comme aussi vertueuses que décisives et de sommations à se taire adressées aux récalcitrants. Les appels à l'émotion, les postures victimaires, l'invocation de l'expérience personnelle, la censure tiennent alors trop souvent lieu d'arguments¹²⁵. »

De plus en plus d'études montrent les effets pervers des réseaux sociaux¹²⁶. Dans ces espaces de représentation et de communication, les individus se regroupent et se conforment de manière insidieuse dans des petites boîtes rigides. Anne-Cécile Robert parle de manipulation behavioriste. « Une grande partie des consommateurs d'informations trouvent les informations dans les médias dits sociaux, ce qui ne fait qu'exacerber la redoutable efficacité de la manipulation behavioriste par les algorithmes, comme l'a montré le scandale Facebook, menant à une hyperindividualisation des affects et laissant libre cours à la manipulation cybernétique des

¹²⁴ Robert, *La stratégie de l'émotion*. P.154

¹²⁵ Alain Roy et al., « no 75 : Le néoconformisme », *L'inconvénient* (blog), 15 décembre 2018, <https://linconvient.wordpress.com/2018/12/15/no-75-le-neoconformisme/>. P. 125

¹²⁶ Brian A. Primack, « Social Media Use and Perceived Social Isolation Among Young Adults in the U.S. - American Journal of Preventive Medicine », *American Journal of Preventive Medicine* 53 (2017): 1-8.

préférences subjectives, des certitudes, des préjugés¹²⁷. » Les discours bien souvent manquent de nuance, car on ignore la pertinence des contre-arguments. Même les commentaires à priori contestataires peuvent se dissoudre quand ils s'appuient seulement sur des évaluations tranchées et irrationnelles. Les opinions se nourrissent de postures morales polarisées dans des divisions virtuelles. En fonction du type de source auquel il s'expose, relation sociale ou couloir médiatique, l'individu succombe à une pensée souvent prémâchée, qui interpelle une émotion qui l'éloigne de la pensée rationnelle. Il devient alors difficile de ne pas sombrer sous les rails d'une moralité émotionnelle qui devient dogmatique.

3.3.3 Les certitudes du doute

Goliarda Sapienza prêche pour un contrôle de la raison et des émotions, afin de demeurer alerte et critique devant les courants de pensée hermétiques et aliénants. Dans sa recherche de liberté, elle se méfie des approches dogmatiques. Elle refuse toute idéologie du martyr, du héros et tout dogme, qu'il soit religieux, politique ou philosophique. Elle demeure méfiante devant tout idéal « qui fait regarder les choses avec des yeux éteints de sourd-muet¹²⁸. » Ses convictions passent par les filtres de la raison et du désir. La joie se dilate dans l'ouverture au monde, dans son expérimentation, sa délectation et sa compréhension. Le savoir est pour elle une source de réflexion et d'ouverture de la pensée, sans tomber dans une référence systématique et fanatique. Elle s'intéresse par exemple à la psychanalyse et aux théories de Freud, mais elle critique l'approche doctrinaire qui prétend à une pure libération de nos affects, ce qui est fondamentalement impossible selon elle. D'un point de vue politique, elle est fondamentalement à gauche, mais elle refuse les étiquettes marxistes ou communistes, du moins dans la dernière partie de sa vie. Il y a chez elle un souci de diversification des connaissances, qui alimente une réflexion éclairée. L'auteure américaine Siri Husvedt fait référence aux *zones of focuses ambiguity*¹²⁹ pour mieux décrire des perspectives interdisciplinaires qui communiquent dans la construction d'une pensée. Les points de vue multiples et les différentes épistémologies

¹²⁷ Robert, *La stratégie de l'émotion*. P.63

¹²⁸ Sapienza, *Le fil d'une vie*.

¹²⁹ Adèle Van Reeth, « Siri Hustvedt, philosophe du corps et de l'esprit », *Profession philosophe*, 2019, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/profession-philosophe-4274-siri-hustvedt-philosophe-du-corps-et-de-lesprit>.

permettent d'étudier les choses sous différents angles, ce qui enrichit la réflexion. La multiplication des savoirs sous le signe du scepticisme est un dispositif intellectuel mis en exergue par Goliarda Sapienza. « La 'vérité-analyse' ne me convainc pas, et je préfère laisser ouverte dans mon esprit la porte du doute...Le dogme du doute. Seul vivre dans le doute permet la recherche¹³⁰. » C'est ainsi qu'elle revendique les certitudes du doute. Cet oxymore emprunté à un de ses titres illustre bien toute l'importance qu'elle accorde à l'oscillation. Cela va de soi si l'on considère que l'hésitation est un allié de la raison. C'est la prémisse cartésienne « Un être qui pense est un être qui doute. » (Descartes, 1641). Il s'agit dans la même logique d'accepter les passages à vide, les angoisses et la douleur. Son art de la joie se construit sur l'acceptation des vagues émotionnelles et l'affirmation de l'impossibilité d'un bonheur constant.

S'enterrer en pleine vie pour être en mesure de grandir ? C'est ainsi. Même ce que nous appelons douleur fait partie des choses de la vie; et si, comme des 'enfants gâtés' par l'utopie de l'absence de douleur, toujours et à tout prix, nous ne parvenons pas à écouter l'enseignement de la peine, de la mélancolie, du tragique, nous ne sommes pas dignes de vivre, comme personnes j'entends, et autant vaut dégringoler dans l'avidité et la non-pensée¹³¹.

Encore ici, la joie ne réside pas dans une simple recherche du plaisir, mais dans la reconnaissance des ambivalences émotionnelles et rationnelles. L'équilibre se trouve vraiment dans un dosage serein. Raison et émotion ne devraient pas être en contradiction. Comme la nuit et le jour, la vie et la mort, ce sont des contreparties vitales. La réflexion et la lutte sont le socle de sa fondation joyeuse.

3.4 Résiliation insidieuse et subjectivation

3.4.1 Fantasme de la « bonne vie »

Il faut être optimiste pour considérer l'accès au bonheur, quel qu'il soit. Il faut tout au moins y croire. Être optimiste, c'est être confiant, avoir un regard positif sur les choses, porter l'attention sur ce qui va bien, détourner notre regard des risques et des difficultés. En d'autres mots, il s'agit de croire qu'une situation meilleure nous est promise et que la « bonne vie » est

¹³⁰ Sapienza, *Carnets*. P.103

¹³¹ Sapienza.

juste devant nous. Si ce n'était en fait qu'une zone fantasmée allant à l'encontre de notre bonheur véritable? C'est en quelque sorte l'idée matrice de l'ouvrage de Lauren Berlant, *Cruel optimism*. L'auteure et professeure américaine, spécialiste des études de genre (Gender Studies) et des études culturelles (Cultural Studies), réfléchit aux dynamiques structurelles normatives qui façonnent des désirs étouffants et un optimisme trop souvent voué à l'échec. À travers différentes manifestations littéraires et cinématographiques, elle aborde les crises de l'ordinaire, de la souffrance quotidienne et banale, ce qu'elle nomme la « violence de la normativité ». Elle réfléchit aux raisons pour lesquelles on choisit d'adhérer aux impératifs propres aux structures normatives, qu'elles soient politiques, sociales ou familiales, afin de respecter une « sublime conventionnalité ». Il est ainsi question de la puissance des affects qui entretiennent des schémas aliénants allant à l'encontre de notre joie.

Pour Berlant, « une relation d'optimisme cruel existe quand quelque chose que l'on désire est un obstacle à notre épanouissement¹³² ». Nos désirs et nos aspirations sont canalisés par les promesses de la bonne vie, comme si celle-ci était accessible à tous. La bonne vie est reluisante de réussite sociale, de beauté, de bonheur. Mais à quel prix? Judith Butler questionne l'impact des différentes formes de pouvoir sur les aspirations morales dans son texte *Qu'est-ce qu'une vie bonne?* Elle affirme d'entrée de jeu que la « bonne vie » n'est liée en rien à un aboutissement éthique.

Beaucoup ont identifié la « vie bonne » avec le bien-être économique, la prospérité ou même la sécurité, mais nous savons que le bien-être économique et la sécurité peuvent aussi être atteints par ceux qui ne vivent pas une bonne vie. Et c'est d'autant plus clair que ceux qui prétendent vivre une bonne vie le font en profitant du travail des autres, ou en s'appuyant sur un système économique qui produit de l'inégalité¹³³.

Aussi critique devant ce concept de la « bonne vie », Berlant s'intéresse en particulier à l'optimisme des désirs d'égalité sociale, de sécurité d'emploi, de grande mobilité, qui résultent de la promesse sociale-démocrate de l'après-guerre. Elle considère que les fantasmes d'une bonne vie se soldent souvent sur des déceptions amères dans un contexte d'inégalités structurelles véhiculées par le règne néolibéral. En effet, le déséquilibre social ne cesse de

¹³² Lauren Berlant, *Cruel Optimism* (Durham: Duke University Press, 2011). P.1 (*traduction libre*)

¹³³ Judith Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne?*, trad. par Martin Rueff, Manuels Payot, 2014. P.57

s'intensifier dans un contexte de précarité et de contingence économique. Dans son dernier rapport, Oxfam affirme que « les gouvernements exacerbent les inégalités, d'un côté en sous-finançant les services publics, tels que la santé et l'éducation, et de l'autre en sous-imposant les grandes entreprises et les individus fortunés et en renonçant à combattre efficacement le recours aux paradis fiscaux¹³⁴. » Les fantasmes de la « bonne vie » ne se sont toutefois pas pour autant dissipés. Pour les adeptes de la psychologie positive, la précarité induite par les injustices sociales serait même un facteur qui rehausse l'indice de bonheur. Selon les auteurs de *Happycratie*, « la nouvelle économie du bonheur affirme ainsi, à grands renfort d'études, que plus les inégalités sont fortes, plus les individus, certains qu'une chance se présentera un jour, connaissent le bonheur¹³⁵ ». L'espérance comme élément qui contribue au bonheur m'apparaît une justification qui sert à déculpabiliser les plus nantis devant l'écart qui ne cesse de se creuser entre les riches et les pauvres. L'équation est presque indécente. Cela revient à dire que les pauvres sont plus heureux puisqu'ils vivent l'espoir du changement. Sans aller dans le sens de cette affirmation, Berlant s'intéresse à la confiance et l'optimisme que ressentent les populations les plus démunies, malgré l'effritement des structures sociales. D'où vient cet élan d'espérance inébranlable? Il semblerait que les individus restent attachés à des conditions de possibilité ancrées dans les objets désirés, même quand il apparaît évident que les grandes promesses ne pourront être tenues, celles-ci n'étant pas aussi accessibles qu'on voudrait bien nous le faire croire, aussi cruel que cela puisse être. La quête d'un sentiment d'appartenance domine les aspirations et constitue des idéaux bien enracinés dans des horizons normatifs. Cela joue un rôle fondamental dans la formation du sujet et les rapports sociaux qu'il entretient.

3.4.2 La crise de l'ordinaire

Lauren Berlant questionne judicieusement notre attachement aux conventions normatives. La théorie du trauma, étoffée par des théoriciennes comme Cathy Caruth¹³⁶, a été largement reprise depuis les années 80 dans les études littéraires, anthropologiques,

¹³⁴ « Le fossé se creuse entre les riches et les pauvres », Oxfam Québec, 21 janvier 2019, <https://oxfam.qc.ca/riches-pauvres-inegalites/>.

¹³⁵ Illouz et Cabanas, *Happycratie*. P.70

¹³⁶ Cathy Caruth, *Trauma*, Johns Hopkins University Press, 1995.

philosophiques. Pour Lauren Berlant, les réactions devant les crises de l'ordinaire s'apparentent à celles induites par un traumatisme précis et exceptionnel qui vient hanter le sujet.

The utility of thinking about 'crisis ordinariness' as that which is incited by the traumatic event is in its focus on the spreading of symbolisations and other inexpressive but life-extending actions throughout the ordinary and its situations of living on. A history of any contemporaneous moment, whether traumatic or not, involves gathering up this kind of matter and the reflections on it that mark its force, and tracking the dynamics of blockage and expression involved in its circulation. Sometimes trauma does present as an event already concluded. But what makes something available to genres of the event are the intensities of a situation that spreads into modes, habits, or genres of being¹³⁷.

Dans nos relations sociales, nos comportements sont affectés par les chocs passés, tout autant que par les réalités structurelles défailtantes. Berlant souligne les impacts majeurs traumatisants des conventions affectives du genre. Sans être un événement traumatique circonscrit, les répercussions sur le sujet sont aussi marquantes. Elle donne l'exemple d'insultes ordinaires de suprématistes blancs auprès d'une Afro-Américaine dans le roman *The Intuitionist* de Colson Whitehead. Les structures hégémoniques créent un espace de crise intégré aux mouvements du quotidien. Or, il s'avère que l'optimisme soit une réponse naturelle face aux perturbations normatives. On adhère spontanément à des environnements consensuels, bien souvent par méconnaissance, avec l'espoir de maintenir les fantasmes de la bonne vie, beaucoup plus que par simple subordination. L'attachement au fantasme permet la survie. Berlant fait référence au travail de Eve Kosofsky Sedwick¹³⁸, une figure importante des théories du genre, afin d'élaborer sa poétique de la méconnaissance (*misrecognition*). C'est un processus psychique grâce auquel nos fantasmes teintent nos rencontres et nos objectifs jusqu'à nous faire croire que ceux-ci sont à l'image de nos désirs.

The aspect I love most about a poetic of misrecognition is that it teaches us that our viscera have been taught and are teachable, if anything is. This view is also central to why I find impersonality-the state of the interruption of the personal- and the work of normativity to create conventions of the personal- such and optimistic concept for interfering with the march of individualities toward liberal freedom and, additionally, the investment in emotional authenticity that structure bourgeois ideology and much critical theory of subjectivity. I have tried to suggest, then, something quite different here. First, no model of subordination can rely on the view that affects are continuous

¹³⁷ Berlant, *Cruel Optimism*. P.81

¹³⁸ Eve Kosofsky Sedgwick, *Touching Feeling, Affect, Pedagogy, Performativity*, Duke University Press, 2003.

with their appearance in an emotional vernacular if the critics wants to interfere with the reproduction of normative claims about the construction of attachment, intuition, and visceral capacities for relation. On this basis I have argued that pleasure does not always feel good, and that understanding the binding of subjects to both their negation and incoherence is key to rewiring the ways we think about what binds people to harmful conventions of personhood¹³⁹.

Le processus de reconnaissance de nos propres désirs est plus complexe qu'il n'y paraît. C'est une autre façon de considérer notre rapport souvent irrationnel à l'autorité et aux comportements normatifs. L'attachement affectif aux normes sociales explique notre penchant optimiste enclin à adopter les chemins balisés, l'ancrage parfois incompréhensible de certaines valeurs et postures oppressives. La poétique de la méconnaissance permet de concevoir la standardisation des représentations de notre bonheur, de nos envies et de nos modes de vie.

To understand collective attachments to fundamentally stressful conventional lives, we need to think about normativity as aspirational and as an evolving and incoherent cluster of hegemonic promises about the present and future experience of social belonging that can be entered into a number of ways, in affective transactions that take place alongside the more instrumental ones¹⁴⁰.

Le besoin d'appartenance sociale est si fort qu'il manipule les actions les plus intimes. C'est pour répondre à ce besoin que sont machinalement enregistrées les conditions pour atteindre le bonheur promis. Cette forme de mimésis s'applique à bien des comportements sociaux. Berlant parle de traumatismes sociaux vécus collectivement. La joie est simulée afin de correspondre à la valeur qu'elle représente, pour maintenir une réciprocité sociale et institutionnelle. Ce sont de véritables performances des émotions normatives. Tous les cas de figure cités par Berlant doivent identifier et maintenir leurs espérances, bien qu'ils affrontent au final la désillusion. Ils restent optimistes afin de protéger la fragilité de leurs désirs, de leurs illusions. C'est en ce sens que l'optimisme est cruel: il ne fait qu'entretenir un mirage et permettre de supporter l'insupportable. Ces réflexions sur l'attachement normatif sont dans la même lignée que celles de Sara Ahmed. Les deux auteures affirment que les promesses de bonheur confinent les individus à des désirs qui survivent dans les crises de l'ordinaire. Jean-Louis Chrétien parle de ce mécanisme comme d'un lieu d'enfermement dans *La joie spacieuse* : « Nos goûts, nos préférences, nos prédilections

¹³⁹ Berlant, *Cruel Optimism*. P. 159

¹⁴⁰ Berlant. P. 167

peuvent devenir une prison, quand nous voulons n'avancer qu'en continuant de les suivre¹⁴¹ ». C'est ainsi que l'optimisme devient cruel, quand il constitue une dérive, une perte de contrôle individuelle devant les possibilités d'actions.

3.4.3 Pleine conscience du statu quo

Nos perspectives de bonheur reposent sur nos aspirations, nos espoirs, nos visions. Cela passe inévitablement par un attachement au futur. Sara Ahmed réfléchit aux promesses du bonheur qui entravent le déroulement du présent. C'est l'attente de promesses heureuses qui confortent, rendent patients et gardent les choses telles qu'elles sont. «We have a tendency to endure our struggles in the present by deferring our hope for happiness to some future point¹⁴².» Cette attitude de s'en remettre à plus tard est le propre de la psychologie positive. Il est recommandé de ne pas s'attarder sur les difficultés ou les tracas, plutôt nourrir l'espoir et ne pas vivre dans le passé. Cela correspond aux nombreux concepts en vogue autour de la *pleine conscience*, traduction du terme anglais *mindfulness*. Je reconnais sans hésiter les vertus de la méditation, le pouvoir de la respiration et de la conscience du moment présent. Ce sont des enseignements qui datent d'une longue tradition orientale, notamment bouddhiste. Mais la pleine conscience fait aujourd'hui partie d'une industrie prospère (les profits sont évalués à un milliard de dollars annuels), aux côtés de la psychologie positive, qui a un impact majeur sur la responsabilisation individuelle. Comme la nouvelle science du bonheur, elle cible l'individu comme l'unique responsable de son bonheur et elle le conforte dans une vaine impuissance.

On parle aujourd'hui de McM mindfulness¹⁴³, en référence au géant de l'industrie du fast-food. La nouvelle mouture de la pleine conscience a une fonction thérapeutique, pour calmer les angoisses et le stress individuel, sans nullement questionner les causes des afflictions. Elle est devenue un outil pour aider les individus dans leur gestion du temps et, en quelque sorte, améliorer leur productivité. Les valeurs de compassion et d'ouverture au monde, propres à la méditation, ont largement été évincées. « Cette incitation passive à accepter le statu quo découle

¹⁴¹ Chrétien, *La joie spacieuse essai sur la dilatation*.p.146

¹⁴² Ahmed, *The Promise of Happiness*. P. 183

¹⁴³ Ronald Purser, *McMindfulness : how mindfulness became the new capitalist spirituality*, Repeater (London, 2019).

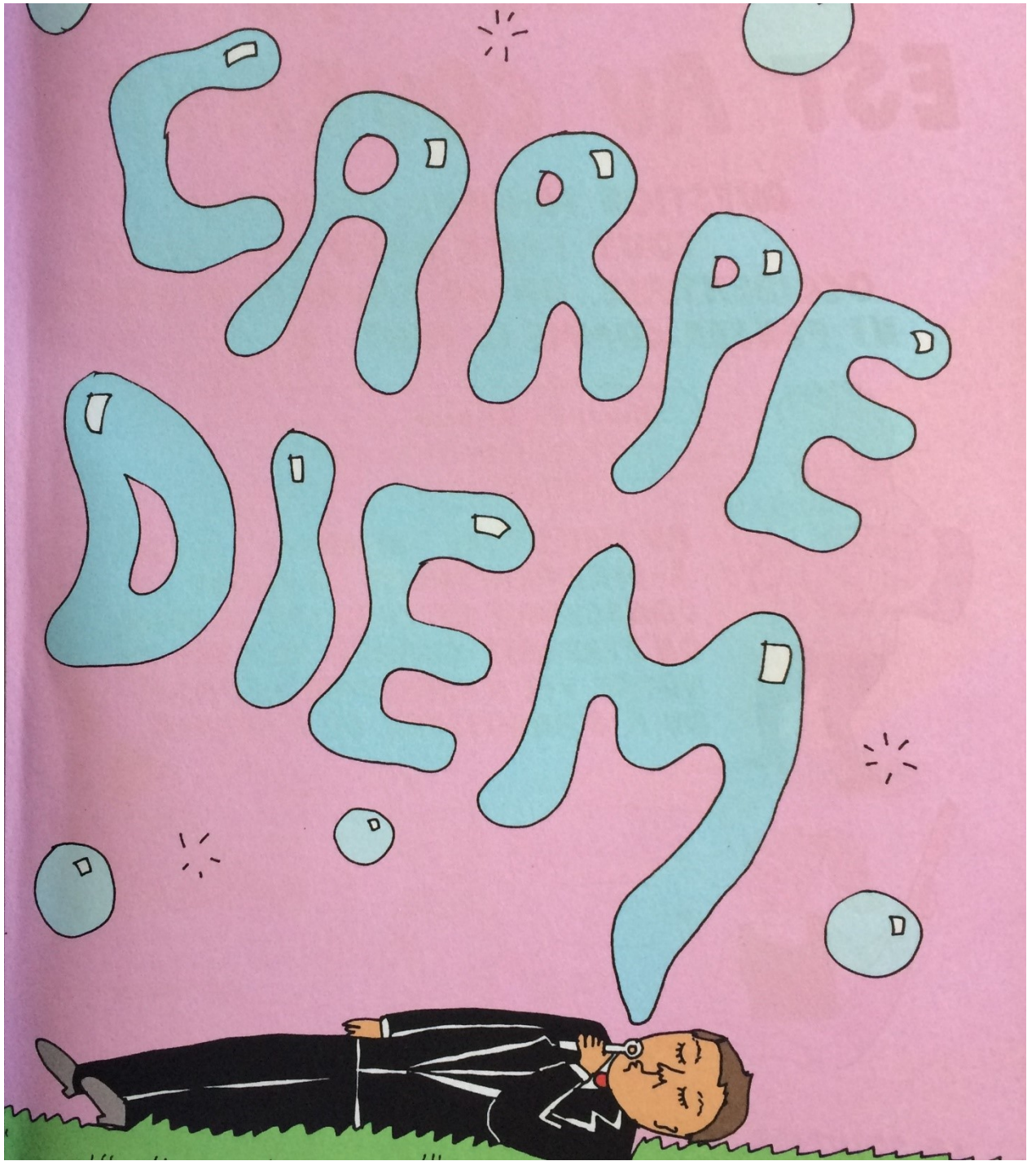
d'une conception individualiste de la méditation pervertie par la mentalité productiviste ambiante¹⁴⁴. » Nous sommes loin des potentialités joyeuses qui se multiplient dans la réflexion et la résistance. Un bon exemple de la récupération de l'approche méditative est la campagne de marketing de la *Financière Sun Life*, une des plus grosses sociétés d'assurance vie au monde. Celle-ci propose le *Parcours simplement brillant*¹⁴⁵, qui souhaite *créer des liens de proximité avec les Québécois*. Au fil de la tournée des employés de la Sun Life à travers la province, le public est invité à venir se détendre dans un aménagement jaune et joyeux, faire du yoga, se divertir (quizz *amusant* sur les finances), écouter de la musique d'un chansonnier, ou recevoir des conseils sur sa relation conjugale en matière d'économie ou sur des objectifs zéro-déchet. N'avons-nous pas l'impression qu'il s'agit de gérer la vie des individus comme on le ferait d'une pme? Il s'agit d'entretenir autant la productivité ou l'indice de bonheur, que la forme physique, et ce, en vue d'atteindre l'excellence. On rentabilise les corporatités et on les confine à des inclinations passives.

Liv Strömquist est une bédéiste suédoise contemporaine. Très populaire dans son pays d'origine, elle est de plus en plus reconnue auprès du public et de la critique en Europe et en Amérique. Les éditions Rackham ont publié ces dernières années ses essais graphiques satyriques qui critiquent des structures sociales et déboulonnent des mythes, en particulier au sujet de la condition féminine. Sa plume acérée, son humour cinglant et ses dessins explosifs alimentent une réflexion critique sur des constructions culturelles comme le mariage (*Les Sentiments du prince Charles*, Rackham, 2012), la bicatégorisation des genres (*L'Origine du monde*, Rackham, 2016) ou encore le patriarcat (*I'm every woman*, Rackham, 2018). Dans *Grandeur et décadence* (2017), Strömquist s'intéresse aux démocraties occidentales, au moralisme qui invite à la réaction plutôt qu'à l'action. Elle se moque de la tendance occidentale à la mode qui prêche pour la pleine conscience, l'instant présent, le carpe diem et la pensée positive, dans un contexte planétaire qui

¹⁴⁴ Bruno Dubuc, « Trois critiques à la méditation "pleine conscience" », *Cerveau à tous les niveaux* (blog), avril 2019, <http://www.blog-lecerveau.org/blog/2019/04/23/trois-critiques-a-la-meditation-pleine-conscience/?fbclid=IwAR0CniJBb4uMi9puoBXDtzHyOgVvBmayDnzd5v707PhsQm-0YIlaTbKL7aw>.

¹⁴⁵ La compagnie d'assurance a produit de petites vidéos pour promouvoir leurs activités, disponibles sur le site parcours.simpementbrillant.com

nécessiterait des interventions draconiennes, surtout de la part des dirigeants politiques. Elle fait un parallèle cinglant entre le mode de vie idéalisé des sociétés bouddhistes et la réalité concrète de nos sociétés occidentales qui prennent connaissance peu à peu de la fragilité de l'écosystème planétaire. La planche qui propose Myron Ebell (climatosceptique et directeur de la *United States Environmental Protection Agency* sous Donald Trump) comme leader spirituel est savoureuse! Parce qu'en effet, pour tenir des propos comme les siens, il faut vraiment croire à l'importance du moment présent. Dans leur déni des urgences climatiques et leurs inactions qui ont un impact sur le futur, les dirigeants agissent comme si seul le présent était important. Par cette boutade, Strömquist interpelle ses lecteurs sur les dangers du statu quo. Son esprit contestataire et son humour caustique font d'elle une grande militante rabat-joie. Nous verrons maintenant comment l'obstination s'impose avec un espoir anxieux devant le futur, pour une féconde transmutation vers la joie.



Certes, niveau psychologie Les Occidentaux peuvent tout à fait regretter le passé et se faire du mouron pour l'avenir. Mais dans la pratique, notre mode de vie est "mindful" à MILLE POUR CENT : de tous les humains sur cette PLANÈTE, on est de loin les plus forts quand il s'agit de ne pas penser du tout du tout mais alors pas du tout ni à l'avenir ni au passé !! Hein ?? Pas d'accord ? **ET POURTANT...**

QUAND IL S'AGIT DE RÉFLÉCHIR AU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE, CONSÉQUENCE DE NOTRE MODÈLE ÉCONOMIQUE ET DE LA CROISSANCE ÉTERNELLE QU'IL EXIGE, ET AUX CATASTROPHES NATURELLES QU'ON SE RAMASSE DANS LA FIGURE, VOICI LE SIMPLE RESSENTI DE NOTRE CULTURE :

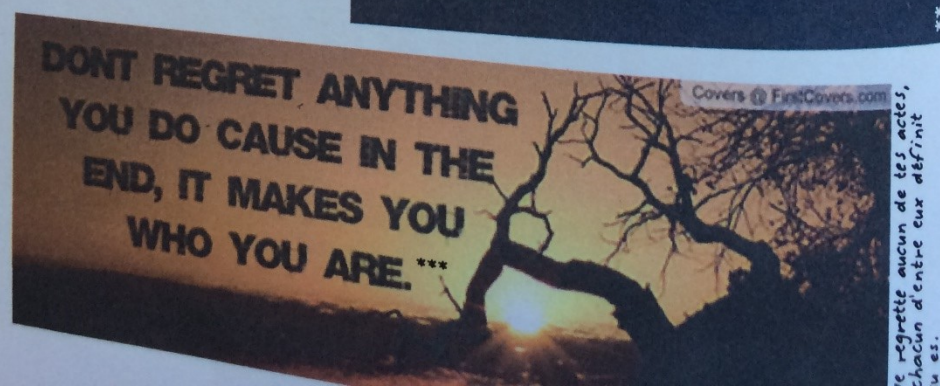
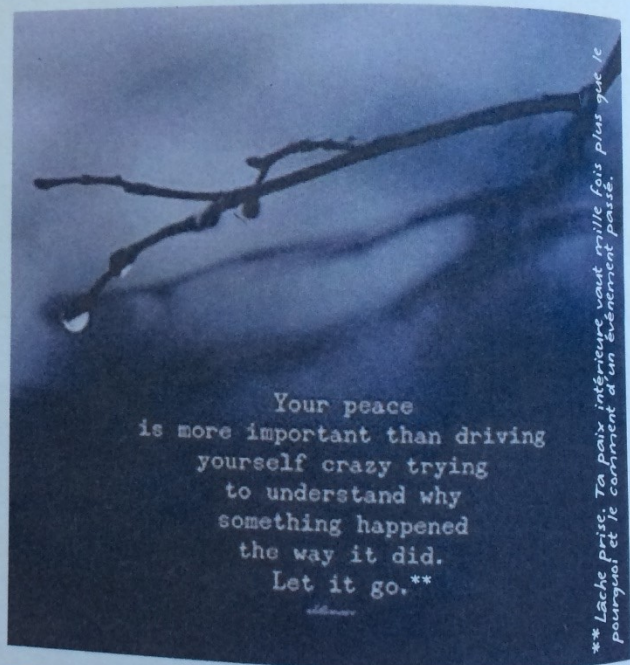


Figure 1. – Pages tirées de /Grandeur et décadence/ de Liv Strömquist. ©Liv Strömquist/Rackham

Chapitre 4 – Une capacité d’agir obstinée

Je suis d’une mauvaise humeur si furieuse qu’il me semble avoir vingt ans¹⁴⁶.

Le chapitre précédent a démontré les effets pervers des sciences du bonheur et de la marchandisation des émotions. Nous avons vu que la pression du bonheur confine à des ambitions normatives qui peuvent nuire au développement des potentialités joyeuses. Nous verrons maintenant comment la joie se dilate avec effervescence en ouvrant les possibilités d’actions constructives. Et si la posture du guerrier était l’unique forme réaliste d’affirmation joyeuse? Nous l’avons dit et répété, la joie est un courant électrique positif ayant le pouvoir de bouleverser les choses. Il apparaît alors inévitable que celle-ci prenne de l’amplitude dans la contestation, la désobéissance et l’affirmation de la colère. Alain Badiou, dans son ouvrage *Métaphysique du bonheur réel*, parle aussi du pouvoir des orientations joyeuses.

Je crois qu’il y a un affect de la vraie vie, et je lui donne le nom le plus simple, celui de bonheur. Cet affect est le sentiment affirmatif d’une dilatation de l’individu, dès lors qu’il co-appartient au sujet d’une vérité¹⁴⁷.

Cela nous ramène directement aux potentialités de l’émotion dilatée, à l’amplitude existentielle et à la joie active, tel que discuté au chapitre deux. C’est ce combat obstiné que mène Goliarda Sapienza dans son roman d’apprentissage et ses écrits introspectifs. Nous verrons maintenant en quoi elle correspond parfaitement à la figure de la rabat-joie, dotée d’une agentivité qui surpasse les enjeux individuels.

4.1 Être rabat-joie pour créer la joie

4.1.1 Figure d’agentivité

Dans son essai *The Promise of Happiness*, Sara Ahmed examine tant l’heureuse maitresse de maison, le bonheur domestique normatif, la résilience des esclaves, que des modes

¹⁴⁶ Sapienza, *Carnets*. P.370

¹⁴⁷ Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*. P.84

d'engagement politique révolutionnaires. Son intention n'est pas de retracer les innombrables concepts philosophiques eudémoniques ou sa contre-tradition. Ce n'est pas une enquête sur le bonheur, mais plutôt un essai sur les individus *misérables* et déviants du chemin du bonheur. Nous l'avons vu, le discours sur le bonheur prend une immense place dans toutes les sphères de la société. Il faut être heureux pour réussir, réussir pour être heureux, être heureux pour que nos proches soient heureux. L'ambiance se doit d'être joviale, garder à distance toute négativité. L'attitude positive est de mise pour circuler en société, pour en faire partie. Il est même de notre responsabilité d'être satisfait, pour ne pas faire de vagues, ne pas déranger l'harmonie. Sinon on devient la cause du malaise, la paria affective, même si notre intention est de dénoncer une situation qui nous oppresse ou un enjeu collectif. La parole négative n'a pas sa place dans un environnement contrôlé par la pression du bonheur, qui est un lieu de silence, de résignation et d'aliénation. C'est un état parfait pour de bons citoyens résilients, mais qui nuit à la circulation des idées, des désirs et à toute dénonciation du pouvoir. Le bonheur ferme la porte à la joie, bouillonnante et proactive, qui dilate notre corps et ouvre notre esprit, dans une impression d'adéquation au monde.

Erin Wunker, professeure à l'Université Dalhousie à Halifax, est l'auteure de *Notes from a Feminist Killjoy*¹⁴⁸. Elle se réfère directement à Sara Ahmed, qui est assurément une grande influence dans ses recherches. Dans ses carnets aux réflexions très intimes, Erin Wunker réfléchit à la place de la femme en société; amie, mère, intellectuelle, féministe. Elle résume ainsi en quoi consiste la féministe rabat-joie : « Ensemble, rabat-joie et féministe bousculent les significations établies. La féministe rabat-joie prend plaisir à démonter les normes patriarcales qui passent pour du bonheur¹⁴⁹. » Il s'agit donc de ne pas se taire devant les propos ou les actions qui nous paraissent déplacés, au risque de créer des frictions. Wunker mentionne notamment les blagues grivoises, les stéréotypes lancés avec un rire niais, prétendant que les femmes ne pensent qu'à magasiner, les commentaires sur leur tenue, le comportement approprié qu'elles devraient avoir

¹⁴⁸ L'ouvrage publié aux éditions BookThug en 2016 est traduit en 2018 en *Carnets d'une féministe rabat-joie* aux Presses de l'Université de Montréal.

¹⁴⁹ Erin Wunker, *Carnets d'une féministe rabat-joie*, p. 44-45

en société. Autant d'exemples concrets qui constituent la matière qui nourrit et accepte les rapports de pouvoir et de domination. Oser interrompre une conversation à table pour affirmer son désaccord peut effectivement semer un froid, ou autrement dit, affecter l'humeur des autres. On reproche souvent aux féministes et aux militants de perpétuellement critiquer et de tout remettre en question. On dit qu'ils sont rabat-joie, qu'ils nuisent à l'ambiance.

The word feminism is thus saturated with unhappiness. Feminist by declaring themselves as feminists are already read as destroying something that is thought of by others not only as being good but as the cause of happiness. The feminist killjoy "spoils" the happiness of others; she is a spoilsport because she refuses to convene, to assemble, or to meet up over happiness¹⁵⁰.

Par définition, le qualificatif de rabat-joie est lié aux réactions de l'entourage. C'est une « personne maussade, triste, qui trouble la joie des autres¹⁵¹. » C'est donc dans l'interaction avec les autres que l'expression prend tout son sens. Ahmed a emprunté la formule, afin de réfléchir aux implications d'une position féministe, moteur de changement social et politique. C'est un pied de nez ironique et efficace, qui assume le rôle nécessaire de dénonciateur des idées préconçues et des schémas aliénants, à la source d'inégalités. La rabat-joie refuse les normes totalisantes, affirme son désaccord, rejette les iniquités de genre, de race, de classe. Elle assume sa réaction qui va à l'encontre d'un ordre social et de l'injonction du bonheur. L'antithèse *soyons rabat-joie pour créer la joie*, propose l'irrévérence et l'indocilité, afin de nourrir un tant soit peu l'espérance. « To kill joy is to open a life, to make room for life, to make room for possibility, for chance¹⁵². » La figure de la rabat-joie est celle du parrésiasite, reprise par Foucault dans ses écrits tardifs, avec toute la charge politique qui lui est associée. Dans sa conférence prononcée en 1982 à l'Université de Grenoble, il parle de la parrésia comme d'une notion qu'on retrouve dans la spiritualité chrétienne « avec le sens de nécessité pour le disciple d'ouvrir entièrement son cœur », mais il insiste surtout sur « l'obligation de tout dire, qui apparaît comme un précepte qui s'applique au maître, au guide, au directeur, disons à cet autre qui est nécessaire dans le souci de soi¹⁵³. » Il est explicite ici que la parole vraie est intrinsèquement liée à une correspondance avec

¹⁵⁰ Ahmed, *The Promise of Happiness*.p.65

¹⁵¹ « RABAT-JOIE : Définition de RABAT-JOIE », consulté le 17 décembre 2019, <https://cnrtl.fr/definition/rabat-joie>.

¹⁵² Ahmed, *The Promise of Happiness*. P.20

¹⁵³ Michel Foucault, « La Parrésia », *Anabases (En ligne)*, Archéologie des savoirs, 16, n° Archéologie des savoirs (1 octobre 2012): 157 à 188.

l'autre. Cette notion relève d'un courage de vérité et constitue une notion foncièrement éthique et politique. C'est l'engagement de la parole qui affirme haut et fort une intuition qui a le pouvoir de bouleverser les choses, avec l'urgence d'une liberté de parole. Le parrésiasite et la rabat-joie sont des figures d'espérance riches d'agentivité, qui s'éloignent d'un cynisme inactif et stagnant. Le fait de s'insurger et de rejeter ce qui va dans le sens commun prescrit par la société est l'affirmation de l'existence d'autres mondes possibles.

4.1.2 Les vertus de la colère

La réaction, la prise de parole, le désir de réfuter s'accompagnent plus souvent qu'autrement de colère. Bien sûr que la rabat-joie est en colère, comment ne pas l'être devant une situation qu'on rejette et devant laquelle on s'indigne? Sara Ahmed cite la féministe Marilyn Frye qui critique l'exigence de bonheur qu'on inflige aux personnes assujetties.

Nous devons sourire et être gaies, comme on l'exige souvent des opprimés. En nous exécutant, nous exprimons notre docilité, notre consentement à la situation qui nous est faite. À défaut de rayonner de bonheur, tout nous expose à être prises pour des personnes mauvaises, aigries, en colère ou dangereuses¹⁵⁴.

L'émotion de la colère est inévitable dans une situation d'injustice ou de préjudice. C'est une « vive émotion de l'âme se traduisant par une violente réaction physique et psychique¹⁵⁵ ». Comme la joie, la colère nous emporte et il est intéressant de voir que certains symptômes physiologiques se recourent. La respiration s'accélère, notre corps génère de l'adrénaline. Mais, à la grande différence de la joie, le souffle est écrasé d'un lourd poids, l'horizon se rétrécit et l'espace se contracte. La joie et la colère sont comme des sœurs antinomiques. Toutes deux peuvent mener à un changement positif et constructif. Sans vouloir faire l'éloge de la colère, qui peut bien évidemment être destructrice et dévastatrice, je propose ici de reconnaître sa valeur potentiellement positive. Nous avons réfléchi au premier chapitre à la fonction homéostatique de l'émotion, d'après les études du neuroscientifique Antonio Damasio. Lui qui s'est affairé à démontrer le potentiel extraordinaire de la joie, affirme que toutes les émotions n'ont pas le

¹⁵⁴ Frye Marilyn (1983). *The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory*. Trumansburg, NY, Crossing Press. Citée par Sara Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », trad. par Oristelle Bonis, *Cahiers du Genre* n° 53, n° 2 (2012): 77-98. P.83

¹⁵⁵ « COLÈRE : Définition de COLÈRE », consulté le 17 décembre 2019, <https://cnrtl.fr/definition/col%C3%A8re>.

même pouvoir. « Dans de nombreuses situations sociales et politiques, cependant, la colère est aujourd'hui un bon exemple d'émotion dont la valeur homéostatique est en déclin¹⁵⁶. » Je ne suis pas d'accord avec cette idée que la colère ne soit pas aussi un signal d'alarme qui aurait la capacité de perfectionner notre organisme. Bien au contraire, il me semble qu'une corporalité envahie de chaleur colérique en dit long sur la nature profonde, les convictions et les désirs de joie du sujet. Comme l'écrit Sapienza, « les humeurs rageuses contiennent des enseignements profonds et véridiques comme la lune, le soleil, les étoiles et ce mouvement du sang qui nous tient en vie¹⁵⁷. » Dans *L'Art de la joie*, l'émancipation de Modesta est investie d'une colère salvatrice. C'est la haine qui lui donne la force de continuer et d'organiser sa libération du couvent. Elle entremêle dans l'extrait suivant ses émotions de colère et de joie.

Cette voix étrangère se tut enfin et elle sortit. Je la haïssais, désormais. À l'improviste, cette émotion de haine- qu'elles disaient être un pêché- me cingla d'une joie si forte que je dus serrer les poings et les lèvres pour ne pas me mettre à chanter et à courir. Dès que je me sentis plus calme, je dis timidement à voix basse : Je le hais, pour voir si l'effet se répétait ou si la foudre s'abattait sur ma tête. Il pleuvait dehors. Ma propre voix m'atteignit comme un vent frais qui me libérait la tête et la poitrine de la crainte et de la mélancolie. Comment se pouvait-il que ce mot interdit me donnât tant d'énergie?... Maintenant que j'avais retrouvé l'intensité de mon plaisir, jamais plus je ne m'abandonnerais au renoncement et à l'humiliation qu'elles prêchaient si hautement.¹⁵⁸

Ainsi, la haine qu'elle éprouve violemment submerge Modesta de joie. Cette émotion lui permet de s'orienter dans un parcours de doutes telle une combattante, à l'écoute de ses excès de joie et de colère raisonnée.

4.2 L'éloquence du combat

4.2.1 L'esprit de la lutte

Dans une recherche de liberté et d'émancipation, il y a nécessairement une lutte. Dans les dernières années de sa vie, Goliarda Sapienza publie un récit autobiographique *Moi, Jean Gabin*, qui relate sa jeune adolescence. Elle plonge dans ses souvenirs à travers sa fascination pour cet

¹⁵⁶ Damasio, *Spinoza avait raison Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. P. 141

¹⁵⁷ Sapienza, *Carnets*. P. 211-212

¹⁵⁸ Sapienza, *L'Art de la joie*. p. 52-53

acteur, qu'elle considère libre et courageux. Elle cherche de l'argent, même si elle doit rater l'école, afin de payer son entrée au cinéma pour voir *Quai des brumes*. On retrouve dans ce livre un passage qui résume bien que la joie et l'esprit de la lutte sont des phénix qui toujours se régénèrent, malgré les chutes.

La vie est combat, rébellion et expérimentation, voilà ce dont tu dois t'enthousiasmer jour après jour et heure après heure. Regarde-moi, je suis mort si souvent en combattant, et pourtant je suis ici avec toi tranquille à me souvenir et me réjouir de mes luttes, prêt à renaître et à recommencer. Recommencer-murmure Jean en souriant du haut du grand écran-voilà le secret, rien ne meurt, tout finit et tout recommence, seul l'esprit de la lutte est immortel, de lui seul jaillit ce que communément nous appelons la vie¹⁵⁹.

Cela rappelle les bornes cycliques de *L'Art de la joie*. En fait, ce pouvoir de la joie dans la lutte est fondamental chez Sapienza. C'est l'affirmation de l'émancipation qui réclame une application de guerrière. Le début du roman est percutant. On rencontre Modesta dans son enfance malheureuse et ignoble, qui survit entre les cris de sa sœur trisomique et le silence pesant de sa mère. L'incipit est trouble et mystérieux :

Et voyez, me voici à quatre, cinq ans traînant un bout de bois immense dans un terrain boueux. Il n'y a pas d'arbres ni de maisons autour, il n'y a que la sueur due à l'effort de trainer ce corps dur et la brûlure aiguë des paumes blessés par le bois. Je m'enfonce dans la boue jusqu'aux chevilles mais je dois tirer, je ne sais pas pourquoi mais je dois le faire¹⁶⁰.

Elle traîne un poids, s'obstine, malgré tout ce qui l'englué, sans savoir pourquoi. Elle le fait, c'est une question de survie. Quel est donc ce bout de bois immense qu'un enfant doit porter malgré les brûlures? La vie, faite d'épreuves et de souffrances, qui se situe dans une zone boueuse qui aspire vers le fond. Ce premier paragraphe renferme l'expression de son emprise obstinée. Rapidement après cet incipit, la petite Modesta subit un viol incestueux, aussi effrayant que voluptueux, extrêmement dérangeant. L'homme qui prétend être son père, qui arrive sans prévenir un matin, est décrit comme un monstre géant et dégoûtant, digne des ogres des contes pour enfants. Ce passage est impitoyable pour les lecteurs, aussi dur et cruel que possible. La bête qui prend possession d'elle semble être la seule alternative pour la gamine, qui survit dans un

¹⁵⁹ Sapienza, *Moi, Jean Gabin*. P.139

¹⁶⁰ Sapienza, *L'Art de la joie*. P.11

environnement pitoyable, exempt d'amour et d'affection. Elle finit par accepter de se laisser aller dans les bras d'un père abject, divaguant entre le plaisir, la douleur, le désir et la peur. Elle éprouve d'abord la jouissance d'entendre le désespoir de sa mère et les cris de sa sœur. Et c'est une petite fille malmenée et sans repères affectifs qui met le feu à sa maison et assassine ainsi père, mère et sœur. Elle ne se sent pas coupable puisqu'elle ne cherche qu'à survivre. Son combat est essentiel à sa survie. Tout au long du roman, elle assume ce qu'elle ressent et les actions qu'elle prémédite. Tout semble légitime pour atteindre la liberté, même les scénarios machiavéliques qui requièrent de tuer. Les meurtres de Modesta ne sont jamais cruels, mais plutôt dépeints comme des passages obligés dans son parcours misérable. Elle planifie d'abord la mort de mère Leonora, cette Mère supérieure, qui se laisse ronger par ses désirs et qui la garde prisonnière au couvent. Elle sabote l'escalier qu'elle emprunte chaque nuit, afin de se libérer de son emprise et de sauver sa peau. Elle est ensuite envoyée, à l'âge de 17 ans, à la maison d'enfance de Leonora, chez sa sœur Gaïa, qui dirige la villa Brandiforti de manière autoritaire. Modesta se débarrassera de cet autre frein à sa liberté en la laissant agoniser. C'est à la suite de ces meurtres, au début du roman, qu'elle est enfin en mesure de s'épanouir. Nathalie Castagné, la fidèle traductrice française de Sapienza aux éditions *Le tripode*, considère ces matricides comme un affranchissement obligatoire face à la figure dominante de sa propre mère. « Que l'émancipation de Modesta passe par le meurtre de trois figures maternelles, on ne s'en étonnera pas, une fois mesurée la force du surmoi représenté par Maria Giudice¹⁶¹. » Sapienza revient régulièrement sur les répercussions qu'eurent sur sa vie l'inéluctable héritage de cette femme imposante, « avare de tendresse¹⁶² ». Elle est marquée par son enfance et surtout par cette mère qu'elle adorait. Dans ses récits autobiographiques, elle parle d'elle et de son influence comme personnage public de même que dans son rapport à la famille. Sapienza fut longtemps dominée par la force d'engagement et l'éclat social de sa mère. Même l'écriture semblait une frivolité bourgeoise face à l'implication révolutionnaire de Maria Giudice. En réponse à cet imbroglio d'émotions vacillant entre admiration, jalousie, amour et ressentiment, l'écrivaine Goliarda est

¹⁶¹ Sapienza, *Le fil d'une vie*. P.17

¹⁶² « Goliarda Sapienza (1924-1996) ».

vraiment née grâce à Modesta, entité idéalisée de force et de convictions, capable même de matricide.

4.2.2 Insurrection joyeuse

C'est une pulsion de vie qui mène au combat, particulièrement chez cette femme consciente de sa fragilité émotionnelle qui refuse pourtant de s'effondrer. Plus loin, c'est à travers la figure de l'océan que Sapienza exercera sa lutte. Elle décrit la mer dans tous ses textes avec beaucoup d'amour et de joie. C'est un espace de réconfort et de liberté unique pour cette Sicilienne qui grandit dans les vagues de la mer Méditerranée. Contrairement à elle, Modesta est née dans les montagnes de la Sicile et elle n'a jamais vu la mer, elle l'a seulement imaginée et fantasmée. Quand elle s'en approche la première fois, elle est complètement terrorisée.

Me décider à entrer dans l'eau fut la chose la plus difficile qu'il m'eut été donné d'affronter jusque-là. Cette mer était dure, et me rejetait sans générosité. Je luttais pour saisir ce corps liquide qui m'échappai en me surprenant de toutes parts. Je perdais l'équilibre, je reculais en vitesse à quatre pattes pour me retrouver repoussée sur la plage, à bout de souffle¹⁶³.

Elle affronte cette géante faite de sel et de vagues, avec toute son ardeur et son obstination. Modesta gagne sa lutte et apprivoise la mer jusqu'à devenir une excellente nageuse. Elle a su trouver un équilibre et dompter son émotion. Cette autre métaphore de combat participe à la construction d'un art de la joie, qui dépasse l'intime et se répercute dans un idéal social et collectif. Le surpassement individuel a une dimension croissante, capable de retentir et de largement se dilater. De nombreuses auteures féministes se sont intéressées à la question de l'émotion et des affects, en particulier dans une mesure politique¹⁶⁴. L'ouvrage *Affect Theory Reader* réunit des textes de plusieurs auteur.e.s chevronné.e.s qui appliquent les théories de l'affect à une variété de disciplines. On y retrouve cette intéressante définition de l'affect:

Those visceral forces beneath, alongside, or generally other than conscious knowing that can serve to drive us toward movement, thought, and ever-changing forms of relation¹⁶⁵.

¹⁶³ Sapienza, *L'Art de la joie*. P. 164

¹⁶⁴ Nommons entre autres Elizabeth Spelman (1989), Alison Jaggar (1996), Marianne Liljeström, Susanna Paasonen, Melissa Gregg, Gregory J. Seigworth.

¹⁶⁵ Elspeth Probyn et Brian Massumi, *The Affect Theory Reader*, Duke University Press, 2010.

L'affect relève des viscères, des entrailles, de l'inconscient qui s'agite et se manifeste. L'attachement affectif est teinté par des désirs qui relèvent d'un consentement dirigé par des forces qui dépassent le raisonnement. Berlant affirme que ce sont les intuitions viscérales qui façonnent la façon de gérer notre vie¹⁶⁶. L'étude des dispositions affectives est une avenue pertinente qui permet de déconstruire les forces qui enchainent à des pulsions normatives. Les théories de l'affect permettent aussi de rendre significatives les manifestations corporelles qui témoignent d'une vérité en action, car le déploiement des affects se situe dans le réel, ce sont des messagers aguerris pour édifier les structures du changement. Dans son livre *Feminist Attachments* (2004), Sara Ahmed analyse les affects de la colère et de la souffrance face aux mécanismes de domination. Sa démarche est loin de sombrer dans le misérabilisme du subordonné, qui prendrait appui sur la revendication d'une authenticité émotionnelle. Ahmed milite au contraire pour un transfert du sujet individuel à un sujet épistémique collectif. La capacité d'agir individuelle est reconnue avec son pouvoir de renforcer une action plus globale. La vitalité du sujet est en mesure de bouleverser l'état des choses, d'avoir un impact constructif sur sa communauté. Libe Garcia Zarranz, sur les traces de Ahmed, fait appel à une éthique de la désobéissance passionnée.

Articulating sustainable modes of joyful insurrection or counterconduct would therefore imply that initially disperse affective forces, intensities, and relations can productively realign to form new modes of resistance and intervention¹⁶⁷.

L'insurrection joyeuse est un mode de résistance, un propulseur de créativité et d'impudence révolutionnaire. Dans son texte sur les sujets obstinés, Sara Ahmed fait l'éloge de l'obstination comme d'une « expérience qui consiste à 'se dresser contre', raison pour laquelle une politique de l'obstination doit nécessairement être une politique collective¹⁶⁸ .» L'obstination comme attitude politique consiste en une volonté d'obstruer une logique structurelle, ce qui va encore plus loin que le simple refus individuel de s'extraire du flux prescrit. L'affirmation du combat élargit les possibilités. Ainsi, l'obstination est la seule avenue possible devant l'immensité de l'adversaire.

¹⁶⁶ Berlant, *Cruel Optimism*. P.52

¹⁶⁷ Zarranz, « Joyful Insurrection as Feminist Methodology; or the Joys of Being a Feminist Killjoy ». p.21

¹⁶⁸ Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) ». P. 90

4.2.3 Sagesse de l'hérétique

Goliarda Sapienza est un aponyme éloquent quand on saisit l'essence de son travail littéraire. Les Goliards étaient des poètes contestataires itinérants du XII^e et XIII^e siècle. Leurs écrits jouent un rôle fondamental dans l'histoire de la littérature, car ils ont contribué à la libération de la versification. Ils écrivaient des poèmes satiriques en latin, afin de tourner en dérision et de critiquer les abus de l'église et de la royauté. La cantate *Carmuna Burana*, pour citer une référence encore popularisée de nos jours, est inspirée d'un recueil de textes de Goliards. Leurs chants dénonciateurs profanes s'insurgent devant la misère humaine et les inégalités sociales. Dans son *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Jacques Paul résume bien la consistance poétique de leurs chants. « C'est la première rencontre d'un affranchissement social et de la culture scolaire. Il nous en vient un lyrisme des joies pathétiques du compagnonnage dans la misère humaine ¹⁶⁹. » Instruits et subversifs, ils étaient en quelque sorte les indignés de la littérature médiévale. En italien, le mot *sapienza* veut dire sagesse. Étymologiquement, ce sont les mêmes racines que le mot français *sapience*, terme aujourd'hui vieilli qui veut aussi dire sagesse. On pourrait alors traduire Goliarda Sapienza en la « sagesse de l'hérétique » ou la « sagesse de la pensée hors courant », selon les mots d'Angelo Pellegrino. Les écrits de Sapienza témoignent de son désir de libérer sa pensée des tabous et de la censure, voire de l'auto-censure. Elle combat les vérités absolues et elle lutte pour une sagesse du bonheur qui refuse l'inconsistance d'un regard amène sur le monde.

J'ai enfin compris que toutes les aspirations au 'bien absolu', qu'elles soient chrétiennes ou laïques, ne sont que des utopies aveugles ou de mauvaise foi. Tant qu'on naitra en combattant et qu'on mourra en combattant, en allant vers un inconnu douteux, il n'est pas possible de demander à l'animal homme d'être heureux en déposant les armes et en passant son temps en danses et en chants¹⁷⁰.

Elle reconnaît dans ce passage la nécessaire posture du dissident, qui refuse d'abdiquer devant des idéaux irrationnels qui vont à l'encontre de la joie. Voilà en quoi elle est une figure remarquable de sagesse hérétique. Elle fait office de rabat-joie dans une prise de parole qui alimente son combat et son obstination.

¹⁶⁹ Jacques Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval* (Paris: Armand Colin, 1998). P. 239

¹⁷⁰ Sapienza, *Carnets*. P.54

4.2.4 Artillerie lexicale

Le parcours de Goliarda Sapienza est celui d'une résistante. Elle est un socle puissant face à l'oppression. C'est le cas du contexte politique de l'emprise fasciste où elle grandit, des multiples dogmes identitaires implantés par la société catholique patriarcale. Son arme de combat sont les mots et elle est tout-à-fait consciente de la densité de leur charge. Elle est rabat-joie dans la mesure où elle manipule les mots pour confronter les normes et les absolus. Elle assume ses contradictions et se veut en accord avec ses idéaux et son intuition. Dans *Moi, Jean Gabin*, elle se revoit plus jeune qui exprime des répliques acérées envers ceux qui la jugeaient. « La lame de ma canne-épée verbale sortait de son fourreau de bois pour un coup de griffe¹⁷¹. » Dans sa vie comme dans ses écrits, elle embrasse une quête de joie qui concorde avec ses aspirations. Elle assume parfaitement son indignation et ses désillusions.

Sa fascination pour les mots ainsi que leur pouvoir firent d'elle une auteure prolifique d'une grande liberté d'écriture. Dans *L'Art de la joie*, les mots font partie du parcours initiatique du personnage. Modesta a eu une enfance misérable auprès de sa mère odieuse et de sa sœur trisomique. Après s'être fait violer par son père, elle met le feu à sa maison et s'enfuit. Elle sera recueillie au couvent, où mère Leonora la prendra sous son aile. C'est là-bas qu'elle entre en contact avec les mots, les arts et le savoir. Elle est rapidement conquise par ses apprentissages et elle comprend la nécessité de s'en approprier le pouvoir.

Il fallait être patiente, ne serait-ce que parce que ces vilains mots, comme mal, enfer, obéissance, pêché, ne duraient pas longtemps. Elle savait comment faire arrêter ces doléances : il suffisait de baisser les yeux et de pleurer. C'était un peu pénible. Mais après, la voix de mère Leonora, reprenant sa douceur de toujours, se remettrait à prononcer de belles paroles, comme infini, azur, suave, céleste, magnolias...Qu'ils étaient beaux les noms des fleurs : géraniums, hortensias, jasmin, quelle sonorités merveilleuses! Et maintenant qu'elle lui écrivait les mots là sur la blancheur du papier, noir sur blanc, elle ne les perdrait plus, elle ne les oublierait plus. Ils étaient à elle, rien qu'à elle. Elle les avait volés, volés à tous ces livres par la bouche de mère Leonora¹⁷².

¹⁷¹ Sapienza, *Moi, Jean Gabin*. p. 71

¹⁷² Sapienza, *L'Art de la joie*. P.29-30

Modesta se construit par ses lectures qui alimentent ses convictions et ses aspirations joyeuses. Elle perçoit les mots comme des éléments d'influence de la conduite, bonne ou mauvaise. Les mots ne sont jamais inoffensifs. « Les mots nourrissent, et comme la nourriture, il faut les choisir avant de les avaler¹⁷³. » Cet amour-méfiance des mots revient souvent dans l'œuvre de Sapienza. Elle affirme ailleurs dans ses carnets appliquer une absence soignée envers le vocabulaire qu'elle emploie, « pour exclure les mots qui ont été trop dévoyés par la tradition, surtout catholique¹⁷⁴. » Elle se méfie des signifiés qui confinent à une logique morale absolue. Car les mots sont générateurs de mythes et constituent un métalangage, pour reprendre la réflexion de Roland Barthes. « Le mythe est toujours du métalangage : la dépolitisation qu'il opère intervient souvent sur un fond déjà naturalisé et dépolitisé par un métalangage général, dressé à chanter les choses, et non plus à les agir¹⁷⁵. » Le mot *politique* est retenu par Barthes « comme l'ensemble des rapports humains dans leur structure réelle, sociale, dans leur pouvoir de fabrication du monde¹⁷⁶. » Or, les mots qui règnent dans le métalangage entravent directement la construction de notre monde. Les mots sont connotés et nous forgeons nos réflexions avec la matière lexicale que se partage l'humanité. Notre langue est une structure rigide qui modèle notre pensée et influence nos convictions et nos valeurs. Qui nous influence dans la distinction du bien ou du mal, du correct ou de l'incorrect, du normal ou du déviant. Annie Ernaux parle de cette langue qui régule et formate.

Comme toute langue, elle hiérarchisait, stigmatisait, les feignants, les femmes sans conduite, les 'satyres' et vilains bonhommes, les enfants 'en dessous', louait les gens 'capables', les filles sérieuses, reconnaissait les haut placés et grosses légumes, admonestait, *la vie te dressera*.

Elle disait les désirs et les espérances raisonnables, un travail propre, à l'abri des intempéries, manger à sa faim et mourir dans son lit

Les limites, ne pas réclamer la lune, des choses par-dessus les maisons, être heureux de ce que l'on a¹⁷⁷.

¹⁷³ Sapienza. P.402

¹⁷⁴ Sapienza, *Carnets*. P.176

¹⁷⁵ Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil (Paris, 1957). P. 231

¹⁷⁶ Barthes. p. 230

¹⁷⁷ Ernaux, *Les années*. P.33-34

Le discours social et son emprise ontologique sont gangrenés par les mots. La stigmatisation des êtres, de leurs vertus et de leur valeur intrinsèque, est dictée par la langue. Goliarda Sapienza adhère parfaitement à cette logique sémiologique. On le voit encore ici :

Le mal réside dans les mots que la tradition a voulu absolus, dans les significations dénaturées que les mots continuent à revêtir. Le mot amour mentait, exactement comme le mot mort. Beaucoup de mots mentaient, ils mentaient presque tous. Voilà ce que je devais faire : étudier les mots exactement comme on étudie les plantes, les animaux...Et puis, les nettoyer de la moisissure, les délivrer des incrustations de siècles de tradition, en inventer de nouveaux, et surtout écarter pour ne plus m'en servir ceux que l'usage quotidien emploie avec le plus de fréquence, les plus pourris, comme : sublime, devoir, tradition, abnégation, humilité, âme, pudeur, cœur, héroïsme, sentiment, piété, sacrifice, résignation¹⁷⁸.

Les mots détiennent une charge morale puissante. Dans sa conception de la joie, Sapienza se concentre sur la matière linguistique qui a forcément un impact sur la pensée. Son utilisation chirurgicale du langage lui permet de rester en maîtrise de son intuition et de ses perceptions. Le philosophe Alain Badiou estime que « le bonheur est la venue, dans un individu, du Sujet qu'il découvre pouvoir devenir. »¹⁷⁹ Si les mots délimitent les composantes du réel, ils permettent de circonscrire les désirs et les objets oppressifs. Cela constitue une base fortifiée pour concrétiser des luttes à la hauteur de nos convictions.

4.3 Le meilleur des mondes

4.3.1 Espérance anxieuse

Le désir réflexif, tel que décrit par Misrahi, permet et nécessite une conception utopique du monde. Le philosophe parle d'une étape de crise qui précède généralement la conversion. Il définit la crise comme une expérience féconde de l'intolérable. Il peut s'agir d'une débâcle économique, familiale, sociale. Si aucune crise ne s'abat sur nous, pouvons-nous quand même espérer atteindre la joie substantielle, reconstruire notre liberté? Peut-être est-ce lucide d'affirmer comme le fait Misrahi que la renaissance et la conversion à une plénitude existentielle doivent passer par un point culminant de détresse ou de souffrance pour se déployer. Faute de

¹⁷⁸ Sapienza, *L'Art de la joie*. P. 161

¹⁷⁹ Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*. P.51

cette impasse, serions-nous voués à nous satisfaire d'une existence passive? La joie ne peut être qu'active. Les théories de Misrahi correspondent à un certain idéal théorique. Bien qu'il ne soit pas élémentaire de les appliquer au quotidien, je pense néanmoins que sa proposition est une ouverture d'espérance réaliste. Elle fait partie de l'espérance anxieuse que je souhaite revendiquer dans cette étude sur la joie.

Le refus est un moteur de changement dans lequel se multiplient les potentialités. Sara Ahmed propose une joyeuse déviation des sentiers normatifs afin de repenser le monde.

If to challenge the right to happiness is to deviate from the straight path, then political movements involve sharing deviation with other. There is joy, wonder, hope, and love in sharing deviation. If to share deviation is to share what cause unhappiness, even joy, wonder, hope, and love are ways of living with rather than living without unhappiness. To share what deviates from happiness is to open up possibility, to be alive to possibility¹⁸⁰.

Si Ahmed nous invite à faire figure de rabat-joie, dans une contestation et un refus des dogmes normatifs, Lauren Berlant affirme que c'est en reconnaissant les impasses menant à la cruauté de l'optimisme, ou encore à la cruauté du normatif, que nous pourrions envisager la création de conditions de vie alternatives. En fait, les deux auteures posent un regard fondamentalement optimiste sur le monde. Elles croient en l'urgence et à la possibilité du changement vers un monde meilleur. Dans son ouvrage *L'optimisme contre le désespoir*, Chomsky résume simplement la situation. « Nous avons deux options. Le pessimisme, qui consiste à baisser les bras et, ce faisant, à contribuer à ce que le pire arrive. Ou l'optimisme, qui consiste à saisir les occasions qui se présentent et, ce faisant, à contribuer à la possibilité d'un monde meilleur¹⁸¹. » Une quête de joie profonde est forcément investie d'optimisme et d'espérance, mais la dilatation s'opère dans la reconnaissance des tourments, qui solidifie la capacité d'agir.

Dans le dernier chapitre de son essai sur les promesses du bonheur, Sara Ahmed s'interroge sur la question du futur et de l'espoir, en vue d'une ouverture à des horizons alternatifs qui passeraient par l'action révolutionnaire. Elle souligne l'importance de reconnaître l'urgence des luttes politiques et d'envisager de nouvelles configurations du monde, tout

¹⁸⁰ Ahmed, *The Promise of Happiness*. P. 196

¹⁸¹ Noam Chomsky, *L'optimisme contre le désespoir* (Lux Éditeur, 2017). P. 284

simplement parce que le futur court à sa perte. Les révolutionnaires doivent selon elle être pessimistes au sujet du présent, mais optimistes devant le futur. Sans vouloir donner raison au discours environnemental alarmiste populaire qui considère que nous sommes en quelque sorte condamné.e.s et donc que toute action est carrément vaine, il faut au contraire clamer l'urgence de la mobilisation. Sara Ahmed s'appuie sur la théorie marxiste pour pointer la responsabilité du capitalisme global. «There is too much evidence of the failure of global capitalism to deliver its own promise of the good life to the populations of the world for it to become evidence of the impossibility of alternatives¹⁸². » Elle réfléchit à l'aliénation et à la fausse conscience qui expliqueraient notre détachement devant l'urgence de prendre au sérieux l'avenir sombre qui nous pend au bout du nez. Elle affirme qu'il est nécessaire de réorienter notre relation affective avec le futur, qu'il faut être anxieux devant le constat de sa disparition. Elle propose donc le concept de *Hopeful anxiety*, que je traduis par espérance anxieuse.

We might assume you would be anxious rather than hopeful. To be hopeful as an orientation toward past moments could be a way of avoiding anxiety about the future as what could be lost. I want to suggest an intimacy between anxiety and hope. In having hope, we become anxious, because hope involves wanting something that might or might not happen. Hope is about desiring the might", which is only "might" if it keeps open the possibility of the "might not"¹⁸³.

Nous l'avons vu, l'espoir et l'optimisme au sommet de visions radicalement positives aboutissent sur un irréaliste statu quo. Le rythme effréné dans lequel nous vivons, bardé d'injustices sociales sur fond d'urgence climatique est accablant. À l'extrême, les visions pessimistes, les scénarios catastrophes stériles, le confinement des idées critiques à des énumérations de pure noirceur, forgent aussi une attitude croupissante. Il faut plutôt regarder en avant et s'armer de sollicitude et d'espoir, pour être en mesure de fabriquer de nouveaux imaginaires. Comme l'écrivait Antonio Gramsci¹⁸⁴, « il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté. »

¹⁸² Ahmed, *The Promise of Happiness*. P. 165

¹⁸³ Ahmed. P. 183

¹⁸⁴ Antonio Gramsci (1891-1937) Écrivain et théoricien politique italien.

4.3.2 Joie collective

Les idéaux utopiques sont de mise, plus que jamais. Robert Misrahi s'inspire des réflexions d'Ernst Bloch¹⁸⁵, philosophe allemand du XXe siècle, qui exhortait à l'espérance et reconnaissait le pouvoir infini des utopies rêvées par les individus. « Ernest Bloch nous rend très sensibles à cette réalité et à cette efficacité du 'rêve vers l'avant', et il sait promouvoir simultanément la lucidité et l'enthousiasme, l'ouverture au monde des possibilités réelles et le dynamisme créateur du désir et du rêve¹⁸⁶ ». La joie qui se dilate ouvre les possibles. C'est un espoir lucide et anxieux, qui gagne du pouvoir dans un enthousiasme cohérent. Voici encore Michel Faucheux qui s'appuie sur Bloch et sa nécessaire utopie féconde :

L'utopie revient à l'horizon de notre pensée en nous révélant ce 'principe espérance' qui, selon le philosophe Ernst Bloch, nous rend acteurs de l'Histoire et amants de la vie. C'est que, pour ce dernier, l'utopie n'est pas une simple 'rêverie abstraite' ou une 'fuite dans un futur imaginaire', ni le modèle d'un état idéal qui peut dégénérer dans la coercition lorsqu'on essaie d'enfermer la réalité dans ses limites toujours trop étroites, mais une tendance permanente de l'esprit humain. Nous sommes donc des êtres en projet, dynamisés par une 'impulsion vitale' grâce à laquelle progresse notre conscience¹⁸⁷. »

La joie imbriquée dans un désir de liberté autonome et réfléchi nourrit l'épanouissement individuel et collectif. Misrahi nous convie à une puissance réflexive constituante d'une joie collective, à une philosophie humaniste de l'existence. Comme chez Spinoza, le désir individuel aspire à une société plus heureuse constituée de sujets libres et épanouis, ayant une « existence active et cohérente, ouverte et créatrice¹⁸⁸», selon les propos de Misrahi. La multiplication de ce type de sujets fait partie de ce que je considère une utopie collective joyeuse. Pour que l'utopie au sens où Bloch l'entendait puisse vaincre, la dilatation de l'esprit humain est essentielle et cela nécessite qu'on assume de le solidifier face au moralisme des structures aliénantes. Le philosophe français Alain Badiou, dans ses réflexions sur le bonheur, parle de l'urgence de corrompre les jeunes. « Il faut "corrompre" la jeunesse, au sens qui était celui de Socrate, c'est-à-dire lui transmettre les moyens de ne pas être asservie aux opinions dominantes¹⁸⁹. » La corruption

¹⁸⁵ Bloch, Ernst. *L'Esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1977

¹⁸⁶ Misrahi, p.40

¹⁸⁷ Faucheux, *Histoire du bonheur*. P.213-214

¹⁸⁸ Misrahi, *Le Bonheur. Essai sur la joie*. P.133

¹⁸⁹ Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*. P.74

(pourquoi d'ailleurs seulement de la jeunesse?) sert la joie collective et revendique l'apport actif de la raison et du désir. Goliarda Sapienza ajoute une dimension temporelle dans ce projet substantiel : la reconnaissance du combat éternel.

Je ne revendique pas l'utopie mais l'idée de lutter toujours, avec la conviction que chaque amélioration est momentanée et périssable, prise comme elle l'est dans la loi même de l'évolution perpétuellement cyclique de l'homme et du corps social¹⁹⁰.

Dans cette lutte qui jamais ne tarit, résonne une affirmation de dissidence. Le corps social accède à une dilatation des possibles dans la mesure où le combat est continu. C'est pourquoi les désirs résonnent de manière somatique, ils font le guet devant les émotions standardisées et les injonctions du bonheur. Les promesses de joie induites par cette lutte franchissent les limites individuelles, parce qu'elles s'inscrivent dans une perspective beaucoup plus grande, sociale et collective.

¹⁹⁰ Sapienza, *Carnets*. P.293

Conclusion

La joie est une émotion aussi fugace qu'exaltante. Elle prend possession du corps et l'imprègne d'un flux d'énergie enivrant et réconfortant, telle une étrange irradiation chaude et lumineuse qui souffle l'enveloppe corporelle. Il n'est pas si évident de la décrire, pourtant je n'ai aucun doute qu'une telle manifestation a déjà résonné dans le vécu de toutes et tous. Dans mon cas, les moments de joie les plus facilement identifiables surgissent dans une situation qui me donne une impression d'insubordination. Comme cette fois où je marchais rue Peel, entourée d'hommes et de femmes d'affaires tirés à quatre épingles, recroquevillés sur leur cellulaire. Je me suis mise à marcher la tête haute, la démarche assurée, une chanson de Wendy Rene dans les oreilles, et j'ai été happée par la joie. Je suis devenue agitée, mes poumons se sont gonflés, mon cœur s'est mis à palpiter. Une confiance absolue en moi et en la vie m'a envahie. J'étais joyeuse. Je suis devenue légère, dilatée et confiante dans l'infini des possibles.

La dilatation par la joie va au-delà de la métaphore, comme nous l'avons vu au chapitre deux, de par ses manifestations physiologiques. L'émotion en ébullition dans le corps témoigne de nos « appréhensions émotionnelles¹⁹¹», désirs, répulsions, appétences, dans la mesure où la corporéité est une condition active de l'expérience avec le monde, comme l'affirmait déjà Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception*. Que ce soit du point de vue neuroscientifique, avec la notion d'homéostasie, philosophique avec la potentialité des joies qui dilatent, il m'apparaît maintenant possible d'affirmer que le rôle de l'émotion joyeuse est d'offrir une directionnalité active et constructive. Les récits de l'auteure italienne Goliarda Sapienza m'auront permis d'explorer le potentiel des joies fécondes, émancipateur et révolutionnaire. La joie féconde dilate en premier lieu l'individu qui la reçoit, car elle affecte ce que le philosophe français Nicolas Go appelle *l'expérience d'être*. « La vie intérieure, dans la corporéité de la pratique, atteint sa plénitude dans la joie. Elle engage une activité consciente du désir, celle d'un creusement incessant de l'expérience d'être¹⁹². » La joie surgit dans le corps comme un témoignage d'exactitude, à la manière d'un guide. C'est en vue d'optimiser cette expérience et

¹⁹¹ A. Mazis, Glen, Bégout et Barbaras, *Emotion et affectivité*. P.293

¹⁹² Nicolas Go, *L'Art de la joie - Nicolas Go - Babelio*, Seuil, Buchet-Chastel (Paris: Seuil, 2012). P. 25

d'offrir une structure à la joie substantielle que Robert Misrahi a balisé les actes concrets de l'existence, principalement dans la réflexion, l'amour et ce qu'il appelle la « jouissance du monde ». L'ouverture sur l'altérité serait au fondement de la joie, extensible grâce à l'exploration des désirs réflexifs. Dans *L'Art de la joie* et ses récits autobiographiques, Sapienza recherche une proximité avec la beauté et la richesse du monde. Elle se délecte dans l'amour, la connaissance, la nature et son exubérance. Elle parle par exemple de la mer avec énormément de ferveur et de poésie. Elle se dilate littéralement pour recevoir le souffle de Téthys.

Je ne me bouche pas les oreilles à temps et la voix argentine m'entre comme du mercure liquide dans le sang, et brusquement sereine je me retrouve à suivre son arc-en-ciel vocal. Il dessine une voûte impalpable de sensations qu'il est inutile de combattre : la mer appelle par sa bouche, à elle, la sirène parthénopéenne qui avec un ruban de soie infini dessine cet arc médecin à l'intérieur duquel ma santé mentale et physique se renforce, me rendant capable de rêver. (...) Quand je l'aperçois de loin, elle, la mer, se dresse devant moi comme un corps adolescent timide et pur, heureux simplement d'être là et de se laisser voir, de se laisser caresser par les regards de l'air aujourd'hui engageant comme une enfant sublime¹⁹³.

N'est-ce pas une magnifique description de la mer? À travers ses mots, je ressens un courant de joie, je me retrouve tout près de l'océan, je peux sentir la force du vent et un arrière-goût salin envahit ma bouche. Ma réaction fait partie des sensations somesthésiques¹⁹⁴ que peut entraîner la littérature. Ainsi, la joie ou l'envie de pleurer, l'empathie ou le dégoût (rappelons-nous le début du roman, quand Modesta se fait violer par son père), sont des émotions potentiellement ressenties au cours de nos lectures, constituant de saisissantes expériences sensorielles. Je pense que la grande force de cette auteure est justement de mettre en récit des émotions ou encore des réflexions si intimes que sa lecture trouve facilement un écho dans l'expérience personnelle. Comme nous l'avons vu, bien que les propos soient introspectifs et impudiques, Sapienza ne sombre jamais dans la plainte sentimentale. Elle demeure fidèle à une raison structurante, qui s'avère tout aussi fondamentale à la joie substantielle.

¹⁹³ Sapienza, *L'Art de la joie*.

¹⁹⁴ Au sujet de la participation corporelle du lecteur dans son expérience de la fiction littéraire : Pierre-Louis Patoine, « Du sémiotique au somatique : pour une approche neuroesthétique de la lecture empathique » (Paris VIII, 2010), octaviana.fr/document/203601718.

La joie est en mouvement, en constante ébullition. Elle se compose d'extase et de passion, mais elle se nourrit aussi des douleurs inexorables de l'existence. À partir de son pouvoir émancipateur, la joie a la capacité de provoquer des mutations révolutionnaires. Éprouver la joie, c'est ressentir un puissant sentiment de liberté, une euphorie vive qui élargit notre être et lui donne des pouvoirs. Ce qui s'impose à la lumière de cette recherche, c'est que la joie réclame un combat, puisqu'elle s'épanouit dans la puissance d'action qui lui est inhérente. La figure de la rabat-joie est en ce sens particulièrement inspirante, par son indignation et son refus de collaborer avec un uniformisme social aliénant. Dans ses revendications pleines d'espérances anxieuses, la rabat-joie ouvre la porte à la joie. Goliarda Sapienza, celle pour qui « grandir veut dire se rebeller », s'affranchit par l'écriture et stimule ses désirs de liberté et d'insoumission. Elle est rabat-joie car elle refuse de se contenter d'un bonheur édulcoré, tout comme elle refuse d'étouffer ses malheurs. La joie, plurielle et vivante, offre une structure cohérente qui a le potentiel de reconfigurer les imaginaires socioculturels. Elle agrandit les possibilités créatives de nouvelles conceptions du monde. Ainsi, la joie pourrait devenir un dispositif essentiel en vue d'une conversion radicale des structures de notre société, pour reprendre les mots de Erich Fromm, qui aimerait voir l'amour comme un phénomène social.

Si on prend l'amour au sérieux en le considérant comme la seule réponse rationnelle au problème de l'Existence, on est forcés de conclure que des changements importants et radicaux dans la structure de notre société sont indispensables pour que l'amour devienne un phénomène social, et non plus marginal, hautement individuel.¹⁹⁵

L'amour est ici entendu avec une résonance humaniste, façonné de compassion, d'amour propre, d'intégrité et de sollicitude. Cela correspond aux potentialités affectives qui font partie intégrante de l'art de la joie de Sapienza. Fromm insiste sur l'urgence d'une conversion des structures de notre société, dans un transfert du sujet individuel à un sujet collectif, comme le propose exactement Sara Ahmed. Si la mutation individuelle est potentiellement contagieuse, je considère une option constructive de lutter pour une épidémie de joie.

¹⁹⁵ Fromm, *L'art d'aimer*. P. 189

Références bibliographiques

- A. Primack, Brian. « Social Media Use and Perceived Social Isolation Among Young Adults in the U.S. - American Journal of Preventive Medicine ». *American Journal of Preventive Medicine* 53 (2017): 1-8.
- Ahmed, Sara. « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) ». Traduit par Oristelle Bonis. *Cahiers du Genre* n° 53, n° 2 (2012): 77-98.
- . *The Promise of Happiness*. Durham [NC: Duke University Press, 2010.
- Alain. *Propos sur le bonheur*. Gallimard. Idées. Paris: Gallimard, 1928.
- Aragón, Oriana R. « “Tears of Joy” and “Tears and Joy?” Personal Accounts of Dimorphous and Mixed Expressions of Emotion ». *Motiv Emot Motivation and Emotion* 41, n° 3 (2017): 370-92.
- Badiou, Alain. *Métaphysique du bonheur réel*. PUF., 2017.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Traduit par Daria Olivier. Gallimard. Tel. Paris, 1978.
- Barthes, Roland. *Mythologies*. Seuil. Paris, 1957.
- Bégout, Bruce, et Renaud Barbaras. *Emotion et affectivité*. Fontenay-Aux-Roses. Alter: revue de phénoménologie 7. Alter, 1999.
- Bergson, Henri. *La conscience et la vie*. Paris: PUF, 1911_2013.
- . *L'énergie spirituelle*. Presses universitaires de France. Quadrige, 1919.
- Berlant, Lauren. *Cruel Optimism*. Durham: Duke University Press, 2011.
- « BONHEUR : Définition de BONHEUR ». Consulté le 16 décembre 2019.
<https://www.cnrtl.fr/definition/bonheur>.
- Bruckner, Pascal. *L'euphorie perpétuelle: essai sur le devoir de bonheur*. Paris: Grasset, 2015.
- Butler, Judith. *Qu'est-ce qu'une vie bonne?* Traduit par Martin Rueff. Manuels Payot., 2014.
- Caruth, Cathy. *Trauma*. Johns Hopkins University Press., 1995.

- Ceccatty, René de. « Sapienza, princesse hérétique ». *Le monde*. 15 septembre 2005. https://www.lemonde.fr/livres/article/2005/09/15/sapienza-princesse-heretique_689173_3260.html.
- Charles, Sébastien. « Clément Rosset ou La joie tragique (entretien) ». *Horizons philosophiques* 9, n° 2 (1999): 91–108.
- Chomsky, Noam. *L'optimisme contre le désespoir*. Lux Éditeur, 2017.
- Chrétien, Jean-Louis. *La joie spacieuse essai sur la dilatation*. Paris: Éd. de Minuit, 2008.
- Clarac, François, et Jean-Pierre Ternaux. « Chapitre 12. Cerveau et émotions ». In *Encyclopédie historique des neurosciences*, 445-84. Neurosciences & cognition. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur, 2008.
- « COLÈRE : Définition de COLÈRE ». Consulté le 17 décembre 2019. <https://cnrtl.fr/definition/col%C3%A8re>.
- Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine, et Georges Vigarello. *Histoire des émotions*. L'univers historique. Paris: Éditions du Seuil, 2016.
- Damasio, Antonio. *Spinoza avait raison Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Odile Jacob. Poche Odile Jacob, 2005.
- Danou, Gérard, Anne Clancier, et Anne Roche. *Le roman d'apprentissage: approches plurielles : colloque de Cerisy-la-Salle*. S.l.: SenS, 2002.
- Dubuc, Bruno. « Trois critiques à la méditation "pleine conscience" ». *Cerveau à tous les niveaux* (blog), avril 2019. <http://www.blog-lecerveau.org/blog/2019/04/23/trois-critiques-a-la-meditation-pleine-conscience/?fbclid=IwAR0CniJBb4uMi9puoBXDtzHyOgVyBmayDnzd5v707PhsQm-0YllaTbKL7aw>.
- Ekman, Paul. *Emotion in the Human Face*. Malor Books., 1972.
- Épicure. *Lettres, maximes et autres textes de Épicure*. Flammarion., 2011.
- Ernaux, Annie. *Les années*. Gallimard. Folio. Paris, 2010.
- Faucheux, Michel. *Histoire du bonheur*. OXUS. Civilisations. Paris: OXUS, 2007.
- Foucault, Michel. « La Parrêsia ». *Anabases (En ligne)*, Archéologie des savoirs, 16, n° Archéologie des savoirs (1 octobre 2012): 157 à 188.

- Fromm, Erich. *L'art d'aimer*. Traduit par Jean-Louis Laroche et Françoise Tcheng. Paris: Éditions Belfond, 1956_2015.
- Garrigou-Lagrange, Mathieu. « Vie de Goliarda Sapienza ». *France Culture*, 3 avril 2019. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/goliarda-sapienza-12-vie-de-goliarda-sapienza>.
- Go, Nicolas. *L'Art de la joie - Nicolas Go - Babelio*. Seuil. Buchet-Chastel. Paris: Seuil, 2012.
- « Goliarda Sapienza (1924-1996) : la Madone indocile ». *France Culture*. Consulté le 11 mars 2019. <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/goliarda-sapienza-1924-1996-la-madone-indocile>.
- Illouz, Eva, et Edgar Cabanas. *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*. Paris: Premier Parallèle, 2018.
- « JOIE : Définition de JOIE ». Consulté le 7 octobre 2019. <https://www.cnrtl.fr/definition/joie>.
- Klein, Naomi. *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre*. Nomades. Leméac, 2008.
- Kosofsky Sedgwick, Eve. *Touching Feeling, Affect, Pedagogy, Performativity*. Duke University Press., 2003.
- Lamartine, Thérèse. « La joie selon Goliarda Sapienza ». *Nuit blanche*, n° 140 (2015): 5.
- Lanctôt, Aurélie. « Dossier La qualité de vie ». *Nouveau Projet 13*. Consulté le 4 septembre 2019. <https://edition.atelier10.ca/nouveau-projet/magazine/nouveau-projet-13/dossier-la-qualite-de-vie>.
- Lavater, Gaspard. *L'art de connaître les hommes par la physionomie*. Hachette. BNF, 1806.
- Oxfam Québec. « Le fossé se creuse entre les riches et les pauvres », 21 janvier 2019. <https://oxfam.qc.ca/riches-pauvres-inegalites/>.
- Lipovetsky, Gilles. *Le bonheur paradoxal*. Gallimard., 2006.
- Lotstra, Françoise. « Le cerveau émotionnel ou la neuroanatomie des émotions ». *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 29, n° 2 (2002): 73-86. <https://doi.org/10.3917/ctf.029.0073>.
- Matt, Susan J, et Peter N Stearns. *Doing Emotions History*. University of Illinois Press., 2014. www.jstor.org/stable/10.5406/j.ctt3fh5m1.

Mayo, Elton. *The human problems of an industrial civilization*. The Macmillan Company., 1933.

Misrahi, Robert. *Le Bonheur. Essai sur la joie*. Paris: Éditions Cécile Defaut, 2011.

MOURLON BEERNAERT, Pierre. « « Réjouissez-vous en tout temps ! » Paul et la joie ». *Lumen Vitae*, n° 4 (2002): pp.379-391.

Nossik, Sandra. *Approches discursives des récits de soi*. Presses Universitaires de Franche-Comté. Semen 37, 2014. <http://pufc.univ-fcomte.fr/revues/semes/semes-37.html>.

Paré, Isabelle. « La solitude mine la santé psychologique et physique ». *Le Devoir*. 26 janvier 2018. <https://www.ledevoir.com/societe/sante/518510/un-ministere-de-la-solitude>.

Patoine, Pierre-Louis. « Du sémiotique au somatique : pour une approche neuroesthétique de la lecture empathique ». Paris VIII, 2010. octaviana.fr/document/203601718.

Paul, Jacques. *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*. Paris: Armand Colin, 1998.

Probyn, Elspeth, et Brian Massumi. *The Affect Theory Reader*. Duke University Press., 2010.

« Psychologie positive — Wikipédia ». Consulté le 16 décembre 2019. https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychologie_positive.

Purser, Ronald. *McMindfulness : how mindfulness became the new capitalist spirituality*. Repeater. London, 2019.

« RABAT-JOIE : Définition de RABAT-JOIE ». Consulté le 17 décembre 2019. <https://cnrtl.fr/definition/rabat-joie>.

Robert, Anne-Cécile. *La stratégie de l'émotion*. Lux éditeur. Lettres libres, 2018.

Roy, Alain, Normand Baillargeon, Patrick Moreau, et Isabelle Daunais. « no 75 : Le néoconformisme ». *l'Inconvénient* (blog), 15 décembre 2018. <https://linconvient.wordpress.com/2018/12/15/no-75-le-neoconformisme/>.

Sapienza, Goliarda. *Carnets*. Paris: Le Tripode, 2019.

———. *L'Art de la joie*. Traduit par Nathalie Castagné. Paris: Le Tripode, 2016.

———. *Le fil d'une vie: récit autobiographique*. Traduit par Nathalie Castagné. Paris: V. Hamy, 2008.

———. *Moi, Jean Gabin*. Le Tripode. Paris, 2012.

———. *Rendez-vous à Positano*. Traduit par Nathalie Castagné. Paris: le Tripode, 2018.

Sartre, Jean-Paul. *L'être et le néant*. Gallimard., 1943.

Schopenhauer, Arthur. *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. Traduit par J. A Cantacuzène. PUF. Quadrige, 2012.

Spinoza, Baruch. *Ethique*. Éditions du Seuil. L'ordre philosophique. Paris, 1677_1988.

Van Reeth, Adèle. « Siri Hustvedt, philosophe du corps et de l'esprit ». *Profession philosophe*, 2019. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/profession-philosophe-4274-siri-hustvedt-philosophe-du-corps-et-de-lesprit>.

Zarranz, Libe García. « Joyful Insurrection as Feminist Methodology; or the Joys of Being a Feminist Killjoy ». *452 F*, n° 14 (2016): 16-25.

